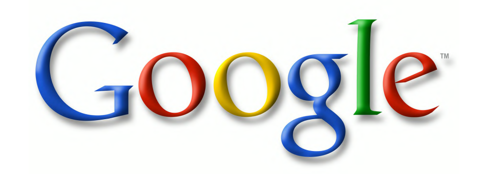
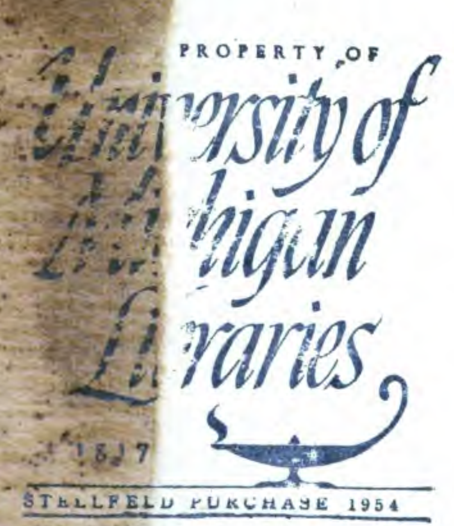
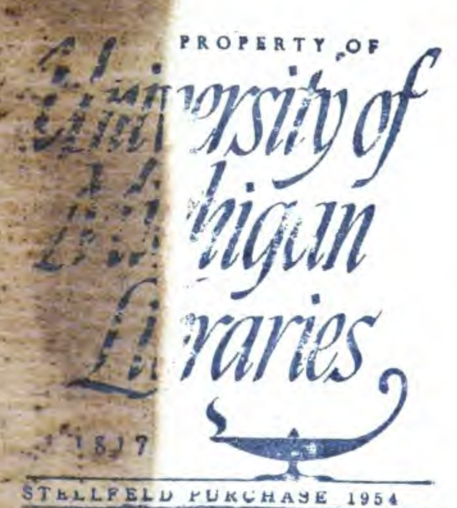








CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

LA PRINCESSE LAMANZOFF. . . . . 1 vol.

VAINQUEURS ET VAINCUS . . . . 1 —

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. - 9728-6.

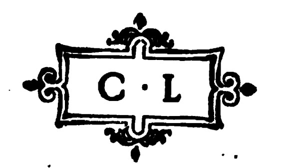
LES TROIS ROMANS

DE

FRÉDÉRIC CHOPIN

PAR

Antoni
LE COMTE WODZINSKI



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886

LES TROIS ROMANS DE FRÉDÉRIC CHOPIN

I

Nicolas Chopin. — La Pologne en 1791. — Nicolas Chopin en condition. — Ses amours. — Son mariage. — Naissance de Frédéric Chopin.

Les villages polonais se ressemblent tous : un bouquet d'arbres entourant le *dwor* ou habitation seigneuriale ; les granges, étables et écuries, formant une vaste cour carrée, au centre de laquelle on a creusé le puits où les filles aux turbans rouges vont remplir leurs seaux ; des routes plantées de peupliers que bordent des cabanes recouvertes de chaume ; puis des champs de seigles et de blés, que la brise agite avec des

remous de vagues, que le soleil dore et fait reluire; des champs de colza aux fleurs jaunes, de luzerne, de trèfles argentés; puis des forêts qui, selon leur distance, se détachent en masses sombres à l'horizon, y déroulent leur ceinture bleuâtre, ou s'y mirent dans une gaze vaporeuse.

Cette description dont le lecteur connaît déjà les principaux traits, peut s'appliquer à Zelazowa-Wola, village mazovien, qu'une vingtaine de werstes, à peine, séparent de Varsovie. J'ai vu, là, le même *dwor* embocagé, les mêmes bâtiments d'exploitation, les mêmes chaumières, les mêmes plaines où, çà et là, un poirier sauvage projette son ombre. A quelques pas du château, je me suis arrêté devant une maisonnette au toit d'ardoises, flanquée d'un petit perron de bois. Rien n'y est changé depuis bientôt cent ans. Un vestibule sombre la traverse. A gauche, dans une pièce éclairée par la flamme rougeâtre des bûches

lentement consumées, ou par la lumière incertaine de deux chandelles posées à chaque extrémité d'une longue table, des filles de service filent comme jadis, se racontant mille légendes merveilleuses. — A droite, dans un logement composé de trois pièces, si basses qu'on en peut toucher le plafond du doigt, vivait, au commencement du siècle, un homme d'une trentaine d'années, brun, à l'œil vif, au visage fraîchement rasé. On le trouvait chaque soir penché sur un livre. De temps à autre, le vagissement confus d'un enfant au berceau, arrivant de la pièce voisine, lui faisait interrompre son labeur. Ce nouveau-né était Frédéric Chopin, et cet homme aux traits réfléchis, au regard ferme et intelligent, Nicolas Chopin, son père, fixé depuis une vingtaine d'années en Pologne.

Qu'il fût de source nancéenne, ou, comme l'ont prétendu quelques-uns de ses biographes, qu'il descendît d'un nommé Szop, reître, valet ou heiduque au service de Stanis-

las Lesczynski, que les aventures de son maître avaient entraîné à sa suite en Lorraine, Nicolas Chopin n'en était pas moins Français, Français d'habitudes, de cœur et d'esprit. Il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'un de ses compatriotes, établi à Varsovie, où il dirigeait une importante manufacture de tabacs, l'appela à participer à ses travaux en qualité de teneur de livres. Nicolas ne laissait derrière lui rien qui pût provoquer ses regrets. Ses parents ne vivaient plus. Avec la curiosité inhérente à la jeunesse, mû par les sympathies polonaises qu'entretenait, chez tout Nancéen, le souvenir encore vivant du bon roi Stanislas; séduit par la perspective d'une situation avantageuse, dominé enfin par ce penchant à l'extraordinaire et à l'imprévu, qui est le fond même de la nature humaine, il accueillit avec empressement les offres de son lointain ami, et il arriva en Pologne vers le commencement de l'année 1790.

C'est une époque à jamais mémorable dans les annales de notre pays. On s'y trouvait à la veille d'un renouvellement social, qui, partout ailleurs, eût été le présage d'une longue ère de prospérité, mais qui ne devait, hélas ! en éveillant les ombrages de puissants voisins, déjà prêts à s'enrichir de nos dépouilles, qu'accélérer la ruine définitive et le démembrement d'un peuple dont les infortunes surpassent désormais les gloires. Toutefois, au printemps de 1791, le pays se réveillait plein d'espoir à une vie nouvelle. Le Sénat et la Chambre des nonces, après une session laborieuse de quatre années, venaient d'élaborer une constitution pleine de sagesse. Le *liberum veto*, formule fatale, qui permettait à tout membre de la Diète d'annuler, par ce seul mot, les réformes les plus salutaires, était supprimé ; le contingent de l'armée porté à 100,000 hommes ; l'hérédité du trône rétablie, le servage aboli, l'impôt réparti avec mesure entre toutes les classes

de la société. Le jour où le dernier article de ces lois eut été voté fut un beau jour. Une acclamation immense emplit la salle des séances. Les prélats debout, les mains élevées vers le ciel, bénissaient cette œuvre de salut ; les sénateurs, palatins et castellans, ainsi que les députés de la noblesse, unis en un sentiment de confraternité, s'embrassaient avec effusion.

Du haut de son trône, Stanislas-Auguste contemplait cette scène, portant souvent son mouchoir à ses yeux. Lui aussi, se croyant sincère, brûlait de s'affranchir de la tutelle des étrangers. Et, quand, à la clameur soulevée dans la salle, répondirent les mille cris de la foule amassée au dehors, répétant le mot d'ordre du jour : *Krol z narodem, narod z krolem!* « Le roi avec la nation, la nation avec le roi ! » Stanislas, oublieux de l'étiquette, peut-être aussi jouant, en acteur consommé, son nouveau rôle de roi populaire, mêla sa voix aux transports de ses sujets. On fixa la date du 3 mai pour la promul-

gation de ce pacte grandiose. Dès la pointe du jour, la ville prit un aspect de fête. Une foule innombrable remplit les rues, que décoraient les drapeaux polonais et lithuaniens, l'aigle blanc sur champ de gueules, et la bannière d'azur où se détachent le cavalier et la Vierge d'or. L'armée faisait la haie, l'armée nouvelle, où l'uniforme militaire remplaçait déjà les *kontusze* aux couleurs voyantes de l'ancienne *pospolite.* Les cloches des églises sonnaient, les vieux canons de l'esplanade du château répondaient gravement à ce carillon. Non loin de la colonne Sigismond, sur la place du palais, une estrade, d'où l'on dominait la ville entière, la Vistule large et mordorée, le pont de Praga, les jardins s'abaissant en terrasses vers le fleuve, une estrade, dis-je, avait été dressée. A huit heures, le défilé commença. La cour et les Chambres se rendaient à la cathédrale de Saint-Jean. Les diverses corporations de la cité marchaient en tête; puis suivaient : le clergé en dalmatiques et en sur-

plis, l'école des cadets, cette pépinière de soldats des guerres de l'Empire, le Sénat, palatins, castellans, évêques, à cheval, en carrosse, en litière, autour desquels caracolait une suite brillante; puis les députés, les représentants des puissances étrangères, les grands dignitaires de la couronne, les hetmans, le grand chambellan Poniatowski, frère du roi, le prince-primat, frère du roi, et enfin, le roi lui-même, qu'on apercevait à travers les glaces de son carrosse de gala, poudré, vêtu à la française, son grand cordon de l'Aigle-Blanc en sautoir, pâle, ému, souriant à cette foule enthousiasmée, qui le saluait d'une clameur ininterrompue.

Au premier rang des curieux, accourus de tous les points de la capitale et du royaume, se trouvait ce jeune Français, Nicolas Chopin, grisé par cette joie de tout un peuple, répétant, lui aussi — comme il l'a souvent répété depuis — le cri national de *Król z narodem, narod z królem*.

Hélas! ce beau jour eut un cruel lendemain. Quelques magnats mécontents formèrent la confédération de Targowice. L'impératrice Catherine intervint, se posant en défenseur des vieilles coutumes et des vieilles franchises nobiliaires. Frédéric désavoua le traité d'alliance offensive et défensive que son ambassadeur, le marquis Lucchesini, avait conclu avec la République, et le second partage fut résolu. Dès lors, la Pologne n'exista plus que de nom. Le roi, oubliant ses serments, écrivait à Catherine : « Madame ma sœur, je n'ai d'autre refuge que votre magnanimité. »

Varsovie déjà semblait une ville conquise. En moins de deux ans, elle perdit plus du quart de sa population. Les faillites successives des principales maisons de banque portèrent un coup mortel au commerce.

La manufacture de tabacs où était employé Nicolas Chopin fut fermée. Sans place, vivement affecté par les malheurs de ce pays

qu'il aimait, il allait reprendre le chemin de la France, lorsqu'une grave maladie l'empêcha de mettre son projet à exécution.

Sa jeunesse et ses forces le sauvèrent. Quant il se trouva rétabli, on était en guerre. Kosciusko tentait un suprême effort pour sauver l'indépendance nationale, et Nicolas s'engagea dans les rangs des volontaires. Il défendit Varsovie contre les Prussiens. Le hasard seul voulut qu'il ne pérît pas les armes à la main; car sa compagnie, toujours aux avant-postes, fut rappelée à l'intérieur de la place au moment même où Souvarof enlevait d'assaut les faubourgs de Praga. C'était le *Finis Poloniæ* que la légende a mis dans la bouche de Kosciusko, blessé et tombant de cheval à la bataille de Maciejowice. La Pologne fut définitivement rayée du nombre des nations.

Après avoir bravement acquitté sa dette envers le pays qui lui donnait l'hospitalité, Chopin se proposait de nouveau de retourner

en France. Mais la vie des camps, les privations endurées, le chagrin que cette âme généreuse ressentait des calamités publiques, altérèrent une seconde fois et plus sérieusement sa santé. Dès lors, son parti fut pris. Il crut lire comme un arrêt du sort dans cette persistance des mêmes accidents qui venaient déranger ses projets : « J'aï tenté deux fois de rentrer en France, disait-il plus tard, et deux fois la maladie me cloua sur mon lit. Sans doute la Providence voulait me montrer ainsi quels étaient ses desseins. »

Pourtant, il fallait vivre. Des leçons de français données en ville assurèrent d'abord ses moyens d'existence. Le zèle qu'il apporta dans l'exercice de sa tâche accrut bientôt le nombre de ses relations et, par là même, celui de ses élèves. Ce fut ainsi qu'au printemps de 1795, il fut présenté à la staroscina[1]

1. Femme d'un staroste. Le staroste *(capitaneus)* administrait les biens royaux et y rendait haute et basse justice.

Laczynska, de passage à Varsovie, qui s'occupait de l'éducation de ses enfants. La staroscina lui offrit une place de précepteur dans sa maison. Tel fut le début de sa carrière de pédagogue. Les égards qu'on lui témoigna, l'attachement de ses élèves, la grâce, l'intelligence de l'un deux, la jeune Marie, alors âgée de quatorze ans, le récompensèrent amplement de ses peines. Il ne se doutait pas encore que cette enfant, devenue plus tard la comtesse Walewska, mettrait à ses pieds le vainqueur de l'Europe. Nicolas Chopin demeura sept ans dans cette famille, et ne la quitta que pour accepter les mêmes fonctions chez la comtesse Skarbek.

La comtesse habitait alors à Zelazowa-Wola, village situé aux portes de Varsovie. Sa fortune, sans être opulente, lui permettait de tenir un train de maison assez important. Il était fréquent que les familles les plus considérables du pays s'entourassent

d'une sorte de cour; tels seigneurs entretenaient leur milice, leur capitaine des gardes, leur maréchal du palais, leurs chapelains, leurs médecins, — dont la science se bornait à appliquer avec zèle les préceptes de Molière, — leurs gentilshommes de cour enfin, recrutés parmi les fils des petits nobles, qui eussent cru déroger en se vouant au commerce ou en exerçant un métier, mais qui trouvaient bon de servir aux gages d'un magnat. Il est vrai que ce magnat les appelait « monsieur mon frère » *(panie bracie)*, qu'il les gratifiait, à ses heures de munificence, de quelques centaines de ducats, voire même d'une bonne et grasse terre, et que, s'ils étaient, d'aventure, rossés comme de simples manants, on les étendait sur un tapis. L'existence menée dans ces résidences seigneuriales était bruyante et gaie. On s'y battait parfois, on y buvait souvent, et l'on y aimait toujours; car les châtelaines avaient, elles aussi, leurs demoiselles nobles, leurs

suivantes, orphelines et parentes recueillies par charité ou par ostentation. Nous ne retrouvons à Zelazowa-Wola que de bien faibles vestiges de ces anciennes splendeurs. Les temps étaient durs. Tous ces compagnons d'armes (*commilitones*), ces soldats de Marie (*sodales Mariani*), ces échansons, veneurs, écuyers tranchants, emplissaient les prisons, ou s'enrôlaient dans les légions de Dombrowski. Madame Skarbek bornait son entourage à quelques suivantes qui, le jour durant, surveillaient les travaux domestiques, et, le soir, à la clarté de bougies de cire, filaient et chantaient de pieux cantiques. Il fallait s'accommoder à ce régime austère. La maîtresse de maison avait traversé de cruelles épreuves. Fille d'un riche banquier de Thorn, elle s'était vue contrainte de se séparer de son mari, dont la conduite irrégulière blessait ses fiertés d'épouse, et dont la dissipation effrénée eût infailliblement réduit à la misère un fils unique qu'elle adorait. Elle-

même se fût sacrifiée; mais il s'agissait de son enfant, auquel elle dut conserver au moins les débris de sa propre fortune. C'était là pour la comtesse une sorte de veuvage anticipé. La maison se ressentait de ce deuil des affections conjugales trahies. Peut-être qu'en filant leur laine ou qu'en psalmodiant leurs cantiques, les demoiselles de service songeaient avec regret au bon vieux temps, aux paroles ardentes que leur murmuraient jadis à l'oreille les jeunes porte-étendards, ou les veneurs aux bras vigoureux, qui les mettaient en selle aux jours des grandes chasses. Maintenant il leur fallait se contenter de la société d'un vieux moine, d'un vieux médecin qui prisait, et d'un jeune Français timide comme un novice. Mais il est dit que l'amour ne perd jamais ses droits. Au nombre de ces recluses s'en trouvait une, blonde comme les blés, une de ces blondes aux yeux de pervenche et au tendre incarnat. Grande, souple, rêveuse, elle

filait avec le plus de zèle et chantait ses cantiques avec le plus de ferveur. Elle appartenait à une famille dont diverses branches fleurissent encore en Pologne, et s'appelait Justine Krzyzanowska : en bon français, nous dirions Justine Lacroix. Orpheline de père et de mère, elle passait pour être en parenté avec le comte Skarbek ; peut-être n'eût-ce pas été une recommandation suffisante aux yeux de la châtelaine de Zelazowa-Wola, si cette cousine d'un trop volage mari n'avait su captiver ses bonnes grâces par sa douceur, sa piété, la poésie et le charme indicible que reflétaient ses yeux. Elle avait reçu une éducation soignée, elle parlait le français, ce vieux français aux tours nobles, et touchait du clavecin. La musique de Rousseau était alors fort en vogue. Le jeune précepteur put donc écouter ces airs qui lui parlaient de la patrie absente; puis il suivit des yeux cette vierge blonde et douce, puis leurs yeux à tous deux se rencontrèrent

pour se dire, bien avant que l'eussent murmuré leurs lèvres, le secret de leur cœur. Ce roman dura plusieurs mois. Nicolas pensait toujours à la France, à Nancy, et il s'établissait au dedans de lui-même une lutte entre l'amour de la femme et l'amour du foyer. L'éternel féminin l'emporta. Il subissait aussi l'influence du milieu et de l'air ambiant. Son élève, Frédéric, avait dix-huit ans. Doué d'une imagination vive et d'un cœur tendre, les causes du trouble qu'il surprenait chez son maître ne lui échappèrent point. Servir de trait d'union à l'amour est pour les âmes ardentes et naïves une initiation à l'amour lui-même. Frédéric se fit le confident de son précepteur. Qu'il y fût autorisé, ou bien qu'il obéît à ses propres inspirations, toujours est-il qu'il parla de cet attachement à sa mère. La comtesse à son tour confessa la blonde Justine. Le mutuel penchant des deux jeunes gens se trouvant ainsi bien et

dûment constaté, on alla au-devant des désirs de leur cœur et on les fiança. La comtesse voyait, dans les qualités et les vertus de ses protégés, un gage assuré du bonheur de leur union. Peu importait la richesse : on avait besoin de si peu quand on s'aimait ; d'ailleurs, quelques milliers de florins, la dot qu'elle offrait à Justine, leur suffirait pour se mettre en ménage. Alors comme aujourd'hui, on répétait volontiers l'adage : « Un cœur et une chaumière ! » surtout lorsqu'il s'agissait du cœur d'autrui. Bref, le mariage fut célébré quelques semaines plus tard à l'église de la paroisse voisine. On installa le jeune couple dans une des dépendances du château, dans cette petite maison au perron de bois, au toit élevé, dont les tuiles avaient perdu leur couleur. Cela se passait au printemps de l'année 1806. De nouvelles espérances enflammaient l'âme des patriotes. Napoléon remplissait l'Europe du bruit de ses victoires, et les aigles polo-

naises volaient à la suite de ses drapeaux. On croyait à l'empereur, comme on croyait en Dieu. Il n'avait qu'à prononcer les mots de *Fiat Polonia*, et la Pologne renaîtrait de ses cendres. Ce mot, il faut le croire, coûtait trop aux lèvres du conquérant. Il n'y eut ni royaume de Pologne, ni république polonaise, mais un grand-duché de Varsovie. C'en fut assez pour enthousiasmer les esprits. Varsovie, redevenue capitale, secoua sa torpeur. Les palais des grands se repeuplèrent; les députés et les sénateurs recouvrèrent leurs sièges dans l'enceinte du vieux château. La comtesse quitta, elle aussi, sa retraite; car, en mère ambitieuse, elle allait travailler à la réalisation des rêves formés pour l'avenir de son fils. Nicolas Chopin, ainsi que sa femme, l'accompagnèrent dans son voyage, et l'ancien teneur de livres revit, après dix ans d'absence, les murs témoins de ses premières ardeurs et de ses premières déceptions de jeunesse. Maintenant,

arrivé à l'âge mur, père de deux filles en bas âge, il désirait se créer une situation plus indépendante. L'influence de madame Skarbek devait le servir en cette occasion. Mis par ses soins en rapport avec Linde, le recteur du lycée nouvellement créé, il en obtint la promesse d'une chaire de langue française. Les années 1808 et 1809 s'écoulèrent dans cette attente. On passait l'hiver à Varsovie et les mois de la belle saison à la campagne. Entre temps, la famille du futur professeur allait s'accroître : le 1er mars 1809, à six heures du soir, Justine Chopin mettait au monde un enfant du sexe masculin, qui reçut au baptême les prénoms de Frédéric-François, en l'honneur du jeune comte Frédéric Skarbek, son parrain. On raconte qu'au moment de sa délivrance, Justine entendait sous ses fenêtres les violons qui donnaient l'aubade d'usage, à la veille d'une noce de village. Devina-t-elle, avec cette intuition merveilleuse des mères,

que l'enfant nouveau-né vagissant au berceau fixerait un jour ces mélodies populaires et les revêtirait d'une forme immortelle?

II

Nicolas Chopin est nommé professeur au lycée. — Ouverture d'un pensionnat. — Premiers succès de Frédéric. — Ses premiers maîtres. — Zywny ; Elsner.

Le 1er octobre 1810, dix-huit mois après la naissance de son fils, Nicolas reçut enfin sa nomination de professeur si impatiemment attendue. Une vie nouvelle allait commencer pour lui. Il était alors dans la plénitude du sentiment de possession de soi-même. Il avait un foyer, des êtres chers à protéger et à l'avenir desquels il pouvait songer avec confiance. De plus, dans cette Varsovie que venait de ranimer le souffle

puissant du héros du siècle, ne lui semblait il pas se retrouver en France? Partout il entendait sa langue, partout il pouvait saluer l'uniforme français. Il vit l'empereur lui-même, à l'un de ces bals où se pressait l'élite de la société. C'était chez la princesse S... Napoléon apparut vers minuit. Préoccupé ou distrait, il parlait d'un ton bref, sans paraître comprendre les réponses qu'on s'empressait de faire à ses questions.

— Vous êtes mariée? demanda-t-il à la jeune et belle comtesse R..., que lui présentait la maîtresse de maison.

— Oui, Sire, depuis un an.

— Vous avez des enfants?

— J'ai un fils.

— Il est à mon service?

— Majesté, répliqua la comtesse en s'inclinant profondément, il est en nourrice.

Les paroles impériales furent aussitôt répétées de bouche en bouche. Et, comme dans la comédie de Molière, chacun de s'écrier:

« Ah ! le grand homme ! » Ce génie planait trop haut pour qu'il pût ou voulût s'astreindre aux règles d'une logique terre à terre. Chopin, qui racontait plus tard volontiers l'anecdote, partageait, lui aussi, l'admiration générale.

Il habitait alors l'ancien palais des primats. Sa femme, que son exquise sensibilité n'empêchait pas d'être une ménagère prévoyante, lui avait suggéré l'idée d'ouvrir un pensionnat où les grands propriétaires fonciers, retenus loin de la ville par les soins de l'administration de leurs domaines, trouveraient comme un second foyer pour leurs enfants. Nul mieux que lui ne saurait mériter la confiance des parents. Généralement connu et estimé, il maintiendrait parmi ses élèves l'usage de la langue française, devenue désormais indispensable. L'idée, aussitôt mise à exécution, donna des résultats avantageux. Dès la première année, une vingtaine de jeunes gens appartenant aux

premières familles du pays furent placés sous la tutelle de M. Chopin. Le prix de la pension s'élevait à deux mille florins polonais, environ mille francs, somme assez importante pour l'époque. Je pourrais citer ici bien des noms ; je me bornerai à ceux de Woyciechowski, de Fontana, et des frères Wodzinski, parce que nous les retrouverons plus tard intimement liés à la vie du maître. Une aisance relative pénétra ainsi dans la maison. En 1812, en dehors de ses fonctions de professeur au lycée, Nicolas fut chargé de la chaire de langue française à l'école d'artillerie. Les années s'écoulèrent heureuses, dans la paix et la régularité du travail. On se levait le matin à sept heures ; un des surveillants lisait la prière à haute voix, puis M. Chopin procédait à l'inspection des devoirs. Les repas étaient pris en commun, dans une salle haute et claire, dont les murs lambrissés avaient été les muets témoins de bien d'autres liesses, sous le

règne des deux Augustes, alors que les orgies de la cour, imitées par les grands et les nobles, faisaient dire à Voltaire que « quand Auguste buvait, la Pologne était ivre ». Le soir, à la rentrée du lycée, les devoirs terminés, on passait au salon. Souvent, le dimanche, madame Chopin se mettait au piano, et ceux des jeunes gens que le célèbre Cassorti initiait aux nouveautés chorégraphiques du jour, offraient galamment le bras à Louise et à Isabelle Chopin, deux fillettes de huit à dix ans, déjà graves et sensées comme elles le furent toute leur vie. La petite Émilie, la dernière venue de la famille, reposait encore dans ses langes. Il arrivait souvent que, la gaieté des danseurs devenue trop bruyante, les cris de mademoiselle Émilie réveillée de son premier sommeil rappelaient tout ce monde à l'ordre; madame Chopin s'éloignait alors un doigt sur les lèvres, et le combat, ou pour mieux dire la danse, cessait faute de com-

battants. Mais l'enfant chéri, le benjamin de la maison, n'était autre que *Fritz* ou *Frycek*, ainsi qu'on appelait le futur chantre des nocturnes. Il avait de ces yeux que les Anglais nomment *auburn*, doux et graves, ombragés de longs cils, un nez mince, légèrement aquilin, une petite bouche admirable, des cheveux d'un blond cendré, si fins, qu'on en eût tissé la plus belle soie du monde. A cinq ans, il parlait comme un petit homme, et faisait les délices des pensionnaires, en imitant les gestes ou l'expression de visage de certains de leurs professeurs. On commençait déjà à admirer en lui l'enfant prodige. Ses mains fluettes et mignonnes se posaient sur le clavecin de sa mère, et y jouaient les airs favoris, mazourkes et romances, que les grands chantaient en chœur aux heures de récréation. Au son des premières notes qui avaient frappé ses oreilles, tout son petit être avait tressailli sous l'impression d'une sorte de volupté

douloureuse ; des larmes emplirent ses yeux, tandis que les sanglots contenus gonflèrent sa poitrine étroite. On crut d'abord que Fritz ressentait une aversion native pour la musique. Sa mère s'en affligea, car l'amour de la mélodie ne trahit-elle pas presque toujours une âme sensible et éprise du bien. On vit bientôt que les pleurs de l'enfant n'étaient que le trop plein d'une émotion qu'il ne pouvait exprimer. Lorsque sa mère l'emportait dans ses bras pour calmer ses crises, sur le cause desquelles elle se méprenait, Fritz la regardait suppliant, et ses petits bras tendus désignaient l'instrument ouvert. Bientôt, comme s'il se fût rendu compte qu'on ne parvenait pas à comprendre l'émotion qui étreignait son âme, il réprima ses pleurs. Un jour, on le surprit, caché sous le piano, écoutant la vibration des cordes au bruit des pas et des voix. Maintenant c'est lui-même qui doucement attirait sa mère, lui désignant les touches

blanches et noires, auxquelles ses grands yeux profonds souriaient comme à des personnes aimées. Aux jours de ces sauteries enfantines, il ne se mêlait ni à la danse ni aux jeux des élèves; mais, assis sur un siège bas, sa tête blonde tout contre les genoux de sa mère, il l'écoutait silencieusement des heures entières. Une nuit enfin, sa bonne le vit soudain quitter son lit, et se diriger pieds nus vers le salon, n'ayant que sa petite chemise pour tout vêtement. Elle le suivit, prise de curiosité, et quelle ne fut pas sa stupeur en entendant Fritz exécuter tour à tour les airs de danse que jouait sa mère! La servante courut réveiller ses maîtres, car selon elle, l'enfant était devenu fou ou possédé. Justine d'abord, puis Nicolas, puis enfin les deux sœurs aînées, arrivèrent sur la pointe des pieds. Debout dans l'embrasure de la porte, ils écoutaient. Fritz ne voyait rien et semblait en extase. C'était une nuit d'hiver; la mère, prise d'inquié-

tude s'approcha doucement du petit virtuose.

— Viens, mon ange! dit-elle tout émue; il fait froid, nous t'écouterons demain.

— Ah! maman, s'écria Fritz en lui jetant ses deux bras autour du cou c'est pour pouvoir te remplacer quand tu seras fatiguée; pardonne-moi!

On lui pardonna, nous le croyons sans peine. Désormais, sa vocation se trouvait désignée; les parents n'avaient plus qu'à suivre une route tracée. A six ans, Fritz eut un maître de musique et prit sa première leçon. Ce maître fut Zywny. C'était un brave homme, Tchèque de naissance, que le prince Sapieha avait jadis fait venir de Prague en qualité de maître de chapelle. Il avait alors près de soixante ans; il s'était amassé une petite fortune et vivait dans une mansarde, tout le jour en courses, absorbé par ses leçons. Bach était son Dieu. Il fit partager ce culte à son élève et, jusqu'à la fin de ses jours, Chopin eut une partition du

maître allemand ouverte sur son pupitre. L'enfant ne se sentait heureux qu'au piano, et, en revanche, le vieux bonhomme ne lui marchandait pas son temps. Que de fois l'heure réglementaire s'écoula sans qu'ils parussent en avoir conscience ! C'est à cette époque que remonte la date des premières compositions de Chopin. Zywny transcrivit lui-même ses pensées musicales, et bientôt apparut un recueil de polkas et de mazourkes. Fritz tenait ainsi la promesse qu'il avait faite à sa mère. D'ailleurs, ses progrès devenaient chaque jour plus rapides. Pour se convaincre du zèle qui le dévorait, il suffira de dire qu'il se fixait des coins de bois ou de fer entre les doigts, et n'hésitait pas à garder cet appareil durant la nuit. Un jour, Zywny déclara qu'il ne lui restait plus rien à enseigner à son élève. On confia alors Fritz à l'expérience consommée d'Elsner. Zywny avait pressenti le génie de l'enfant, il en avait été comme ébloui ; de

là son extrême modestie et ses scrupules.

C'est à Joseph Elsner, à son intelligence musicale, à son dévouement absolu que nous devons l'évolution naturelle et l'épanouissement de ce génie. Il n'est donc pas trop de consacrer ici quelques mots à sa mémoire.

Ainsi que Zywny, Elsner était à moitié Polonais. Il naquit à Grotkau, petite ville de la haute Silésie, où la langue et les usages de l'ancienne monarchie des Piast se sont conservés intacts dans la classe populaire. Son père, honnête fabricant d'instruments à vent, le destinait à la médecine; mais il ne contraria pas la vocation de l'enfant, lorsque ce dernier vint lui déclarer qu'il désirait se vouer sans partage à l'étude du contre-point. Ses commencements furent humbles; il étudia l'harmonie sous les auspices de Haar, *Kapelmeister* à Breslau, puis il abandonna l'Allemagne, où le *struggle for life* semblait déjà la devise de tout artiste. Un champ plus propice s'ouvrirait peut-être à ses essais en Polo-

gne. Deux années passées à Lemberg lui laissèrent le souvenir de bien des espérances déçues. Cette ville galicienne était encore trop allemande. Elsner, qui servait la muse au doux parler en prêtre désintéressé et fidèle, ne se découragea point. Il secoua la poussière de ses sandales sur Lemberg et ses musiciens, et se mit en route pour Varsovie. Le sort lui réservait là de plus propices destinées. Il dirigea d'abord l'orchestre du Grand-Théâtre, et vit bientôt ses œuvres interprétées avec succès sur la première scène nationale. C'était un classique, mais un classique qui saluait le beau partout où il le rencontrait. Peu à peu, sa renommée s'établissait ; ses quatuors et ses oratorios, celui de *la Passion* surtout, le firent connaître à l'étranger. Nommé en 1825 directeur du Conservatoire de musique, il parvint au but de son ambition et de ses désirs. Sa gloire pourtant sera d'avoir été le maître de Frédéric Chopin. Il eut le mé-

rite de reconnaître la supériorité de ce génie d'enfant. Il ne le plia pas à des règles pédantes, mais se borna à en surveiller l'essor. « Il est de la race des aigles, disait-il en parlant de Frédéric; montrons-lui les régions sublimes, et suivons-le dans son vol aussi longtemps qu'il nous restera d'haleine, à nous autres, oiseaux de chétive envergure. » Chopin n'oublia jamais ce qu'il devait à ce guide éclairé. Un jour qu'une de ses admiratrices ne parlait de rien moins que de lui ériger une statue : « Élevez-en toujours le socle, fit-il en souriant, j'y placerai le buste d'Elsner. » Les bourgeois de Grotkau ont perpétué les traits de leur compatriote.

Varsovie n'a pas encore dressé de statue à Chopin.

III

La société de Varsovie après la chute de Napoléon. — Le prince Radziwill. — Le grand-duc Constantin. — Premiers succès de Frédéric. — La vie de famille. — Émilie Chopin.

Le grand-duché de Varsovie n'existait plus, mais un nouveau royaume de Pologne renaissait aux yeux de l'Europe. Alexandre, celui que Napoléon avait appelé le plus rusé des Grecs, voulait prouver au monde subjugué qu'il savait être aussi le plus généreux des vainqueurs. « Je montrerai aux Polonais que je sais tenir mes promesses, s'était-il écrié au Congrès de Vienne, je les rendrai libres et heureux. » Napoléon avait pro-

noncé à peu près les mêmes paroles, et les Polonais y avaient ajouté foi ; ils crurent donc aussi aux promesses d'Alexandre. Bien petit était le nombre de ceux qui se rappelaient à l'occasion le *Timeo Danaos* du poète. On fermait la bouche à ces fâcheux. Les engagements contractés par le souverain ne recevaient-ils pas un commencement d'exécution ? Alexandre ne s'était-il pas fait sacrer et couronner roi dans la cathédrale de Saint-Jean ? Le czar autocrate des Russes n'acceptait-il pas avec loyauté son rôle de monarque constitutionnel en Pologne ? Il voulait plus encore.

Au royaume tronqué, il assignait de vastes limites. Dans sa pensée, la Lithuanie, l'Ukraine, la Wolhynie, la Podolie, feraient retour à la patrie polonaise. L'empereur ne demandait que du temps et de la patience. Était-ce trop exiger ? Nous avions, d'ailleurs, dans nos murs un gage vivant de la pureté de ses intentions. Le frère d'Alexandre, le

césaréwitch, celui pour lequel la grande Catherine avait rêvé jadis le diadème des empereurs d'Orient, le grand-duc Constantin, en un mot, préférait aujourd'hui occuper la place de lieutenant de l'empereur dans le vieux château de nos rois. Et, pour mieux manifester ses sentiments, pour montrer par quels liens étroits il désirait s'unir à la nation, Constantin venait de choisir pour compagne de sa vie, non pas une de ces princesses que les petites cours allemandes élevaient dans l'ambitieuse attente du trône moscovite, mais la fille d'un gentilhomme polonais, qui régnait sur son cœur par l'ascendant de ses grâces et de ses vertus.

A ce dernier argument surtout, les incrédules hochaient la tête, ou bien souriaient avec amertume ; mais les nations comme les individus n'aiment pas les prophètes de malheur. On se détournait de ces esprits chagrins et l'on courait aux plaisirs. Jamais les palais des magnats ne s'étaient ouverts

à des réceptions plus splendides, jamais essaim de plus jolies femmes n'avaient été l'ornement de plus brillantes fêtes. C'étaient, entre autres, la princesse Czertwetynska, une beauté digne du pinceau de Giorgione; la comtesse Krasinska, née princesse Radziwill; la princesse Louis-Nicolas Radziwill, née Wodzinska, veuve en premières noces du comte Xavier Walewski, beau-frère de la célèbre Marie Walewska; c'étaient encore la comtesse Potoçka; la comtesse Grabowska, l'épouse morganatique du dernier roi; madame Nakwaska, née Potoçka, que bon nombre de familles françaises ont plus tard connue à Tours. Les bals parés, les mascarades, succédaient aux représentations de gala, les chasses à courre aux pique-niques pleins d'imprévu; les concerts aux dîners d'apparat. Et, à ces soirées, au milieu de cette société élégante et raffinée, on remarquait le jeune Frédéric Chopin. La célébrité du petit virtuose grandissait chaque

jour. On commençait à se l'arracher. C'était à qui le patronerait. La princesse Czertwetinska, prise d'un engouement passionné pour ce bel enfant pâle et blond, qui lui rappelait, disait-elle, le portrait du divin Sanzio, venait le prendre dans sa voiture à la porte du pensionnat. Elle s'extasiait sur son esprit, sur son talent, faisait partager son admiration à ses amis. C'est ainsi qu'elle le présenta au prince Antoine Radziwill, un dilettante de haut goût, qui, comme l'a prétendu Liszt, contribua plus tard aux frais d'éducation du jeune artiste et se montra en toute occasion pour lui un Mécène généreux. Les biographes polonais de Chopin ont repoussé cette assertion avec une vivacité de termes voisine de l'indignation. Je ne vois pas ce qu'une telle marque de foi en l'avenir de Frédéric eût eu de blessant pour sa dignité. Sans doute, les ressources dont disposait, vers cette époque, Nicolas Chopin, lui eussent permis de se charger

lui-même d'une obligation toujours douce pour le cœur d'un père. Mais, quand on connaît les traditions de la vieille hospitalité polonaise, la façon simple dont on acceptait la tutelle et le patronage des grands, il est facile d'admettre que le maître de pension Chopin, père d'une nombreuse famille, n'eût pas rejeté les offres d'un prince allié à la famille régnante de Prusse, d'un prince artiste, assez délicat pour déguiser ses bienfaits et pour n'y voir lui-même qu'une sorte de tribut d'admiration rendu à l'art et au génie. Je croirais donc volontiers que, si Frédéric ne reçut pas des mains du prince une pension, susceptible de froisser la délicatesse de son amour-propre, par ce qu'elle eût eu de fixe et de périodique, il en accepta du moins certains dons qui l'aidèrent à satisfaire ses goûts d'artiste et à entreprendre plus tard ses premiers voyages à l'étranger. Quoi qu'il en soit, l'influence que le prince exerça sur l'enfance et sur l'a-

dolescence de Frédéric paraît assez grande pour que je lui consacre ici quelques mots. Il appartenait à une famille dont l'histoire, intimement liée à celle de notre pays, présente un assemblage de gloire et de faiblesse, d'amour et de cruauté, d'héroïsme et de défaillances, d'ambitions tour à tour satisfaites et déçues. Quelle touchante image que celle de cette Barbe Radziwill, amante et épouse de roi, conduite au trône par toutes les étapes de la passion, et qui, au lendemain de son sacre, alors qu'elle a ceint le diadème objet de son ambition, se meurt d'un mal mystérieux attribué par les uns au poison, par les autres à l'excès des émotions subies! Et, comme contraste à ce tableau, voici le prince Janus, un hercule roux aux yeux de flamme, l'hetman, qui écrase les cosaques révoltés, et qui, plus tard, lorsque Charles-Gustave et ses Suédois mettront la patrie à deux doigts de sa perte, trahit son souverain, conduit son armée au

vainqueur, tout en méditant de l'abandonner à son tour, pour s'asseoir lui-même sur le trône branlant de Jagellons et des Wasa, auquel il se sent de force à donner de nouvelles et inébranlables bases. Le démembrement de la République n'a pas amoindri leur fortune et leur crédit. Ce sont toujours ces seigneurs puissants, dont les filles se voient recherchées par les plus riches potentats d'Europe. L'une d'elles apporte soixante millions de florins de dot à l'électeur de Brandebourg. En 1820, les trois frères Radziwill se partagent des domaines aussi étendus que les plus vastes principautés d'Allemagne. Le prince Louis-Nicolas possède le majorat de Kleck, le prince Michel celui de Nieborow, le prince Antoine celui de Nieswiez avec son splendide palais. C'est lui qui est le chef de la lignée ; il domine ses frères par l'éclat de sa situation et l'originalité de son talent. Cousin de Frédéric-Guillaume, il réside soit à Berlin, dans ce

palais de la Friedrichstrasse dont le prince de Bismarck a pris récemment possession, soit à Posen, où la confiance du souverain l'a investi des fonctions de lieutenant du roi. Ce que peut oser la loyauté unie à l'amour de la patrie, et au désir d'alléger à ses concitoyens le poids de la domination étrangère, il le tenta avec succès. L'avenir semblait lui réserver de plus hautes destinées. Sa fille, la princesse Élise, fut aimée par un des fils de la reine Louise, celui-là même qui devait, cinquante années plus tard, réaliser le rêve de l'unité germanique. Les exigences politiques s'opposèrent à ce que la jeune princesse occupât la place la plus rapprochée du trône. Moins heureuse que sa devancière couronnée, cette Barbe Radziwill, non moins belle et pleine de charme, elle mourut comme elle dans la fleur de son printemps. L'amour qu'elle sut inspirer à un roi guerrier, ainsi qu'au plus tendre et au plus poétique des artistes, éternisera sa mé-

moire. Car l'image de la princesse Élise fit battre le cœur de Frédéric enfant. On raconte que, sans la connaître, il trouva, par un de ces singuliers jeux du hasard, un médaillon contenant la miniature de la jeune fille, que le prince son père portait d'habitude sur lui et qu'il avait égaré dans une des allées du parc de Willanow, célèbre résidence des comtes Potoçki. Fier de sa trouvaille, Frédéric se précipita dans le salon où l'on n'attendait plus que sa présence pour commencer l'exécution du concert de la soirée. « Quel est cet ange? s'écria-t-il tout ému, en désignant les traits de la jeune princesse. — Cet ange est ma fille, reprit Radziwill, et il ne tient qu'à vous de la connaître... » Puis il ajouta : « C'est aussi mon ange, à moi, nous nous aimons beaucoup. » Quelques années plus tard, Fritz vit en effet la princesse Élise. Elle avait vingt ans; lui, bien que plus jeune, était homme par le génie. Chaque soir, on faisait de la musique. Quand Élise exécutait quel-

ques fragments de l'opéra paternel, *Faust*, ou bien qu'elle chantait de sa voix d'or les couplets de Marguerite, il écoutait ravi. En revanche, lorsque Frédéric jouait un de ses nocturnes, celui en *do mineur*, par exemple, elle, accoudée au piano, ne le quittait pas du regard : « Je n'ai jamais entendu de mélodie qui m'aille plus au cœur, » murmurait-elle les yeux pleins de larmes. Trois ans après, la princesse Élise n'était plus, et son père la suivit de près dans la tombe.

Ce ne fut pas là toutefois le seul protecteur de Chopin ; il en eut d'autres et de plus puissants. Sa renommée était parvenue jusqu'aux oreilles du grand-duc Constantin, des oreilles fort peu musicales, avouons-le en passant. Mais, à défaut d'aptitudes artistiques, le vice-roi possédait des habitudes policières. Il prétendait connaître chacun des habitants de Varsovie, non seulement par son nom, mais encore par ses dispositions d'esprit, ses goûts, ses occupations. Il apportait,

dans ses recherches, les soins méticuleux qui caractérisaient son aïeul Pierre. D'ailleurs, il en avait tous les goûts. L'époux infortuné de la grande Catherine jouait aux soldats avec un régiment qu'il avait habillé et qu'il exerçait à la prussienne. Constantin, lui du moins, était le chef d'une véritable armée. Il commandait à ces soldats qui avaient suivi Napoléon, des défilés de Somosierra à Mojaïsk, d'Arcole à Leipzig. On eût pu l'appeler le meilleur caporal instructeur de Pologne et de Russie. Chaque jour, à onze heures, aux sons de la musique militaire, entouré de ses aides de camp, il assistait au défilé des troupes. Un bouton mal astiqué, un manque de précision dans l'exécution d'une manœuvre, éveillaient en lui des transports de colère et le poussaient à des actes de violence qui coûtèrent la vie à plus d'un officier plein de mérite ou d'avenir. Le suicide devint une épidémie. On quittait le champ de revue après avoir subi un mortel

affront, et l'on se logeait une balle au cœur, pour échapper au souvenir cuisant de l'outrage. J'ai connu de vieux soldats qui pâlissaient toutes les fois qu'il était question de ce prince à la figure convulsée, aux cheveux et à la barbe fauves. Constantin, en effet, avait tout pris de son père Paul. Il n'avait ni le charme d'Alexandre, ni la beauté classique et vraiment impériale de Nicolas. C'était une nature faite de contrastes. Il savait se montrer généreux et étonnait son entourage par des mesquineries dignes d'un bourgeois; susceptible d'héroïsme et de courage, il compta dans sa vie plus d'une heure de faiblesse. Des témoignages de délicatesse et de sensibilité s'allièrent souvent chez lui à des actes de cruauté sauvage. Par deux fois, il sacrifia la couronne à des sentiments de devoir et de cœur. Il avait épousé sécrètement la fille d'un simple gentilhomme polonais, Jeanne Grudzinska. Forcé de choisir entre e trône et la foi conjugale, il préféra renon-

cer à ses droits d'héritier présomptif. Plus tard, lorsque certains hommes d'État polonais lui proposèrent de s'asseoir lui-même sur ce trône des Piasts, où il ne siégeait qu'en qualité de lieutenant de son frère, il leur ferma la bouche par ces mots : « Messieurs, je ne puis pas, je ne dois pas vous entendre; j'ai juré fidélité à l'empereur, et rien ne me fera oublier mon serment. »

Tel était le second Mécène de Frédéric. Le jour où un aide de camp de service apporta à madame Chopin l'expression du désir du grand-duc, fut un jour d'émotion. Devait-on se réjouir ou s'attrister de cet excès d'honneur? L'invitation portait que « Son Altesse Impériale daignerait entendre le jeune Frédéric Chopin, à quatre heures de l'après-midi, dans les appartements de la princesse de Lowicz[1] ». Seul, Fritz fit preuve de sang-froid et de résolution. Il avait déjà affronté le public et aimait les salles étin-

1. Titre que reçut Jeanne Grudzinska

celantes, où montaient, jusqu'à son estrade, le murmure et les parfums de jolies femmes décolletées. Son début s'était fait sous d'heureux auspices, à un concert de bienfaisance organisé par le poète Niemcewicz; ainsi les premiers ducats que gagnèrent ses petites mains furent distribués aux pauvres. On l'avait habillé à la mode anglaise pour une aussi grande occasion, culottes courtes, large col rabattu sur sa veste de velours; et, quand sa mère, qu'une indisposition avait empêchée d'assister aux premiers triomphes de cet enfant chéri, lui demanda, en l'embrassant au retour, ce que le public avait paru le plus admirer : « Mon col, maman, » s'était-il écrié sans hésiter. Ce fut donc dans ce costume que *Frycek* dépassa pour la première fois la cour du château. Le grand-duc le recevait dans son intimité la plus étroite. Constantin se tenait debout au milieu du salon; la princesse, assise non loin du piano déjà ouvert, tenait le petit

prince Paul serré contre ses genoux et causait avec le marquis de Moriolle, auquel elle avait confié le soin de l'éducation de l'enfant.

— C'est vous qui êtes monsieur Chopin? fit le grand-duc en français, la lèvre inférieure contractée par le sourire ou la grimace nerveuse qui lui était habituelle.

— Je m'appelle Frédéric Chopin, répondit le petit virtuose, après les trois saluts réglés par l'étiquette.

— C'est bien, monsieur l'artiste; jouez-nous quelque chose.

La princesse lui avait tendu sa main à baiser, et Paul, un enfant qui ressemblait à sa mère, mais avec ce regard d'acier des Romanof, lui passa son bras sous le sien.

— J'aime quand on joue, dit-il; si vous voulez, vous serez mon ami.

Fritz débuta par ses mazourkes, puis il exécuta une marche militaire qu'il désirait dédier au grand-duc. Le rythme de ce pas

redoublé plut au soldat. Il en accompagnait le mouvement, frappant en mesure du pied contre le parquet.

Décidément, c'était un succès inespéré. La marche de *Monsieur Chopin* fut imprimée aux frais du vice-roi, et bientôt la musique militaire l'exécuta sur la place de Saxe à l'heure du défilé. Désormais, ce ne fut plus seulement le carrosse de la princesse Czertwetynska qui s'arrêta à la porte du pensionnat. On y remarqua la calèche du prince Paul, escorté de ses Cosaques. Constantin lui-même se départait de son ton rogue de commandement lorsqu'il s'adressait au petit Chopin. Frappé de la beauté et de la profondeur de son regard, il lui demandait souvent, lui passant la main sur le front :

— Dis-moi, petit Chopin, que vois-tu là-haut? sont-ce tes notes qui se trouvent écrites au plafond?

L'enfant souriait, gardant son air calme

et rêveur. On eût dit qu'il avait conscience de son génie. D'ailleurs, n'en avait-il pas déjà éprouvé la puissance?

La célèbre Catalani [1], de passage à Varsovie, ne s'était-elle pas évanouie d'émotion en l'écoutant? L'enthousiasme de la cantatrice fut si grand, qu'elle lui offrit une montre en or, où elle avait fait graver ces mots :

Donné
par Madame Catalani à Frédéric Chopin
âgé de dix ans.

Il arriva même que les sons magiques du piano de Fritz eurent à calmer l'efferves-

1. Angelica Catalini n'était pas la fille d'un bijoutier, ainsi que nous le dit Bouillet, dans son *Dictionnaire historique et biographique.* Ses parents, quoique très peu fortunés, appartenaient à la très ancienne et noble famille romaine des Sinigaglia. Elle-même fut élevée au couvent des demoiselles nobles de Santa-Lucia di Gabbeo, à Rome. Plus tard, à l'apogée de sa gloire, elle donna l'exemple des plus douces vertus et de la charité la plus chrétienne. Elle répandit autour d'elle d'innombrables bienfaits, et partagea, pour ainsi dire avec les pauvres, la fortune que lui valut son immense talent.

cence des élèves de son père. Un jour, un vent de révolte avait soufflé parmi cette jeunesse. En l'absence du directeur, la classe se mutina. Un jeune surveillant novice ne tint pas tête à l'orage. En un clin d'œil, livres et cahiers sont lancés contre la chaire; des clameurs stridentes emplissent la salle. A ce bruit, Fritz accourt, il juge la situation d'un coup d'œil. Par bonheur, un piano qui sert aux élèves, aux heures d'exercices, occupe un des coins de la pièce. Il s'y dirige. « Attendez, mes amis! s'écrie-t-il, puisque vous voilà si gais, je vais vous conter une belle histoire. » Des rires lui répondent, les mains se tendent vers lui. « Vive Frycek! oui, raconte-nous une histoire, nous t'écoutons ». Et aussitôt l'agitation s'apaise. Déjà Frédéric a plaqué ses premiers accords; à mesure que le thème musical se déroule sous ses doigts, il en commente les différents passages à ses auditeurs. « Des voleurs montent nuitamment à l'échelle et s'introduisent

dans une maison. L'escalade heureusement accomplie, ils procèdent au pillage. Un bruit soudain les trouble dans leur labeur. Ils fuient épouvantés, regagnent la forêt qui leur sert d'abri, s'y partagent leur butin, puis, lassés, s'endorment d'un profond sommeil.» Chacun de ces épisodes est interprêté par l'artiste. Ceux qui l'écoutent subissent tour à tour toutes les émotions du drame. Ils s'associent à l'escalade des brigands, ils fuient avec eux, ils prennent leur part des dépouilles, et s'endorment bientôt aussi profondément que les voleurs eux mêmes. C'est là la vengeance de Fritz; il se lève alors au milieu d'un silence complet, va chercher sa mère et ses sœurs, les ramène au seuil de la salle, tandis que lui-même, reprenant sa place au piano, y frappe de toute la vigueur de ses mains deux ou trois accords. Les conspirateurs se réveillent, effrayés et confus au souvenir des scènes dont ils se sont rendus coupables. Cette révolte menaçante

s'exhala en un éclat de rire auquel s'associa le pauvre surveillant lui-même.

Une autre fois, c'est à la chapelle des Visitandines que Fritz exerce le prestige enchanteur de son talent. Il y tient l'orgue, à la messe de onze heures, messe instrumentale et vocale, qui réunit à la tribune les sommités artistiques de la ville, et une assistance élégante dans les bancs de la nef. Après l'offertoire, Chopin prend pour thème un motif de la messe qu'on vient de chanter et exécute les variations les plus harmonieuses et les plus délicates. Le jeune improvisateur est en verve. Peu à peu, musiciens et chanteurs abandonnent leurs pupitres pour se grouper autour de l'organiste. A l'écouter, on oublie la messe. Soudain, des pas précipités retentissent dans l'escalier, la figure irritée du bedeau apparaît dans la travée de la porte, en même temps que sa voix se fait entendre : « Pour l'amour du ciel, Messieurs, que faites-vous ? Voilà deux

fois que le prêtre entonne la préface! »

Ainsi s'établissait la gloire de Frédéric. C'était le bon temps de sa vie. Plein d'humour, de gaieté, d'entrain, il s'amusait avec peu, témoin cette anecdote versifiée, retrouvée dans les papiers du maître et que je traduis ici littéralement, bien qu'en prose.

» Un jour, à la veille de la Sainte-Catherine, je n'avais pas de chaussures, et voilà que le colonel G... vint nous inviter à célébrer chez lui la fête de sa femme. Mon père était en course; je me mets à sa recherche et le supplie, après l'avoir rejoint, de me donner de quoi m'acheter ces chaussures convoitées. Muni de l'argent nécessaire, je me rends sans retard au marché. Cordonniers et cordonnières m'entourent à l'envi. Ceux-ci m'offrent des bottes, celles-là des souliers, d'autres enfin de beaux escarpins. Je fais mon choix et rentre à la maison; mes chaussures sont un peu larges, mais cela vaut mieux que rien. A l'heure indi-

quée nous montons tous en fiacre et nous arrivons sans encombre. Le salon du colonel s'ouvre à nos yeux éblouis. M. G... nous accueille, tandis que madame G..., affreusement pâle, s'installe au piano. « Permettez-» moi de vous remplacer, » lui dis-je, « je suis » plus aguerri que vous. » Elle refuse, j'insiste; mais, en fin de compte, me voici vissé au tabouret. Je joue et rejoue tout mon répertoire, et l'on ne me relaye qu'au cotillon. Puis retentissent les premières mesures d'une mazourke; je m'élance alors au premier rang des danseurs; crac! mon pied tourne et je m'étale de tout mon long, tandis que ma danseuse se sauve. On m'entoure, on me relève; j'ai la jambe gauche cassée; j'ai le pied droit brisé; ce n'est qu'une crampe, bref, les avis se partagent. Maman accourt, papa la suit. Une dame émet l'opinion assez sage qu'il serait bon de m'étendre sur un sofa. On m'empoigne derechef, on me serre les genoux sans pitié; la mazourke

cesse, et, à la place du docteur attendu, arrive un... barbier. »

La présence du barbier suffit sans doute pour rendre l'agilité au pied droit ou à la jambe gauche de M. Chopin, et l'ennui ne pénétra pas dans sa vie, car les progrès de son éducation musicale ne l'absorbaient pas au point de lui faire négliger son goût prononcé pour le théâtre. Si Frédéric n'eût pas été un des plus grands génies musicaux du siècle, il eût à coup sûr occupé une place hors ligne sur la scène. Il était né acteur. Hervé, la gloire du théâtre de Varsovie, ne pouvait se lasser d'admirer son talent de mimique. Il arrange des charades françaises ou polonaises à ses heures de loisir, compose des comédies et des drames. Quand on n'admire pas en lui le virtuose, on applaudit l'artiste dramatique. Son nom figure sur le rôle de toutes les pièces du répertoire des salons. Paresseux, il aborde souvent la scène, comptant trop sur sa mémoire ; mais

point n'est besoin pour lui de souffleur. A défaut d'une réplique oubliée ou d'une tirade manquée, il improvise avec une verve intarissable. Il est vrai qu'il a une comparse, en même temps qu'une Égérie gracieuse, qui l'anime et l'inspire ; je veux parler de sa sœur Émilie. Cette jeune fille, aussi heureusement douée que l'*Ursulka* de notre poète national Kochanowski, mourut comme Ursule dans la fleur de ses jours. Plus jeune de cinq années que Frédéric, elle avait les mêmes cheveux fins et cendrés, les mêmes yeux profonds, la même sensibilité exquise, les mêmes alternatives de tristesse et de gaieté. Quelle charmante collaboration que celle de ces deux enfants ! Fritz et Émilie écrivent des pièces, ils en répartissent les rôles parmi les pensionnaires de la maison, se réservant à eux-mêmes ceux de jeune premier et de jeune première. Ils avaient aussi fondé une association littéraire dont Frédéric était le président et Émilie le secrétaire.

En 1825, à la Saint-Nicolas, jour de fête de Chopin père, la salle d'étude fut transformée en salle de spectacle. On y représentait : « Une méprise, ou le Filou présumé » *(Omylka czyli mniemany filut)*, comédie en quatre actes, en vers, de Frédéric et d'Émile Pichon [1]. Frédéric y remplit le rôle du bourgmestre Grosventre, facile à berner comme tous les bourgmestres de théâtre. Émilie, jolie à ravir sous les traits de la fille du bourgmestre, ne manque pas à sa tâche. Elle berne son père mieux encore que ses administrés, et aime à sa barbe le fils d'un riche staroste, que le naïf représentant de l'autorité prend pour un filou et qu'il fait traquer par ses gendarmes. Le dénouement est facile à poévoir : Émilie épouse son staroste, et le bourgmestre Grosventre reste gros bourgmestre comme devant, à la grande satisfaction des vrais

1. Nom de guerre que prenaient les deux enfants.

filous. Mais la vie réelle a des dénouements plus tragiques. Deux années plus tard, Émilie Chopin expira. La phtisie flétrit cette pauvre fleur mi-éclose. Elle souriait au milieu de la fièvre, chantait et déclamait de sa petite voix mourante. Ses dernières paroles furent des paroles de regret. Elle aussi fut douce envers le trépas. Se penchant vers sa mère éplorée, elle murmura, l'embrassant dans une suprême étreinte :

> Mon Dieu, quel triste sort fut le mien sur la terre!
> J'ai souffert et, par là, j'ai fait souffrir ma mère.

Elle repose au cimetière Sainte-Croix, près de l'église. Sur sa tombe on lit l'inscription suivante :

ÉMILIE CHOPIN
nous a été ravie dans son quatorzième printemps, semblable à une fleur où s'épanouissait l'espérance.
10 avril 1827.

IV

Chopin à la campagne.—Ses vacances.—Ses premières lettres. — Son premier voyage.

Chaque année, au retour de la belle saison, Frédéric embrassait ses parents. Il oubliait le monde, les soirées, ces concerts, où son talent excitait tour à tour des murmures d'admiration, ou des applaudissements frénétiques, et il allait respirer l'air pur des champs. C'est ainsi qu'il revit, plus d'une fois, l'humble maison où il était né, le petit verger où chantaient les rossignols durant la nuit. Il écoutait le son des

flûtes que les pâtres taillent dans les branches tendres des saules, et les chants du peuple, ces chants qui avaient bercé ses premières années, qui emplissaient son âme d'enfant de mélodies, et dont il avait saisi l'inexprimable charme. Il aimait ce peuple. Il sentait qu'il allait devenir son chantre immortel. Que de fois, lorsque ses promenades le poussaient hors des murs de la ville, s'était-il arrêté à la porte d'un cabaret, d'où lui parvenait le bruit des violons! Le front collé contre les carreaux des vitres couvertes de buée, il restait là, aussi longtemps que durait la musique champêtre. Puis il s'en retournait à pas lents. Il songeait à ces mélodies que répétaient des ménestrels ambulants, à ces musiciens poètes qui sont l'expression du génie populaire, et il se promettait de les faire connaître au monde entier. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de ce que ses études classiques ne l'intéressassent que peu. Il était pourtant entré

comme élève de quatrième au lycée. L'histoire seule paraissait le séduire, parce qu'elle lui parlait de cette nation dont il sentait vibrer l'âme en lui. Encore ne prêtait-il qu'une oreille distraite aux appréciations et aux jugements du recteur. Mais, aussitôt qu'il était question d'un roi ou d'un héros, vite il en retraçait les traits sur les marges de son cahier; son penchant à l'esprit de charge lui faisait trouver le côté grotesque des grandeurs humaines. Un jour, le recteur s'empara d'un de ces recueils d'illustrations d'un nouveau genre. Il y trouva sa propre silhouette à côté de celle des grands hommes. Fritz passa un mauvais quart d'heure; mais le brave Linde se borna à lui remettre son manuscrit, avec cette annotation tracée au bas de son portrait : « Bien dessiné. » Il avait compris que ce génie enfantin ne devait pas être soumis au niveau du règlement scolaire. Peut-être fut-ce même à son instigation qu'on le retira du lycée. Il tra-

vailla désormais chez lui avec plus de goût et de fruit. Cela lui permettait aussi de quitter plus tôt la ville. D'une complexion délicate, sans que rien vînt encore trahir en lui le mal auquel il devait succomber, il avait besoin, pour dilater sa poitrine étroite, du souffle vivifiant et résineux des forêts, des sains aromes qui se dégagent des gerbes et des foins coupés. A Zelazowal-Wola, il ne trouvait plus guère que des souvenirs. La comtesse Skarbek n'était plus. Son fils débutait dans la carrière administrative. La société d'un vieil intendant ne suffisait pas à ses goûts d'une distinction native, affinés par le commerce des grands. Par contre, il garda jusqu'à la fin de ses jours les impressions les plus agréables et les plus vives des longs mois de vacances passés chez des amis de sa mère, M. et madame Dziewanowski. Le village s'appelait Szafarnia. On y vivait entouré de ces mêmes plaines que baigne une rivière

bordée de roseaux et d'acores ; de ces horizons aux perspectives fuyantes et vagues, qui inspirent aux âmes tendres ce sentiment qu'éprouvait Chopin, ce *zal* intraduisible en aucune langue. *Zal*, c'est-à-dire une mélancolique tristesse, au travers de laquelle glisse comme un rayon. Le *spleen* anglais est morose et gris, c'est l'image de l'ennui ou de la désespérance ; le *schwermuth* allemand engendre la lassitude de Werther ; mais le *zal* polonais, ce mot que Frédéric répéta si souvent, gonfle le cœur d'émotion sans y distiller l'amertume, colore la tristesse d'une teinte rose de poésie, communique à la souffrance une sorte de volupté. Il vous saisit et vous pénètre soudain, au milieu des champs, à la vue d'un arbre ou d'une maison solitaire, en face d'un ciel d'automne où s'abat le crépuscule. Éclairé d'un reflet d'argent durant l'adolescence et la jeunesse, il perd ce prisme enchanteur, lorsque, parvenu au déclin de la vie, jetant

un regard en arrière, on voit les illusions effeuillées joncher la route parcourue; mais il lui reste encore, même alors, la foi en un éternel au delà, la foi en une autre et meilleure destinée. Ce *zal* emplit toutes les œuvres du maître. Quiconque veut le comprendre, doit aussi saisir le sens subtil et mystérieux de ce mot. Mais, à cette époque, quand, après une journée de voyage à travers de fertiles campagnes, Frédéric arrivait enfin à Szafarnia, couvert de poussière, grisé de grand air, cette mélancolie ou ce *zal* s'étendait sur le fond rasséréné de son âme, semblable aux vapeurs transparentes qui voilent à peine un paysage ensoleillé. Tout, d'ailleurs, le prédisposait à la gaieté au milieu de son entourage. La maisonnée entière l'accueillait, rassemblée sur le petit perron de bois inséparable de l'habitation d'un propriétaire rural. De loin, on avait entendu les claquements du fouet par lesquels le cocher, selon l'usage du pays, annonçait

l'arrivée des hôtes. Monsieur et madame Dziewanowski, leur fils Dominique, élève de la pension Chopin et camarade de classe de Frédéric, leurs deux filles, le vieux serviteur à grosses moustaches blanches, même les servantes, qui admiraient monsieur Fritz, parce que nul ne jouait mieux que lui les *obertas* et les mazourkes de la contrée; tout ce monde, dis-je, s'empressait autour du voyageur. Une collation copieuse avait été préparée. C'était à qui remplirait son assiette ou son verre; et les rires commençaient, des rires interminables, n'ayant souvent d'autre cause que le trop plein de gaieté débordant de ces jeunes cœurs, ou que provoquaient la mimique expressive et les bons mots de Fritz. Fritz! comme on l'aimait, et comment ne l'eût-on pas aimé! George Sand, dans quelques pages de *Lucrezia Floriani*, nous trace un portrait de prince Karol [1], auquel nous ne saurions refuser

1. Chopin

une certaine ressemblance physique et morale. Écoutons-la et nous pourrons voir la gracieuse image de Frédéric passer comme une ombre devant nos yeux.

« Doux, sensible, exquis en toute chose, il avait, à quinze ans, les grâces de l'adolescence réunies à la gravité de l'âge mûr, Il resta délicat de corps comme d'esprit. Mais cette absence de développement musculaire lui valut de conserver une beauté, une physionomie exceptionnelle, qui n'avait pour ainsi dire, ni âge ni sexe. Ce n'était point l'air mâle et hardi d'un descendant de cette race d'antiques magnats, qui ne savaient que boire, chasser et guerroyer; ce n'était point non plus la gentillesse efféminée d'un chérubin couleur de rose. C'était quelque chose comme ces créatures idéales que la poésie du moyen âge faisait servir à l'ornement des temples chrétiens. Un ange beau de visage comme une femme, pur et svelte de formes comme un jeune dieu de

l'Olympe, et, pour couronner cet assemblage, une expression à la fois tendre et sévère, chaste et passionnée. »

Ce contraste même de sa nature avec celles de ses camarades où coulait ce sang rude de nobles, explique la sympathie pleine d'égards qu'ils ressentaient pour sa grâce et pour sa faiblesse. Sans s'en rendre compte, ils respectaient en lui ce quelque chose d'inexplicable qui illumine les fronts marqués au sceau du génie. Dominique Dziewanowski, ainsi que les autres camarades de Fritz, sont de hardis et vigoureux compagnons. A peine échappés à la férule scolaire, rendus en plein air, ils donnent libre essor à l'exubérance de leurs forces physiques. Éperonnés, bottés dès l'aurore, les voilà en selle, battant les forêts et les champs. Ils forcent les renards dans leurs derniers repaires, et demeurent des heures plongés à mi-corps dans une mare, à l'affût du gibier d'eau. Chopin, lui, n'aime

pas ces exercices violents; il préfère la cueillette des groseilles ou des fraises, en compagnie de jeunes filles; il préfère rêver étendu sous les chênes, la face tournée contre le ciel, ravi du murmure de la bise, qui fait des branches des vieux arbres comme autant de harpes éoliennes. Le soir, quand le ciel est tout rouge, après le coucher du soleil, alors que moissonneurs et moissonneuses rentrent des champs, la faux sur l'épaule, la serpette à la main, et qu'assis au seuil des chaumières, ils goûtent un instant de repos avant leur sommeil, Fritz écoute les chants qui s'élèvent, çà et là, dans la nuit paisible, et auxquels par intervalles, se mêlent le coassement des grenouilles amoureuses, le cri plaintif du grillon et les lointains aboiements des chiens. Il s'associe aux réjouissances populaires. A la veille de la Saint-Jean, il suit des yeux le sillage lumineux que tracent, sur la rivière ou l'étang, les *wianki* [1]. lancés par

1. Guirlandes où sont assujetties des petites bougies de cire.

la main des jeunes paysannes, et dont la submersion, l'extinction ou l'heureuse traversée sont autant de présages annonçant à la belle soit l'abandon de son galant, soit au contraire le choix d'un époux aimé. Et, à la fête de la moisson, à l'heure où villageois et villageoises apportent une couronne tressée d'épis et de fleurs agrestes; alors que s'organisent les danses en plein air, aux sons du violon et de la basse, son âme est tout émue. C'est bien là cette musique qu'il fera connaître au monde. Dans sa joie, il ira même jusqu'à faire un tour de *kujaviak* [1], emporté par le bras vigoureux de la première danseuse, celle qui, revêtue de ses plus éclatants atours, a remis au maître les prémices des biens de la terre.

Pourtant ce ne sont pas là ses seules distractions. Fritz n'oublie pas non plus ses succès d'acteur. On le voit, un jour, coiffé d'une vieille perruque, huché sur une chaise,

1. Danse des paysans.

imitant á s'y méprendre la voix, les gestes, le jeu de physionomie, ainsi que la prononciation burlesque du pasteur Tetzel, qui prêchait chaque dimanche à l'église réformée de Varsovie, en un polonais hérissé de germanismes les plus étranges. Une autre fois, il enthousiasme des facteurs juifs, de ces juifs de l'ancienne mode, revêtus de longues lévites d'une couleur aussi indécise que l'était celle de leur barbe, en exécutant le *majufess* ou marche nuptiale des synagogues. Une autre fois encore, après avoir assisté à un marché passé entre ces mêmes juifs et un propriétaire des environs, il lui vient l'idée, pour le moins singulière, d'adresser une lettre audit voisin, dans laquelle, imitant le jargon usité par les israélites de Pologne, ainsi que leurs caractères hébreux, il annule la transaction conclue. Cette plaisanterie faillit coûter cher aux malheureux marchands. On était encore au temps où tout hobereau rossait son juif selon son bon

plaisir. M. R..., le propriétaire en question, irrité de ce qu'il appelait un manque de foi judaïque, allait se venger sur les malheureux fils d'Israël, quand Chopin détourna l'orage suspendu sur leurs têtes en avouant sa faute. On rit et on lui pardonna ; ne lui pardonnait-on pas toujours ? Heureux âge où de pareilles espiègleries suffisent à entretenir une bonne et franche gaieté ! Il nous reste de ce temps un journal rédigé par Fréderic et qu'il avait intitulé « le Courrier de Szafarnia » *(Kuryer Szafarski)*. Voici ce que nous y lisons à la date du 15 juillet : « Aujourd'hui, grand concert, auquel ont pris part une vingtaine de personnages et demi-personnages. M. Pichon y a exécuté le concerto de Kalkbrenner. Mais il faut avouer que ce morceau fit moins d'effet sur les petits personnages de la société que la fameuse marche juive *(majufess)*. »

Citons encore une lettre de la même époque, écrite à son camarade Guillaume

Kolberg[1]. La lettre est certainement enfantine, mais elle est la première du recueil qui nous a été transmis, et elle nous dépeint l'état d'esprit de Fritz à cette époque.

« Mon cher Guillaume,

» Je te remercie de ton souvenir; mais je n'en suis pas moins fâché contre toi. Tu es un vilain, un ingrat, un *et cætera.* Tu m'écris du bout de la plume. Fais-tu des économies d'encre et de papier? — Mais voilà, tu montes à cheval, tu t'amuses et tu ne penses plus à moi. — Enfin, embrassons-nous et faisons la paix.

» Je me réjouis de te savoir bien portant et gai : c'est l'essentiel à la campagne. Moi, je passe mon temps d'une manière fort agréable. Sache que tu n'es pas le seul à monter. Je sais aussi me tenir à cheval. Ne me demande pas si j'y ai bonne ou mauvaise tournure. Je monte à cheval, c'est-à-

1. Il fut plus tard inspecteur des églises réformées de Pologne.

dire que je vais là où il plaît à ma monture de me conduire ; cramponné à sa crinière, je m'y sens tout aussi à l'aise que le serait un singe au dos d'un ours. Je n'ai pas eu de chute à déplorer jusque-là, parce qu'il n'a pas encore plu à mon coursier de me jeter à terre ; mais je tomberai, pour peu qu'il lui en prenne fantaisie. Je ne veux pas t'emplir la tête de mes affaires, — les mouches élisent souvent domicile sur les hauteurs de mon nez ; — mais qu'importe ! N'est-ce pas une habitude chez ces insectes importuns ? Les cousins m'honorent de leurs piqûres ; qu'importe encore, puisque ceux-là, du moins, épargnent mon nez !

»... Est-ce que je t'ennuie ?... Écris-moi par le premier courrier, et je m'empresserai de te gratifier d'une nouvelle réponse.

» J'ai fini sans compliments... Porte-toi bien ; écris-moi de vraies lettres et non pas des post-scriptum. Nous nous reverrons dans une huitaine.

» Je t'embrasse sincèrement en sincère ami.

F. CH.

. . . .

Chacun de ces séjours retrempait les forces physiques et morales de l'adolescent. Aussi, dès sa rentrée en ville, quelle recrudescence de composition et de travail ! Il est devenu le plus brillant élève du Conservatoire, et les prédictions d'Elsner se réalisent. Plus de fête musicale, où le nom de Frédéric Chopin, mis en vedette, ne constitue, à lui seul, la plus grande attraction du concert.

En 1826, deux industriels, allemands d'origine, Brunner et Hoffman, inventent un nouvel instrument à cordes qu'ils baptisent du terme prétentieux d'*eolomelodikon*. Profitant d'un passage de l'empereur Alexandre à Varsovie, nos industriels le prient d'assister à l'expérience qui va couronner de longues années de labeur. L'empereur se rend à ce désir, l'eolomelodikon est installé sous

la haute coupole de l'église réformée, où les conditions d'acoustique paraissent les plus favorables, et l'on se met en quête du meilleur organiste de la ville. Le choix ne pouvait être douteux. C'est à Frédéric qu'on s'adresse. Le czar est tellement ravi du jeu de l'artiste, qu'il ôte séance tenante une de ses bagues, et la lui passe au doigt. Vers la fin de l'année, paraît la première œuvre signée « Chopin », et publiée aux frais de l'éditeur. C'est le *Rondo à la mazoure*, que Frédéric dédie à madame Linde, la femme de son ancien recteur, celui-là même qu'il caricaturait jadis au lycée, en marge de ses cahiers. Son âme est toute vibrante de mélodies, qui troublent ses veilles et son sommeil. Obsédé par ses chants intérieurs, il quitte son lit durant la nuit, court à son piano, y donne une forme vivante à l'idée qui le poursuit, et ne se recouche que pour se relever encore.

Cette surexcitation nerveuse le fatigue. Il

pâlit, ses joues se creusent, ses yeux agrandis brillent d'un éclat fiévreux. Les médecins parlent de l'envoyer aux eaux. On était en 1825, et sa sœur Émilie languissait déjà sous l'atteinte du mal qui devait l'emporter quelque mois plus tard. La Faculté prescrivit une cure de six semaines à Reinhertz en Silésie, et madame Chopin s'y rendit accompagnée de ses deux enfants. Chopin a décrit, dans une lettre adressée à l'un de ses amis, la vie des stations thermales d'alors. Il s'y lève à six heures, vide ses deux verres de *Lauer Brunn*, se promène au son d'un piteux orchestre que dirige un maître de chapelle, auquel il applique presque mot pour mot le futur vers de Victor Hugo :

Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne,

et croise dans sa promenade les mêmes figures grotesques. On déjeune à huit heures, on dîne à midi ; après quoi, nouvelle apparition à la source, nouvelle absorption d'eau sul-

fureuse, nouvelle audition de mauvaise musique, et nouvelle rencontre des mêmes figures. Ce qui console l'artiste de cette affreuse uniformité, ce sont les jolis environs de Rheinhertz : les ascensions au Heu-Scheuer, à l'Einsiedeln, à la Hohe-Meuse, d'où l'œil découvre des vallées fertiles et verdoyantes. La musique ne chôme pas pourtant, et la charité non plus. Un jour, Fritz est ému par la mort d'un pauvre phtisique, qui laisse deux orphelins dénués de ressources. Sans perdre de temps, il organise un concert, et les applaudissements frénétiques qu'il y recueille lui sont moins doux que les quelques milliers de florins qu'a produits la recette et qu'il se hâte de porter lui-même aux petits abandonnés.

Il put donc, en quittant Rheinhertz, se dire, comme jadis Titus, que les jours qu'il y avait passés n'étaient pas perdus pour lui, puisqu'il les avait ennoblis par une belle action.

V

Voyage à Berlin. — Lettres de Frédéric. — Concert à la maison de poste. — Voyage à Vienne et à Dresde.

Avec ce voyage, commença, pour ainsi dire, la vie nomade de notre poète.

La mort de sa sœur Émilie, survenue quelques mois après, le frappa profondément au cœur. On pensa de nouveau à le distraire. Plus que jamais, son maître Elsner insiste pour qu'on l'envoie à Berlin. N'était-il pas temps que son talent reçût une consécration européenne? D'ailleurs, une occasion favorable se présentait. Frédéric-Guillaume ve-

nait d'autoriser la réunion d'un congrès de naturalistes sur les rives de la Sprée.

L'illustre Alexandre de Humboldt, désigné comme président de la docte assemblée, avait adressé une lettre de convocation à son confrère Jaroçki, professeur de botanique à l'université de Varsovie, ancien ami de Nicolas Chopin. Le savant se chargea donc avec complaisance du rôle de mentor. Il aimait la gaieté, la jeunesse, la belle humeur et les saillies, et pensait avec raison qu'en compagnie de Fritz, il n'aurait plus à redouter ni les ennuis ni la monotonie de la route.

Frédéric a décrit ce voyage dans quatre lettres que je traduis ici d'après le texte de l'édition polonaise de M. Karassoswki [1].

Chose étrange, la correspondance de Chopin, quoique assez volumineuse, ne nous peint pas assez l'homme. Le ton en est badin, sans

1. L'œuvre complète de M. Karassoswki : Fryderik Chopin (Zycie, listy, Dzielâ. Varsovie, chez Gebethnèr et Wolff) m'a guidé dans mon travail. Je dois aussi citer le travail intéressant du docteur Schutlz de Posen.

être toujours spirituel ; serais-je trop sévère en lui reprochant, çà et là, quelques trivialités, d'autant plus choquantes chez cette nature délicate et raffinée. Il s'attache aux côtés mesquins des choses et des hommes. C'est toujours cet esprit d'imitation ou de charge qui lui faisait parodier le pasteur Tetzel, et dessiner les caricatures de nos rois en marge de ses cahiers d'histoire.

Le 9 septembre, au moment même de son départ, la fièvre de déplacement le saisit : laissons-le parler lui-même :

« Mon cher Titus,

» Je t'écris en fou. Je ne sais vraiment pas si je rêve. Je pars ce soir pour Berlin.

» Le roi de Prusse a autorisé l'université de Berlin à convoquer les principaux savants de l'Europe à un congrès scientifique que présidera l'illustre de Humboldt. Jaroçki a reçu une invitation, en sa qualité d'ancien étudiant et de docteur de ladite université. On nous annonce de grandes choses. Spon-

tini doit faire représenter son *Fernand Cortez.* L'ami et l'ancien maître de Jaroçki, M. Liehtenstein, a été choisi comme secrétaire du congrès : il est membre de l'Académie de chant. On me fait espérer qu'il me mettra en rapport avec les principaux artistes de la capitale, Spontini excepté, car ils sont en froid. Je désirerais fort que le gouverneur de Posen, prince Radziwill, se trouvât à Berlin, car lui du moins est un vieil ami de Spontini.

» Je viens de remettre sur le métier mon rondo en *C dur*. Je l'ai exécuté aujourd'hui avec Ernemann, chez Buchholtz, et cela n'a pas mal marché. En fait de nouvelles compositions, je n'ai absolument rien. Le trio en sol mineur que j'ai commencé après ton départ n'est pas encore achevé. J'ai essayé le premier *allegro* avec accompagnement. Il me semble que ce trio partagera le sort de ma sonate et de mes variations. Celles-ci sont déjà à Vienne. J'ai dédié ma sonate à Elsner.

Est-ce trop d'audace que d'avoir inscrit ton nom en tête de mes variations? Mon cœur me l'inspirait, l'amitié me le commandait, tu ne le prendras donc pas en mauvaise part.

» Jedrzejewicz[1] séjournera quelque temps à Paris. Il y a fait la connaissance du pianiste Sowinski. Or, Sowinski s'est empressé de m'écrire pour me proposer un échange suivi de correspondances. Il fait partie de la rédaction de la *Revue musicale* publiée par Fétis, et me prie de lui envoyer des notes sur le développement de la musique en Pologne. Je ne me soucie pas de me mêler de cette affaire. Je répondrai de Berlin que mon jugement n'est pas assez fait pour peser avec quelque autorité dans un journal de Paris, où toute œuvre de critique musicale doit se recommander par sa maturité.

» Je quitterai Berlin à la fin du mois.

1. Son futur beau-frère. Il épousa Louise Chopin.

C'est cinq jours de diligence en perspective. Adieu, car ma malle est prête.

» Ton FRITZ. »

Les cinq jours de diligence que paraît appréhender notre voyageur le laissèrent pourtant plein de vigueur et d'entrain, car il écrivit, au pied levé, à sa famille :

« **Berlin, le mardi.**

» Mes très chers parents
et mes très chères sœurs,

» Nous débarquâmes dimanche, à trois heures de l'après-midi, dans la *trop grande* ville. De la cour des messageries, on nous conduisit à l'hôtel du *Kronprinz*, où nous voici confortablement installés. M. Jaroçki m'a mené, le jour même de notre arrivée, chez Liechtenstein. J'y ai vu Humboldt. Liechtenstein m'a déclaré qu'il me présenterait aux premiers maîtres de notre art. Il regrette de n'avoir pu nous accueillir plus tôt. Le matin même, sa fille jouait dans un con-

cert avec accompagnement d'orchestre. « Peu importe la musique de cette demoiselle ! » me suis-je dit en moi-même. Ai-je tort ou raison? je n'en puis juger, puisque je n'ai ni vu ni entendu l'artiste en question. Ma visite chez Liechtenstein m'a empêché d'aller à l'Opéra, où l'on donnait *le Sacrifice interrompu* de Winter *(das Unterbrochene Opferfest)*.

» Hier, banquet en l'honneur de Messieurs les savants. Quelles caricatures! je les ai classés en trois groupes. Je ne leur ai pas donné Humboldt pour président, car Humboldt marque bien, mais un certain monsieur dont le nom m'échappe pour le moment, bien que je l'aie inscrit au bas du portrait que j'en ai tracé. Le banquet s'est prolongé outre mesure, et m'a privé du plaisir d'entendre le petit violoniste Birnbach, qui n'a que neuf ans et qui est fort applaudi. En revanche, je vais aujourd'hui au *Fernand Cortez* de Spontini. On nous annonce l'arri-

vée de Paganini. Radziwill est attendu vers le 20 du mois; je voudrais qu'il fût déjà là...

» Les environs de Berlin ne frappent point par leur beauté. Mais quel ordre admirable, quelle prévoyance! quelle propreté! Les séances du congrès commencent après-demain. M. Jaroçki m'a promis une carte, ainsi qu'une invitation pour la soirée d'inauguration qui aura lieu chez Humboldt. Je l'ai prié de ne pas se donner cette peine. Qu'irais-je faire en aussi docte compagnie? On me regarderait de travers, moi profane, au milieu de ces têtes chauves. Il faut toujours éviter de ne pas se trouver à sa place. Je crois, ma foi, qu'hier à ce fameux banquet, mon voisin de droite eût bien voulu me faire rentrer sous terre. Je lui enviai sa vigueur; quels muscles! Moi, je rompais mon petit pain à l'aide de mes deux mains, lui l'aplatissait d'un doigt. Il causait avec M Jaroçki, s'enflammait à la dispute, et

égarait ses gros doigts jusque dans mon assiette. Ah! c'était là un véritable savant. Son nez énorme répondait au reste de sa personne.

» Marylski n'a pas pour un centime de goût, quand il prétend que les Berlinoises sont belles. Elles se parent, c'est vrai; mais ces poupées ne valent pas leurs chiffons..

» Votre fils qui vous aime,

» FRÉDÉRIC. »

« Berlin, 20 s.

» Je me porte bien. Depuis mardi, comme si on le faisait exprès pour moi, l'affiche de l'Opéra se renouvelle chaque jour. J'ai savouré avec délices un superbe oratorio à l'Académie de chant. J'ai entendu avec plaisir le *Fernand Cortez*, *il Matrimonio segreto* de Cimarosa, et *le Colporteur*, d'Onslow. Mais combien l'oratorio de *Sainte-Cécile*, de Hœndel, se rapproche davantage de l'idéal que je me suis créé en musique! En fait de

cantatrices, nous n'avons ici que la Fetaldi (une voix d'alto), et mademoiselle de Schätzel, qui n'a que dix-sept ans. J'ai entendu cette dernière à l'Académie et dans *le Colporteur*. Je la préfère dans l'oratorio; peut-être étais-je moi-même plus disposé à l'indulgence. Il y a là bien des *mais;* j'espère ne plus en trouver à Paris. Je n'ai pas été chez Liechtenstein, car le congrès lui prend toutes ses heures. Il m'a pourtant procuré une carte d'entrée; ma place était excellente. J'y ai vu et entendu ce qu'il était possible de voir et d'entendre. J'ai dévisagé le *Kronprinz* tout à mon aise. J'ai aperçu Spontini, Zelter, Mendellssohn. Figurez-vous qu'à l'Académie de chant, j'avais remarqué, dans la loge de de la princesse de Liegnitz, un individu en livrée qui s'entretenait familièrement avec la grande dame. — « Est-ce un des domestiques de la cour? demandai-je, fort surpris, à mon voisin. — *Ei! das ist jà Excellenz von Humboldt*, » me fut-il répondu.

L'uniforme change un homme à tel point, que, moi qui croyais avoir les traits de cet illustre piéton (n'a-t-il pas gravi la cime du Cimboraso ?) fixés dans ma mémoire, je l'ai pris pour un laquais.

» Demain, on donne *Freischütz*. Je pourrais faire certaines comparaisons avec les artistes de notre théâtre[1]. Mon album de caricatures se complète. »

« Berlin, 27.

» Je suis bien portant. J'ai vu tout ce qu'on pouvait voir. Lundi, c'est-à-dire d'après-demain en huit, je serai au milieu de vous. Je passe toutes mes soirées au théâtre. On y donnait hier *das Unterbrochenes Opferfest*. Une gamme chromatique, omise par mademoiselle Schatzel, m'a soudainement transporté à Varsovie.

» Le second dîner offert en l'honneur de messieurs les naturalistes peut se compter

1. Allusion aux artistes de l'opéra de Varsovie.

au nombre des meilleures scènes de mon séjour ici. C'était un dîner accompagné de chants appropriés à la circonstance. Tout le monde buvait, chantait, et frappait en cadence son verre contre la table. Zelter dirigeait cette cacophonie. Il avait devant lui une coupe d'or élevée sur un piédestal, comme insigne de son commandement. On but et mangea plus que de coutume.

» Bonsoir, il est temps de se mettre au lit. Demain, nous nous embarquerons dès l'aube. Nous nous arrêterons deux jours à Posen, *in gratia* du dîner auquel nous a invités l'archevêque Woliçki.

» Que de choses j'aurai à vous conter au retour ! Au revoir. »

Frédéric et son mentor quittèrent Berlin au jour fixé. Ils ne manquèrent pas non plus au dîner de l'archevêque. Mais une autre raison détermina surtout Chopin à s'arrêter à Posen. Le prince Radziwill, dont il avait si impatiemment attendu l'arrivée à

Berlin, ne s'y était pas rendu. Comment traverserait-il Posen, cette cité polonaise, sans y saluer le lieutenant du roi? Je présume qu'on fondait alors certaines espérances sur le concours matériel que ce Mécène des arts prêterait au jeune virtuose. Les voyages coûtent cher, et Elsner n'exigerait-il pas qu'on envoyât son élève cueillir ses premiers lauriers de par le monde? Déjà on projetait pour lui une nouvelle tournée à Vienne et en Italie. Ces espérances, qui paraissent d'ailleurs avoir été déçues, se trahissent par ce passage d'une lettre adressée quelques mois plus tard par Frédéric à son ami Woyciechowski :

« Le prince Radziwill se trouve en ce moment à Antonin (une des résidences princières aux environs de Kalisch). Il m'avait jadis convié à venir à Berlin. Je devais trouver bon gîte en son palais; c'étaient là de belles promesses; je ne crois pas qu'elles se réalisent. Les faveurs princières sont capri-

cieuses. Seul, papa se refuse à croire que tout cela doive se borner à de belles paroles. »

Si le prince ne lui vint pas en aide, il l'accueillit du moins à son passage à Posen avec cette affabilité pleine d'égards dont il gardait le secret. Frédéric vit alors pour la première fois l'ange du médaillon jadis trouvé par lui à Willanow. Je veux parler de la princesse Élise. On connaissait déjà l'amour qu'elle avait inspiré à l'héritier du trône. Les heures passées au palais du gouverneur furent de douces heures. On fit de la musique : les sonates de Beethoven, de Haydn, de Hummel, exécutées à quatre mains, avec accompagnement de violoncelle, l'instrument favori du prince, ravissaient un auditoire d'élite. Frédéric, sous l'impression de son récent voyage, en racontait les péripéties à ses hôtes. Il se plaisait à conter, entre autres incidents, l'ovation imprévue qu'il lui avait fallu subir à Zullichau, petite station postale sur la route de Berlin à Posen. Au moment

de se mettre en voiture, le maître de poste était venu déclarer aux voyageurs qu'il manquait de chevaux de relais. Une promenade à travers la ville eut bientôt ramené Chopin et son compagnon dans la cour des messageries. La voiture y stationnait toujours dételée. Que faire pour tuer ces longues heures? Par bonheur, Frédéric aperçut un piano dans une pièce contiguë à la salle d'attente. Oh! miracle! l'instrument ne détonne point. Il s'y installe, et bientôt la pièce se trouve remplie d'auditeurs. Les portes s'ouvrent et se referment discrètement pour livrer passage à de nouveaux arrivants. C'est d'abord un petit vieillard, qui écoute retenant son souffle; puis le maître de poste en personne, puis sa femme et ses trois filles. Tout ce monde se tient coi, debout derrière la chaise de Chopin. Déjà vient le soir, on a oublié l'heure du départ; soudain le postillon, armé de son fouet, fait irruption dans la salle. « En route, Messieurs! s'écrie-t-il; les chevaux sont

prêts. » Frédéric se lève alors, salué par les applaudissements de l'assistance. Surpris autant que confus, il veut s'éloigner, mais on le retient; ses compagnons ne songent plus à se mettre en route. Ils le supplient, d'une voix unanime, de ne pas rompre le charme qui les a tous captivés. Le maître de poste promet de fournir des chevaux frais à toute heure; madame la maîtresse de poste et ses demoiselles s'empressent de dresser une collation. Comment résister à des offres aussi séduisantes? Frédéric reprend sa place au piano, et le concert improvisé se prolonge fort avant dans la soirée. Lorsqu'il a enfin quitté l'instrument, brisé de fatigue, le vieux monsieur qui semblait l'avoir écouté le plus attentivement, prononça d'une voix solennelle les paroles suivantes: « Jeune homme! je suis un vieux maître de musique, je possède quelque expérience; mais je donnerais volontiers dix années de ma vie si mon jeu pouvait seulement se rapprocher du vôtre. »

Le maître de poste, animé d'un enthousiasme exalté, s'écrie comme jadis Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine !* « Maintenant, Seigneur, je puis mourir tranquille puisque j'ai entendu Chopin, le fameux virtuose polonais ; » puis, saisissant l'artiste entre ses bras d'athlète, il le porte en triomphe et le dépose sur les coussins de sa voiture.

Cette anecdote, bientôt connue à Varsovie, accrut la renommée du jeune compositeur. Ses parents lui avaient préparé une installation plus en rapport avec sa situation et ses goûts.

A son retour de Posen et de Berlin, il trouve dans la maison paternelle un appartement avec escalier et antichambre séparés. Désormais il pourra se livrer à ses travaux de composition sans avoir à redouter la curiosité ou l'indiscrète sollicitude des servantes, qui, l'entendant jouer la nuit, lui faisaient l'honneur de le croire fou, possédé ou malade. Cet hiver fut le dernier qu'il devait

passer dans sa ville natale. Malgré ses succès de salon et l'enthousiasme qu'avait provoqué son jeu chez ses auditeurs de Zullichau, il ne se sentait pas encore assez de confiance en lui-même.

« Que m'importent ces louanges locales ! disait-il à ses amis ; il faudrait savoir quel serait le jugement du public de Vienne et de Paris. » Les comparaisons qu'il lui avait été donné d'établir n'avaient pourtant pas été défavorables. Il entendit Hummel : il fut forcé de s'avouer à lui-même que le maître allemand ne le surpassait point. D'ailleurs, cette consécration européenne à laquelle tenait tant son ambition d'artiste, il allait la recevoir bientôt. Au mois de juillet 1829, ses parents se décidèrent à de nouveaux sacrifices. L'auteur des variations de *Don Juan* quitta la maison paternelle. Cette fois-ci, ce fut vers la capitale de l'Autriche que se dirigèrent ses pas. Il emporta avec lui ses compositions de choix, et, après avoir tra-

versé les régions les plus pittoresques de sa patrie, visité Cracovie, cette Rome polonaise, riche en souvenirs, il arriva à Vienne. Sa première visite y fut pour l'éditeur de musique Haslinger. Il lui avait déjà fait parvenir ses variations sur le thème de *La ci darem la mano*, et, bien que Haslinger ne les eût pas publiées, il n'en accueillit pas moins l'auteur à bras ouverts. « Le bonhomme m'accabla de politesses, écrit Frédéric à ses parents ; il m'a donné sa parole que mes variations paraîtraient dans la prochaine livraison de *l'Odéon* [1]. » La connaissance de ce bonhomme n'était pas à dédaigner. Haslinger, vivant en bons rapports avec tous les artistes viennois, leur présenta « la nouvelle étoile du Nord », ainsi qu'il appelait le compositeur polonais. L'accueil que lui firent ses confrères ne manqua pas de cordialité. On n'avait encore nulle raison de le jalouser. Les avis étaient unanimes.

1. Recueil mensuel de musique.

Chopin devait se faire entendre dans un concert. Jusqu'au comte Gallenberg, intendant des théâtres impériaux, qui lui promettait « un grand et légitime triomphe ». — « Ce qui rassure Gallenberg, écrit Frédéric, c'est que je ne m'attaquerai pas à ses poches; je jouerai sans exiger d'honoraires. Je pose ici pour le désintéressement et pour le « dilettante » ; je suis musicien par amour de l'art, *bloss aus Muzik Liebe.* »

Le concèrt eut lieu sur la scène du théâtre impérial et royal, le mardi 11 août, à sept heures du soir. En voici le programme, tel que nous l'a retracé Chopin dans une de ses lettres à ses parents :

OUVERTURE DE BEETHOVEN
Variations
CHANT DE Mlle WELTHEIM
Rondo

Mais, à la répétition, on substitua au « rondo » les mots *Freie Phantaisie.* L'accompagnement du rondo avait été déplora-

ble. L'orchestre accusait les pattes de mouche du compositeur d'être la cause de tout le mal. La vérité est que l'envie commençait déjà son travail souterrain. L'épreuve réussit pourtant. Chopin comptait dans la salle de nombreux amis. Leurs applaudissements intelligents réveillèrent fort à propos l'attention du public. Quelques critiques arrivèrent néanmoins jusqu'aux oreilles de l'artiste. Une vieille comtesse, assise aux premiers rangs, s'écria assez haut pour être entendue : « Quel dommage que ce jeune homme n'ait pas meilleure tournure! » (*Schade um den jungen, dass er so wenig Tournure hat.*) Toutefois, l'artiste a plu à la majorité de l'assistance aristocratique; on a remarqué l'élégance et la délicatesse de son jeu. Les bourgeois peuvent lui reprocher de manquer de force : ce sont des profanes dont l'appréciation le touche peu. Ce succès de son début l'engage à tenter une seconde épreuve qui lui réussit mieux encore que la

6.

première. Cette fois-ci, la recette atteint un chiffre inespéré, et l'heureux impresario se confond en exclamations admiratives. Les musiciens viennois, Gyrowetz, Lachner, Kreutzer, Czerny, ne se laissent plus devancer par les compatriotes du jeune virtuose. Ce sont des bravos assourdissants. L'orchestre s'est familiarisé avec les pattes de mouche du Polonais, et le fameux rondo est bissé. Frédéric quitte Vienne, satisfait de son séjour, plus confiant en lui-même et muni de lettres de recommandation de son éditeur pour Pixis et pour Klengel. Son itinéraire est tracé par Prague et par Dresde. A Prague, il compte sur Pixis, directeur du conservatoire de cette ville; à Dresde, sur Klengel, chef d'orchestre du théâtre de Sa Majesté. Le hasard voulut qu'il rencontrât ce dernier en visite chez son confrère de Prague. Le maître d'orchestre du théâtre de Sa Majesté saxonne le condamna à une audition de ses fugues qui ne dura pas

moins de deux heures. « Il joue bien, écrit Frédéric ; mais je dirai tout bas que j'aurais voulu mieux encore. » Pour le récompenser de sa patience, Klengel lui remit un billet : « *All ornatissimo Signor, Signor cavaliere Morlachi, primo maëstro della capella reale.* » Les deux artistes se séparèrent de la façon la plus cordiale; Klengel continuait sa route, se dirigeant sur l'Italie, tandis que Chopin partait le lendemain pour Dresde et s'arrêtait à Tœplitz, ville d'eaux bien connue, située sur la frontière de la Bohême et de la Saxe. Cette localité, ainsi que le château qui la domine, appartenait alors à la famille Clary, apparentée aux Radziwill. Ce fut donc une raison pour que Chopin acceptât l'offre que lui fit l'un de ses amis, rencontré d'aventure à Tœplitz, de le présenter, le soir même, aux seigneurs du château. Il a décrit lui-même cette visite dans les termes suivants :

« Nous entrons au salon : petite mais

honnête compagnie. Un général autrichien, un autre général dont j'ai oublié le nom, un capitaine de vaisseau anglais, quelques jeunes élégants (des princes autrichiens, paraît-il), et un général saxon, nommé Leiser, chamarré de décorations, et le front balafré. Lorsque le thé fut servi et que j'eus longuement causé avec le prince Clary, sa mère vint me prier de *daigner* me mettre au piano ; je *daignai* m'y mettre après avoir demandé qu'on *daignât* me désigner un sujet d'improvisation.

» Un conciliabule eut aussitôt lieu à la table ronde, autour de laquelle ces dames brodaient. « Un thème ! un thème ! » se répétait-on. Les trois jeunes princesses chuchotèrent entre elles, et enfin un M. Fritsche, qui paraît être le maître de musique du prince, choisit, avec l'assentiment général, un motif du *Moïse* de Rossini.

» J'ai donc improvisé sur ce sujet et j'ai eu le bonheur de plaire. Quand j'eus fini, le général Leiser s'approcha de moi et me féli-

cita. Ayant appris que j'allais à Dresde, il adressa immédiatement au baron de Friesen les quelques mots suivants : *Monsieur Frédéric Chopin est recommandé, de la part du général Leiser, à M. le baron de Friesen, maître de cérémonies de S. M. le roi de Saxe pour lui être utile pendant son séjour à Dresde, et lui procurer la connaissance de plusieurs de nos premiers artistes*[1]. *Herr Chopin ist selbst, einer der vorzuglichsten Pianospicler die ich bis jetzt Kenne.* Ce qui veut dire : M. Chopin est l'un des plus merveilleux pianistes qu'il m'ait été donné d'entendre jusqu'ici.

» Je jouai encore quatre fois durant la soirée. Les princesses me firent l'honneur de me retenir à Tœplitz ; j'obtins même une invitation à dîner pour le lendemain. Lempiçki (l'ami qui l'avait présenté) m'engageait fort à rester, me promettant de me ramener lui-même à Varsovie ; mais comment aban-

1. En français dans le texte.

donner mes compagnons de voyage ! Je remerciai donc mes hôtes et me confondis en excuses. »

Il partit, en effet, comme il l'avait annoncé. Son premier soin, à son arrivée à Dresde, fut de remettre lui-même au maître de cérémonies, baron de Friesen, le billet du général Leiser. De si hautes protections lui rapportèrent peu de profit. Le baron l'accueillit de la manière la plus civile du monde ; et ce fut tout. Non, je me trompe ; il le présenta à mademoiselle Peschwell qui passait pour être la première pianiste de la ville. Aussi les beautés de la nature l'occupèrent-elles bien plus que celles de l'art. Après une excursion à travers les sites si pittoresques de la Suisse saxonne, il boucla ses malles et revint à Varsovie, où l'avait devancé le bruit de ses triomphes viennois.

VI

Derniers mois du séjour de Chopin à Varsovie. — Ses relations avec Titus Woyciechowski. — Son premier amour. — Constance Gladkowska. — Son départ définitif pour l'étranger.

Frédéric entrait dans sa vingtième année. Déjà quelques-unes de ses œuvres l'avaient classé au rang des premiers compositeurs d'Europe. Ses concerts se multiplient ; son nom devient de plus en plus populaire. Enfin, il ressent son premier amour.

C'est dans les lettres qu'il adresse à cette époque à son ami Woyciechowski qu'il faut chercher l'expression de ses sentiments les plus intimes. Titus est plus âgé que lui de

plusieurs années. Son caractère viril, une certaine froideur apparente, en font tout l'opposé de la nature tendrement féminine de Chopin. Ce contraste moral est plus frappant encore au physique. Frédéric est de taille moyenne et souple ; il a les cheveux cendrés, longs et bouclés, les yeux profonds et doux, le teint clair et uni, des lèvres à peine ombragées d'un léger duvet ; sa voix mélodieuse vibre d'une émotion contenue. Woyciechowski, lui, est grand et fort. Son visage, aux traits prononcés, trahit l'énergie et la volonté. L'amitié tout expansive de Frédéric, est basée chez Titus sur un dévouement silencieux. Il a horreur de la sentimentalité et des larmes. « J'aurais beau oindre mon corps des parfums les plus rares de Byzance, écrit Frédéric à la fin d'une de ses lettres, tu refuserais encore de m'embrasser, si je ne savais t'y contraindre par une sorte d'attraction magnétique. » Mais le point de contact de

ces deux natures, c'est leur amour pour la musique. Le rude et austère Woyciechowski est un mélomane passionné. Ses mains, aptes à manier les lourdes épées de ses ancêtres, s'assouplissent au piano, et leurs doigts ont une délicatesse de touche surprenante. Chopin ne crée rien sans en communiquer la première ébauche à son ami; il a la plus grande confiance en son jugement. Les jours qu'il passe à Potuczyn, domaine où Titus mène cette existence de *gentleman farmer* commune à tous les gentilshommes polonais, s'écoulent soit en discussions musicales, sous un saule près de l'étang, soit au piano, devant les œuvres de Haydn, de Beethoven et de Mozart. A la brune, tandis que Titus fume sa longue pipe, Chopin debout, près de la fenêtre, lui fait ses confidences de cœur. Il lui parle de ce premier amour que son imagination exalte, que son impressionnabilité irrite. Dégagé de toute attache sensuelle, ce sentiment a quelque

chose d'enfantin et de chevaleresque à la fois. Mourir avec un ruban ravi à la chevelure de sa dame, caché sur sa poitrine, suffirait à ses désirs. L'objet qui inspire ce culte ne touche pourtant pas aux sphères élevées au milieu desquelles Frédéric a coutume de se mouvoir. C'est une jeune cantatrice; elle s'appelle Constance, et lui, veut voir dans ce prénom comme un gage de la fidélité qu'il lui a jurée dans le secret de son âme. Ange ou déesse, il lui voue un culte qui l'élève bien haut dans les nuées de l'Empyrée. Constance, à laquelle j'ajouterai son nom de famille, Constance Gladkowska donc, eût peut-être mieux compris un attachement plus à la portée des humains. Elle était sage, mais savait que, dans sa carrière surtout, le cœur est comme un oiseau qui se résigne à sa cage. Du moins elle eût voulu choisir la sienne. Frédéric la vit pour la première fois sur la scène de l'Opéra. Elle avait une voix claire et vibrante, un

maintien plein de charme, des yeux bleus que voilaient de longs cils blonds, des cheveux blonds aussi, qu'elle dénouait avec coquetterie dans le rôle de Lucie, une bouche attrayante. Cet amour qui s'allume dans le cœur de Frédéric passe par toutes les phases d'un incendie. D'abord, ce ne sont que de faibles lueurs. Au commencement d'octobre, s'il ressent les premières atteintes de la flamme, il n'en souffre pas assez pour s'arracher à toute autre pensée. A la date du 14 octobre, Frédéric écrit à son ami Titus, du château d'Antonin, résidence d'été du prince Radziwill. Il paraît, d'après le ton de la lettre, que les faveurs princières n'étaient pas aussi capricieuses qu'on voulait bien le dire dans un moment de dépit.

« J'ai reçu ta dernière missive, à Antonin, chez Radziwill. J'y ai passé une semaine, et je ne saurais te dire combien ce temps s'est écoulé agréablement pour moi. J'aurais volontiers prolongé mon séjour dans

ce paradis, jusqu'à ce qu'on m'en eût banni. Je l'ai quitté de bon gré cependant, poussé par mes affaires, par ce malheureux concerto entre autres, qui attend toujours un finale. Deux Èves charmantes ornaient ce paradis, je veux parler des deux jeunes princesses, aimables, musicales et tendres créatures. Quant à la princesse mère, elle sait que ce n'est point la naissance qui fait l'homme. Je t'ai déjà dit que le prince adorait la musique. Il m'a fait connaître son *Faust*. Il y a là des pages remarquables, et, qui plus est, marquées au sceau du génie. J'en signalerai une scène : celle où Méphistophélès chante sous les fenêtres de Marguerite. On y distingue en même temps les chants d'une église voisine. Ce contraste est d'un grand effet. Le couplet de Méphisto avec accompagnement de guitare est très original, et le chant d'église maintenu dans un ton grave. Tu peux te figurer, d'après cela, de quelle manière le prince entend la musique. C'est un

gluckiste. La musique de théâtre n'a pour lui d'importance qu'autant qu'elle sert à dépeindre les situations et à exprimer les sentiments. C'est pourquoi l'ouverture passe sans transition à l'introduction. L'orchestre se tiendra caché derrière la scène, afin que le mouvement des archets ne détourne pas l'attention des spectateurs[1].

» J'ai écrit, chez lui, un *alla polacca* pour violoncelle. C'est un brillant morceau de salon à l'usage des dames. J'avais l'intention de le faire apprendre à la princesse Wanda[2], car j'étais censé lui donner des leçons de piano. Ma foi, c'est un vrai plaisir que de redresser ses doigts mignons. Plaisanterie à part, la princesse possède une véritable intuition musicale. Point n'est besoin de lui répéter sans cesse : « Ici, crescendo ; là, piano... ici, plus lentement ; là, plus vite. » J'ai dû lui promettre de lui envoyer ma *Polonaise*

1. Wagner n'a donc rien inventé.
2. Sœur cadette de la princesse Élise.

en *fa* mineur. Ce morceau a plu à la princesse Élise : ne manque donc pas de me l'expédier par la poste ; car je ne veux point qu'on puisse me taxer d'impolitesse, et je ne saurais le transcrire une seconde fois de mémoire. »

Il est à présumer que l'admiration que la princesse Élise professait pour la *Polonaise* et son trio flattait le cœur en même temps que l'amour-propre de l'artiste. Le souvenir de cette gracieuse image le poursuit si bien, qu'il éprouve le besoin de dire qu'elle aussi ne s'est pas montrée indifférente à son égard.

« Tu ne peux croire, écrit-il dans la même ettre, combien Varsovie me paraît déserte, comme il m'y manque quelque chose. Je n'ai personne à qui me confier, je n'ai personne sur qui arrêter mes yeux. Tu me demandes mon portrait ; si j'avais pu en ravir un à la princesse Élise, je te l'eusse envoyé. Elle a reproduit deux fois mes traits dans

son album, et l'on s'accorde à dire que je suis ressemblant. »

Ainsi Frédéric est sous le charme des impressions subies. Il rêve au palais d'Antonin, à ce paradis où lui souriaient deux Èves charmantes et blondes. Constance paraît oubliée; mais, trois mois plus tard, ce sont les mêmes sentiments de tristesse et d'isolement, les mêmes confidences; seulement cette fois ce n'est plus de la princesse Élise qu'il entretiendra son ami, ni du goût de la jeune Altesse pour le trio de la fameuse *Polonaise*, ni des portraits si ressemblants que sa main s'est plu à retracer. C'est à Constance qu'il rêve, c'est elle seule qui sera désormais son idéal. Il lui semble que nulle autre qu'elle n'a régné dans son cœur. « J'y pense depuis six mois, s'écrie-t-il; c'est elle que je vois dans mes songes, c'est pour elle que j'ai composé l'adagio de mon concerto (adagio du concert en *mi* mineur). »

Maintenant, à l'occasion de son premier

concert de la saison, il a eu le bonheur de l'approcher, de lui parler, et tout le reste lui importe peu. Il se juge même assez sévèrement. « Bien que la salle fût comble, car on ne trouvait plus ni chaise ni fauteuil depuis trois jours, l'effet produit sur le public n'a pas été tel que je l'aurais espéré. L'allegro fut accueilli par des bravos, mais je suppose qu'on applaudissait pour imiter le petit nombre des vrais connaisseurs. L'adagio et le rondo ont eu plus de succès. Quant au pot-pourri sur les airs polonais, *j'y ai complètement manqué mon but.* » Mais il avait vu le sourire approbateur de Constance, assise au premier rang; cela lui suffisait... La critique locale, très élogieuse d'ailleurs, à beau demander un peu plus d'énergie à son jeu, il n'y attache que peu ou point d'importance : « Je sais ce que chanter veut dire, réplique-t-il à ces donneurs de bons conseils, et où il me faut puiser cette énergie. » Aussi à son second

concert se borne-t-il à se servir d'un piano sorti des ateliers de Graff de Vienne. Le son en est bruyant, et l'assistance ne se possède plus de joie. On acclame le jeune maître, on le rappelle, on trouve que ses notes s'égrènent sous ses doigts comme les perles d'un précieux rosaire. Le *rondo à la Krakowiak* provoque un enthousiasme indicible, et de tous les coins de la salle se font entendre les cris de : « Un troisième concert, un troisième concert! » Cette fois-ci, du moins, les journaux n'apportent plus de restrictions à leurs éloges. Le *Courrier de Varsovie* pousse son lyrisme jusqu'à publier un sonnet dédié « au grand artiste ». Chopin se défend de cet excès d'honneur : « J'ai supplié le rédacteur de n'en rien faire, écrit-il ; mais il m'a répondu, avec un sourire de satisfaction, que les vers se trouvaient déjà imprimés. Oh! ces services et ce zèle d'ami! » De son côté, Orlowski, qui fut plus tard directeur de l'Opéra de Rouen, compose

des polkas et des galops, sur les thèmes des concertos et des polonaises. Et Frédéric de s'écrier de nouveau : « En voilà une calamité! je l'ai engagé à garder à l'avenir ses œuvres dans ses cartons. » A ces préoccupations artitiques, « s'ajoutent ses peines de cœur ». Ses timidités d'amoureux le font languir, alors que Constance se montrerait peut-être disposée, en bonne déesse qu'elle est, à descendre des nues pour consoler ce doux mortel. Fort heureusement une nouvelle diversion s'opère dans l'esprit de Fritz, sinon dans son cœur. Ce cœur est fidèle et tendre ; mais il a la mollesse de la cire et les impressions les plus vives s'y gravent et s'y effacent tour à tour. Une cantatrice acclamée alors, mademoiselle Sontag, celle qui fut plus tard la comtesse Rossi, et qui mourut d'une façon si tragique à Mexico, arriva au mois de juin de l'année 1830 à Varsovie. Aussitôt Chopin s'enthousiasme.

Dans les lettres qu'il adresse vers cette époque à son ami Titus, il n'est plus question que de l'incomparable diva.

« Tu as perdu cinq concerts de mademoiselle Sontag, écrit-il à la date du 3 juin; mais tu pourras encore l'entendre, s'il est vrai que tu arrives le 13. Tu ne peux te figurer le charme que j'ai éprouvé en m'approchant de cette *messagère des dieux*. Je sais un gré infini au prince Radziwill de m'avoir présenté à elle. Mon seul regret, c'est de n'avoir pas encore assez profité de cette connaissance. Je la vois toujours si fatiguée, assiégée par les ennuyeuses visites des sénateurs, castellans, palatins, ministres, généraux, aides de camp, qui viennent là pour admirer ses beaux yeux et lui parler de la pluie et du beau temps. Elle les accueille tous avec sa grâce habituelle. Elle est si bonne, qu'elle ne saurait être impolie. Hier, au moment de se rendre au théâtre, elle dut s'évader pour mettre son chapeau...

» Je n'ai pas encore été chez elle, quoiqu'elle ait exprimé le désir de me voir. Il s'agit d'un morceau de musique que Radziwill a arrangé pour elle et qu'il m'a chargé de transcrire. Ce sont des variations sur un *dumka* (chant populaire) d'Ukraine. La fin me plaît assez; il n'en est pas ainsi du milieu, et mademoiselle Sontag partage mon avis.

» La messagère des dieux n'est point belle, mais charmante au delà de toute expression. Elle enchante tout le monde. Sa voix de peu d'étendue est admirablement travaillée. Ses *diminuenda* sont le *nec plus ultra* du genre, ses *portamenta* merveilleux, ses gammes chromatiques, surtout celles du haut, splendides. Elle nous a chanté un air de Mercadante à ravir. Ses variations sur des thèmes suisses ont tellement plu au public, que, rappelée sur la scène, elle les a bissés tout simplement au lieu des révérences d'usage. C'est la bonté

personnifiée. Quelle différence avec tout ce que j'ai entendu jusqu'ici!

« Elle est mille fois plus charmante dans son peignoir du matin qu'en toilette de soirée; et pourtant, ceux qui ne l'ont pas vue le matin en raffolent le soir. Dépêche-toi donc, arrive! tu as perdu cinq concerts, n'en perds plus un seul désormais. »

Dans son engouement, il lui pardonne même de trouver que sa Constance, cette première chanteuse du théâtre, ait la voix un peu aiguë... Mais, un mois après, la Sontag a quitté Varsovie, et le voilà plus que jamais sous le charme de la voix aiguë de Constance. Son ami Titus est toujours le confident de ces admirations passionnées.

« L'*Agnès* de Paër m'a vivement intéressé, parce que mademoiselle Gladkowska y débutait dans le rôle titulaire. Elle est encore plus jolie sur la scène qu'en ville. Je ne parle pas de son jeu, dramatique au plus haut point. Quant à ce qui concerne son

chant, n'étaient le *la* dièse et le *sol* naturel, nous n'aurions rien de meilleur dans ce genre. Elle phrase et nuance délicieusement. Sa voix tremblait légèrement au début, mais elle se remit bientôt de son trouble. On l'a couverte d'applaudissements. »

On était alors à la fin de l'été, et le départ du jeune homme pour Vienne et pour l'Italie semblait imminent. Ses parents se résignaient à cette séparation qu'Elsner jugeait indispensable. Lui, cependant, retardait son voyage de jour en jour. Ce sont ses compositions musicales qui le retiennent. Il met la dernière main à son concerto en *fa* majeur; il commence une polonaise avec accompagnement d'orchestre; il écrit une nouvelle étude. Puis des pressentiments sinistres l'agitent, ce n'est qu'en descendant au fond de son cœur qu'il trouve la vraie cause de sa faiblesse. C'est toujours *elle* que ses yeux poursuivent, c'est elle qu'il ne veut point quitter.

» J'ai la tête perdue, écrit-il le 4 septembre. Je ne bouge toujours pas. Je n'ai pas assez de force pour fixer le jour du départ. Je pense que, si je quittais Varsovie, je ne reverrais jamais plus ma maison, je pense que j'irais mourir au loin. Ah! quelle tristesse de mourir seul au milieu d'inconnus, de ne voir autour de soi que des visages étrangers, au lieu des traits si doux des siens! Je voudrais passer quelques jours chez toi; peut-être y retrouverais-je quelque tranquillité; mais je ne le puis. Je me borne à parcourir les rues, abîmé dans ma tristesse, et je rentre pour me sentir plus triste encore. L'homme est rarement heureux. S'il ne lui est destiné que de courtes heures de félicité, pourquoi renoncerait-il à ses illusions qui sont, elles aussi, fugitives? »

Parfois il lui prend envie de se distraire, de chasser le mal qui le fait souffrir, par un mal analogue.

M. de Moriolles, ce précepteur du fils du

grand-duc, dont nous avons déjà parlé, a une fille; la petite Française, la *Moriolka*, ainsi qu'on l'appelle dans le monde de Varsovie. Elle est jeune, jolie, spirituelle. Les parents de Frédéric désireraient peut-être que la sympathie des deux jeunes gens se changeât en un lien plus étroit, et Frédéric, qui cache avec soin à son père l'amour qu'il éprouve pour Constance, se sert de mademoiselle de Moriolles et du sentiment qu'il croit lui inspirer, comme d'un masque sous lequel il abrite sa faiblesse.

« Je finis ma lettre par où je l'ai commencée. Il est onze heures du matin, et *Moriolka* m'attend. Je ne veux pas m'exalter aujourd'hui; car je sens que, si je donnais un libre cours à mes sentiments, *Moriolka* ne me verrait pas de la journée, et, moi, j'aime à être agréable à de bonnes âmes lorsque je suis convaincu de leur sincérité. Il y a longtemps que je n'ai mis les pieds chez elle, et je t'avoue que, plus d'une fois,

je la charge des causes de ma tristesse... Il me semble que le monde s'y laisse prendre. Si mon père savait tout, il rirait peut-être, et peut-être pleurerait-il aussi. Moi je ris, mais seulement pour la forme, tandis que dans mon cœur... »

Par une de ces contradictions fréquentes chez les amoureux, après s'être livré à son ami, il cherche à l'abuser et à s'abuser lui-même : « Je n'ai pas l'intention de rester à Varsovie. Tu te trompes en croyant, comme tant d'autres, que mon cœur est pour quelque chose dans la prolongation de mon séjour. Je t'assure que je saurai me placer au-dessus de mon cœur, lorsqu'il s'agira de mon avenir, et que, si j'aimais, je parviendrais à dominer mes tristes et stériles ardeurs... Sois convaincu d'une chose, je t'en prie, c'est que, moi aussi, je me préoccupe de mon bien, et que je suis prêt à tout sacrifier pour le monde... Pour le monde... j'entends, pour l'œil du monde, pour que

cette opinion publique qui a, chez nous, tant de poids, ne contribue point à mon malheur. Non pas à cette souffrance intime que nous cachons au dedans de nous-mêmes, mais à ce que j'appellerais notre misère extérieure. Le monde envisage en effet souvent, comme malheureux, l'homme qui a des habits râpés, un chapeau déformé, des chaussures trouées... Quand je n'aurai plus de quoi manger, tu me donneras une place de teneur de livres à Potuczyn. J'y logerai dans la petite maison, près de l'étang, et je m'y trouverai tout aussi bien qu'au château. Je me suis plus d'une fois demandé si j'étais paresseux. Présomption à part, je crois pouvoir dire que je n'appartiens pas à la race des fainéants. Quand le besoin s'en fera sentir, je travaillerai pour deux.. »

Ces excuses ne lui suffisent pas, il veut se justifier plus complètement encore. Quelques jours plus tard, il revient à la charge, et, cette fois, ce sont les événements

politiques qui s'opposent à son départ :

« Il faut que je t'explique pourquoi je suis encore ici. Mon père n'a pas voulu me laisser partir, à cause des troubles qui agitent l'Allemagne. Il y en a partout, dans les provinces Rhénanes, en Saxe, à Darmstadt, à Cassel. A Vienne, le peuple s'est révolté à propos de farine. Que vient faire la farine en cette occurrence, je l'ignore; mais toujours est-il qu'on s'en est pris à la farine. L'Italie est en ébullition, et l'on s'attend d'un moment à l'autre à quelque grave nouvelle. »

Cela ne l'empêche pas de revenir aussitôt à l'unique pensée qui le préoccupe :

« Pourquoi est-ce que je t'écris? je ne parviens même pas à rassembler mes idées! Quand je pense à ma misère, j'éprouve un tel déchirement, que mes esprits s'égarent. Il suffit à ma pensée de se fixer sur un objet, pour me faire aussitôt perdre la notion du monde et des choses. La première voiture venue pourrait m'écraser alors. C'est

ce qui a failli m'arriver hier. A la sortie de l'église, mes yeux ont été soudainement frappés par la vue de mon idéal : je m'élance alors dans la rue et, durant un quart d'heure, je fus hors de moi. Vraiment je suis fou, et il faut me prendre en pitié. »

Mais les jours s'écoulent, l'automne approche, Chopin se donne courage à lui-même : « Ma valise est achetée, mon trousseau est prêt, mes partitions recopiées, mes mouchoirs ourlés, mes nouveaux vêtements essayés ; qu'attends-je donc encore ? »

Il attend le jour fixé pour son troisième et dernier concert. Ce concert eut lieu le 11 octobre. Constance y apporta son concours. Vêtue de blanc, ses beaux cheveux couronnés de roses, elle chanta la cavatine de *la Donna del lago* comme elle n'avait jamais rien chanté jusque-là, à l'exception du grand air d'Agnès : « Tu connais le motif : *O quante lagrime per te versai!* Elle a dit le *tutto detesti*, jusqu'au *si* grave d'une façon

admirable. Après l'avoir reconduite de la scène, je jouai ma *Fantaisie* sur des airs polonais. Cette fois du moins, je me suis compris moi-même, l'orchestre s'est compris et le parterre nous a compris. La dernière mazourke a provoqué de longs applaudissements ; on ne m'a pas sifflé, on m'a rappelé, et j'ai salué quatre fois l'assistance fort convenablement, ainsi que tu m'as appris à le faire... Maintenant, il ne me reste plus qu'à boucler ma malle. Samedi ou mercredi, au plus tard, je me mets en route. »

Il partit, en effet, le mercredi suivant. Quel déchirement pour cette âme tendre ! Ses pressentiments ne le trompaient guère.

Il allait quitter, pour toujours, sa patrie, sa famille, celle qui avait fait battre son cœur. Ses amis, guidés par Elsner, le reconduisirent jusqu'à Wola, le faubourg historique où s'effectuait jadis l'élection des rois. On exécuta une cantate en son honneur ; on banqueta, et, au dessert, on offrit au pauvre

Fritz, très pâle, une coupe d'argent, remplie jusqu'aux bords, non pas de vin, mais de la poussière du sol natal. Alors Frédéric ne put contenir ses larmes. Cette terre de la patrie devait, dix-huit années plus tard, être jetée sur son cercueil.

D'autres amours lui firent oublier Constance. Elle-même quitta le théâtre, pour épouser un gentilhomme campagnard. Ce fut une excellente épouse et une excellente mère. Hélas ! ses doux yeux bleus qui avaient ravi l'âme d'un poète, se fermèrent à la lumière. Constance devint aveugle. Souvent elle s'asseyait au piano ; elle chantait le motif aimé : *Quante lagrime per te versai.* Une personne qui l'a connue dans les derniers temps de sa vie m'a assuré que, de ses pauvres yeux, restés limpides dans leur cécité, tombaient goutte à goutte, de grosses larmes.

VII

La Révolution de Pologne. — Chopin à Breslau et à Dresde. — Son séjour à Vienne. — Ses inquiétudes. — Ses lettres. — Son départ pour Paris.

Le 29 novembre 1830 éclatait l'insurrection de Varsovie. Il serait trop long d'énumérer les causes qui l'amenèrent. Comme l'a dit depuis le prince Adam Czartoryski, elle eut lieu ou trop tôt ou trop tard. Mais les entraînements populaires ne se laissent presque jamais guider par des raisons politiques. Un peuple qui tente de recouvrer son indépendance est toujours digne de respect; sa cause est de celles qui méritent les sympathies du

monde, et les fautes qu'il peut commettre ne devraient qu'éveiller la pitié dans les cœurs haut placés. Il faisait un jour sombre et triste; la nuit succéda rapidement au crépuscule. Vers cinq heures du soir, dix-huit conjurés se dirigèrent, par le beau parc de Lazienki, au palais du Belvédère, résidence favorite du grand-duc Constantin. Deux incendies allumés aux extrémités de la ville doivent servir de signal aux insurgés ; et, tandis que les *dix-huit*, ceux que l'histoire a surnommés depuis les Belvédériens *(Belvederczyki)*, franchiront les portes du palais et s'assureront de la personne du frère de l'empereur, les élèves de l'école des sous-officiers, formant une troupe de cent soixante hommes environ, abandonneront leurs quartiers, forceront l'entrée des casernes, où les troupes polonaises, déjà mises au courant par leurs chefs, se tiennent prêtes, au premier cri d'alarme, à désarmer les soldats russes qui partagent avec elles la

garde de la ville. Le mouvement cependant faillit avorter à son début. L'heure fixée s'écoule et aucune flamme ne rougit l'horizon. Dévorés de fièvre, malgré la bise glaciale de novembre, serrant leurs armes sous leurs manteaux, les conjurés attendent deux par deux, sous les grands arbres dénudés qui gémissent secoués par la rafale. Enfin, une lueur monte lentement sur le ciel sombre ; mais, loin de servir les conspirateurs, elle les met à deux doigts de leur perte. La flamme est aperçue des casernes ; la garde des pompiers, que le grand-duc se plaît souvent à guider lui-même au lieu du sinistre, s'ébranle et court à l'incendie. Le parc, silencieux tout à l'heure, résonne sous le pas des chevaux, sous le roulement des pompes, au commandement des chefs et à la voix des soldats qui s'entre-croisent. Au bout d'une demi-heure on est maître du feu, les pompiers regagnent leurs quartiers, et de nouveau, entre les arbres, alors

que s'éloignent et expirent les dernières rumeurs, apparaissent les silhouettes sombres des conjurés. Un instant troublés, ils reprennent bientôt leurs esprits et la ferme volonté d'agir ou de mourir. La petite troupe se divise en deux bandes : l'une traverse le parc, contourne le palais, et y pénètre par les communs; l'autre, marchant droit devant elle, franchira la porte d'honneur pour se frayer passage jusqu'aux appartements privés du grand-duc. Cette double manœuvre réussit pleinement. On trouva partout la route libre, les portes dépourvues de factionnaires; on traversa les pièces du rez-de-chaussée vides et silencieuses; on monta au premier étage, où régnait le même abandon. Enfin, sur le seuil de la salle d'audience, veillant à la sûreté des appartements privés du tsaréwitch, les insurgés rencontrent le président de la ville, Lubowidzki. Ils le terrassent, le garrottent sans qu'il ait le temps de proférer un cri.

Poursuivant leur marche, ils arrivent à la chambre à coucher de Constantin. Ils s'approchent du lit : le lit est défait et encore chaud. « Ah ! l'oiseau s'est envolé ! » fit le jeune Louis Orpiszewski. En effet, un des valets de chambre du prince avait eu le temps de réveiller son maître. Constantin faisait sa sieste habituelle après dîner. Le serviteur fidèle le saisit dans ses bras, et, chargé de ce fardeau, s'esquive par une porte et un escalier dérobés qui conduisent aux appartements de Jeanne Grudzinska, princesse de Lowicz, l'épouse bien-aimée de Constantin. Là se passe une scène émouvante. La princesse se jette dans les bras de son mari pâle et tremblant, elle rassemble ses femmes, elle les fait mettre à genoux ; on n'entend plus dans la pièce que les invocations des litanies de la Vierge, murmurées par les voix glacées de terreur.

Tandis que les belvédériens s'éloignent en bon ordre, l'un d'eux rompant les rangs,

court à l'école des sous-officiers, distante seulement de quelques centaines de pas. C'est le lieutenant d'artillerie Wysoçki. Il trouve les jeunes gens groupés dans une cour, écoutant une leçon de théorie. « Messieurs ! s'écrie-t-il en tirant son épée, l'heure a sonné, il faut vaincre ou mourir. Que nos poitrines serrées soient pour nos ennemis le défilé des Thermopyles ! » De frénétiques hurrahs lui répondent. Les sous-officiers quittent l'école, se dirigent au pas de course vers les casernes où sont consignés les trois régiments de cavalerie russe : hussards, lanciers, cuirassiers. A la faveur de la nuit, leurs cris et leur ardeur trompant les soldats du tsar, ils les forcent à se retirer. Dès lors l'insurrection se propage, elle gagne la ville entière ; un immense enthousiasme saisit la foule. On procède à la nomination d'un gouvernement ou plutôt d'un conseil administratif chargé de l'exécution des affaires. Le grand-duc, qui s'est

mis à la tête des troupes russes, licencie lui-même les quelques régiments polonais qui ont dû le suivre, et s'éloigne des murs de la ville. Varsovie est libre ! Ainsi commença cette guerre d'indépendance, un des plus dramatiques épisodes de l'histoire du siècle, et qui, après une année de glorieuses alternatives de succès et de revers, après les mémorables journées de Grochow et d'Ostrolenka, se termina par le massacre de Praga, la prise de Varsovie et l'effacement des derniers vestiges de l'indépendance nationale.

Chopin se trouvait déjà à Vienne lorsque la nouvelle de ces événements arriva jusqu'à lui. Il avait passé par Breslau, où le vieux Schnabel, maître de chapelle de la cour, un des amis d'Elsner, le fit applaudir dans un concert improvisé ; puis il s'était arrêté à Dresde. Il signore Morlacchi, le baron de Friesen, maître de cérémonies de la cour, la bl nde mademoiselle de Peschwell,

ne sont-ce pas là de vieilles connaissances? Cette fois-ci, la cour se trouve au complet dans le vieux château des électeurs de la Scloss-Strasse, et le baron de Friesen tiendra bien ses engagements. Mais, décidément, la capitale de la Saxe ne lui portait pas bonheur. On l'accueillit assez froidement : ni Morlacchi ni le baron de Friesen ne semblaient avoir gardé souvenance des belles promesses de l'automne dernier. Seule, mademoiselle de Peschwell le gratifia de ses plus aimables sourires. Il dépassa pourtant le seuil de la Burg, bien que Leurs Majestés saxonnes n'eussent nullement manifesté le désir de l'entendre. Voici en quelle occasion : il était porteur de lettres de recommandation, adressées à madame Dobrzyçka, une Polonaise, grande maîtresse de cérémonies à la cour de la princesse Augusta, celle qu'on appelait l'infante, parce qu'elle avait été, au berceau, désignée comme devant succéder au trône de Po-

logne, à la mort de Poniatowski. Madame D... occupait un appartement au château; elle accueillit l'artiste de la manière la plus affable du monde, et l'invita à venir passer la soirée chez elle, « dans un petit cercle d'intimes », ajouta-t-elle avec un fin sourire. Chopin accepta sans défiance. Il se doutait bien qu'on mettrait son talent à contribution; mais, outre qu'il s'était imposé pour règle de ne rien refuser à ses compatriotes, madame D... n'était-elle pas pour lui une amie? Ne touche-t-elle pas de près à une famille qu'il a laissée en Pologne, qui lui est chère, et dont le nom se trouvera plus d'une fois uni au sien? Donc, le soir, à l'heure convenue, il fait son entrée dans les salons de la grande maîtresse. Il y rencontre ce qu'il appelait naguère à Tœplitz « une petite mais honnête compagnie » : deux dames d'aspect vénérable et un homme d'une trentaine d'années, aux traits fins, à la figure soigneusement rasée, qu'il prend pour

un savant, ou même pour un abbé de cour.

Madame D... le présente aussitôt à ses hôtes : « Un de nos jeunes compatriotes, M. Frédéric Chopin, artiste du plus grand talent, qui ne se refusera pas à nous faire entendre une de ses mazourkes, échos de la patrie lointaine. » Chopin salue subjugué; faire appel aux souvenirs de son pays, c'est trouver le chemin de son cœur. D'ailleurs, il se sent en verve ce soir, l'âme pleine de poésie; il pense à ceux qu'il a laissés là-bas, à ses parents, à ses sœurs, à ses amis, à Constance, qui, elle aussi, rêve peut-être en ce moment à lui, et ses doigts légers, comme des fuseaux de fée, brodent sur les touches d'ivoire un fin et mystérieux tissu. On l'écoute dans ce profond silence qu'il apprécie bien mieux que les applaudissements les plus bruyants. Mais, quand il a fini, quelle n'est pas sa surprise d'entendre madame D... lui dire, les larmes aux yeux :

— Merci !... vous avez fait passer une

heure délicieuse à Sa Majesté ainsi qu'à Leurs Altesses.

En même temps, s'inclinant en une profonde révérence, elle lui désigne les deux dames et le monsieur qu'il croyait être un docteur en théologie. Tous se sont levés, et s'approchent du jeune homme confus. C'est d'abord la reine elle-même, puis l'infante Augusta, puis le docteur à la figure rasée, c'est-à-dire le prince Jean, un fin lettré, le traducteur du Dante, qui devait lui-même s'asseoir un jour sur le trône. C'est à qui le félicitera dans les termes les plus élogieux et les plus délicats. Rentré chez lui, Frédéric raconta à son ami Titus Woyciechowski, qu'il avait décidé à l'accompagner jusqu'à Vienne, l'incident de la soirée; Titus crut d'abord à une de ces histoires dont l'imagination de Fritz se montrait fréquemment prodigue. Il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence, lorsque, le lendemain, un chambellan apporta à « M. Frédé-

ric Chopin » des lettres scellées à l'adresse de Leurs Majestés le roi et la reine des Deux-Siciles, et de Son Altesse Sérénissime le prince de Lucquès et de Piombino, leur recommandant ledit « sieur Frédéric Chopin, un artiste hors ligne auquel était réservé le plus brillant avenir ».

Ce fut sous cette impression favorable que Frédéric quitta Dresde. La présence de son ami le plus cher rendait ses regrets moins amers. Il pouvait ainsi s'entretenir des êtres aimés, de la ville natale, de cette blonde déesse dont il gardait, en chevalier féal, un bout de ruban caché sur son cœur. Aussi, dès son arrivée à Vienne, écrit-il à ses parents une lettre pleine de confiance en l'avenir. Tout paraît lui sourire, malgré les neiges de l'hiver, malgré le froid glacial des premiers jours de décembre. Il a déjà renoué ses relations avec Czerny, avec Hummel, avec Wurfel. Il a loué un très élégant et très confortable appartement au prix de

50 florins par mois (oh! le temps béni!) et se montre tout fier d'y succéder à un amiral anglais. Les premiers soins de son installation l'absorbent : « Je ne sais vraiment pas comment s'est écoulée la semaine. Je n'ai pas encore eu le temps de me retourner, et je ne puis, par conséquent, rien vous préciser au sujet de mon concert. Quels morceaux y exécuterai-je? Sera-ce le concerto en *fa*, ou le concerto en *mi?*

» Wurfel accorde toutes les préférences au premier; Hummel au second que vient d'éditer Haslinger. — A propos de Haslinger c'est un prudent mais rusé personnage. Il pense m'éconduire avec de belles phrases et garder mes compositions pour lui. Il croit peut-être qu'en affectant de traiter légèrement mes œuvres, je le prendrai, moi, au sérieux, et que je lui céderai mes partitions pour ses beaux yeux. Ah! qu'il se trompe: le mot gratis est désormais rayé de mon vocabulaire... Payez, payez, Monsieur! »

Mais, soudain, les nouvelles arrivant de Pologne, viennent le frapper au cœur comme autant de coups de foudre. Son protecteur, le grand-duc Constantin, a fui ; Varsovie est libre ! toutes les provinces de l'ancienne Pologne tressaillent, se soulèvent, et des milliers de volontaires accourent grossir les rangs de l'armée qui combat pour l'indépendance de la patrie.

Chopin passe alors par toutes les alternatives de l'espérance, de la crainte, de la joie et de la douleur. Bientôt il reçoit des lettres de sa famille qui le mettent au courant de la situation. Son vieux père le supplie de ne pas se laisser détourner de sa voie, de pousuivre son voyage. Il y va de son avenir, et, après tant de sacrifices subis, il se doit à lui-même de réaliser l'ambition de ses parents.

Mais quelle rude épreuve pour cette âme généreuse, si profondément patriotique; épreuve d'autant plus cruelle que Titus le

quitte pour prendre dans l'armée sa part du danger.

Demeuré seul, le malheureux Fritz est partagé entre ses sentiments d'obéissance et de respect filial, l'amour de son art, et le désir qui le pousse à aller là, où vont ses camarades, ses amis de jeunesse, pleins d'illusions, enflammés d'ardeur, prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour une cause qui apparaît à leurs yeux comme la plus juste, la plus noble et la plus sacrée.

Un instant, il obéit à la violence de ses impressions; il loue une chaise de poste, et le voilà qui court rejoindre son ami. Titus cependant a quelques heures d'avance sur lui. Chopin brûle plus d'une station sans l'y rencontrer. Enfin, la nuit tombe, une triste nuit d'hiver, sombre, glacée, l'image des ténèbres et du froid qui pénètrent son âme. Alors, brisé, tombé dans un état de prostration, qui succède souvent

chez lui aux crises de surexitation nerveuse, il rentre à Vienne. Hélas! Vienne lui est désormais insupportable. Sa vie s'y consume dans les regrets, dans l'angoisse, dans l'abandon. Son cœur de patriote saigne. L'Autriche d'alors n'était pas l'Autriche d'aujourd'hui : c'était l'Autriche telle que l'avait façonnée Metternich, un empire absolutiste et hypocritement despotique. Toutes les sympathies des Viennois étaient acquises aux Russes. Frédéric entend chaque jour des propos qui blessent ses plus légitimes fiertés : « Dieu a commis une faute en inventant les Polonais. » *(Der hebe Gott hat einen Fehler begangen, dass er die Polen geschaffen hat.)* Ou bien encore : « Il n'y a rien à faire avec les Polonais. » *(Aus Polen ist nichts su holen.)*

Les artistes de sa connaissance lui battent froid, comme obéissant à un mot d'ordre. La jalousie du métier, provoquée par la conscience qu'on a de la supériorité de ce

nouveau venu, se masque sous des dehors de patriotisme ou de politique. Un artiste polonais, si distingué qu'il fût, ne saurait briguer, encore moins obtenir la faveur du public, à l'heure où tout Polonais est mis au ban de l'opinion.

A ces déboires et à ces mille froissements de la vie quotidienne, se joignent des inquiétudes mortelles pour ce cœur si tendre. Les lettres de Pologne sont interceptées par les cabinets noirs, ou ne parviennent à destination qu'avec des retards de vingt à trente jours. Frédéric vit dans les transes : son cerveau surexcité évoque mille funèbres images. Il a appris la marche de Paskewitch sur Varsovie, et il voit déjà sa ville natale abîmée sous les décombres, ses parents massacrés, jusqu'à la dépouille de sa sœur Émilie profanée dans son tombeau.

En proie au chagrin, il s'adresse à tous ceux qu'il a laissés là-bas : à son ancien condisciple Matuszewki, qu'il charge d'un

billet pour Constance, à Elsner, à ses parents; mais l'exquise délicatesse de sanature le porte à refouler au dedans de lui-même ses sentiments de tristesse et d'effroi; il craint d'alarmer ces êtres chéris. Ses lettres affectent une liberté d'esprit qu'il est loin de posséder. Quelquefois seulement un cri d'oiseau blessé s'échappe de sa poitrine: « Je voudrais rire et, au moment où je trace ces lignes, mon âme est torturée d'angoisses. Il me semble que je rêve, que je suis encore au milieu de vous. Ces voix que j'entends et auxquelles n'est pas accoutumée mon oreille, me font l'effet de crécelles... Vivre ou mourir, tout m'est égal aujourd'hui... Pourquoi suis-je abandonné? pourquoi ne suis-je pas avec vous, prenant ma part du danger? »

C'est surtout aux approches des fêtes de Noël que son isolement lui devient plus insupportable. Autrefois, il y a un an de cela, à pareille date, il se trouvait au milieu des siens. On allumait l'arbre de Noël, aux

branches duquel, entre les petites bougies de cire coloriées, entre les filets de papier d'argent, les noix et les pommes dorées, il se plaisait à suspendre les modestes dons qu'il destinait à ses sœurs; puis, lorsque les premières étoiles apparaissaient au ciel, fidèle à l'ancienne tradition slave, la famille entière se réunissait autour de la table, rompant le pain bénit, que les frères lais des divers couvents avaient distribué durant l'Avent. L'on s'embrassait, l'on échangeait de joyeux souhaits, en souvenir de l'étoile qui jadis guida les bergers vers l'étable de Bethléem; et, aussi, en souvenir de cette humble étable, sous la nappe blanche, on avait étendu une légère couche de foin. Maintenant, il était seul... Comment passa-t-il cette veillée de Noël, si gaie pour lui lorsqu'il vivait au milieu des siens? Écoutons-le parler : « A minuit, d'un pas lent, je m'acheminai vers l'église Saint-Étienne. Quand j'entrai sous le dôme, le temple était

désert. Je restai debout, dans la partie la plus sombre de l'église, appuyé contre une colonne. Pourrais-je jamais décrire l'imposante splendeur de cette immense voûte? Le silence régnait partout... Les pas du bedeau, allumant les cierges du maître-autel, troublaient seuls mon recueillement. Derrière moi des tombeaux; à mes pieds des tombeaux. Au-dessus de ma tête, la sombre harmonie des voûtes... et plus que jamais je me sentais seul. » Pauvre Fritz! comme son âme est triste, comme elle déborde d'émotion! Le lendemain, il reste enfermé chez lui, dans son petit appartement du quatrième; car il y a longtemps qu'après le départ de Titus, et pour cause d'économie, il a quitté les somptueuses chambres du premier, celles qu'avant lui, ainsi qu'il le disait fièrement, avait occupées un superbe amiral anglais. Il est vrai, il nous l'apprend lui-même, que sa chambre est grande, qu'elle a cinq fenêtres. Le lit se trouve en

face des fenêtres; le piano à droite, le canapé à gauche; entre les croisées, quatre beaux miroirs, au milieu un guéridon d'acajou, qu'il qualifie également de fort beau; le parquet ciré reluit. Et, si vous êtes curieux de savoir comment s'écoule sa journée, il vous le contera tout au long. « Un domestique m'apporte mon café le matin, je saute à bas du lit, je me mets au piano et je bois mon café tout froid. A neuf heures, arrive le professeur d'allemand; après quoi, je rejoue; après quoi, je pose devant Hummel jeune, qui travaille à mon portrait. Je suis très ressemblant : j'ai la mine inspirée, bien que je sois en robe de chambre. Cela nous conduit jusqu'à midi. A cette heure, survient un brave petit Allemand du nom de Leibenfrost, commis au ministère de la justice. Quand le temps s'y prête, nous faisons un tour de promenade, puis nous allons dîner *zur Bohmischen Kochin*, où se rassemble toute la jeunesse des écoles. Après dîner, nous dégus-

tons notre demi-tasse dans l'un des plus élégants *cafés ;* car ainsi l'exige la mode. Ce devoir accompli, je fais des visites, je rentre à la brune, je me coiffe, je me chausse et je vais en soirée. A dix heures, onze heures, quelquefois minuit, — mais jamais plus tard, — je regagne mon domicile, je joue, je lis, je ris, je me couche, j'éteins ma bougie, et... je rêve à vous. »

Ainsi le cordial accueil qu'on lui réserve dans certaines maisons lui permet de goûter quelques heures d'oubli, et puis, après tout, la jeunesse ne reprend-elle pas ses droits? C'est le docteur Malfatti, médecin de la cour, qui s'éprend d'une belle amitié pour lui. Le docteur habite une jolie villa entourée d'un jardin. C'est un sybarite bienfaisant. Il aime la musique et la bonne chère. Ses dîners, tout en étant succulents, ne nuisent pas à l'hygiène. Ne pousse-t-il pas la sollicitude jusqu'à faire confectionner des plats polonais à son cordon bleu, chaque fois que le

jeune artiste de Varsovie, *der junge Warschauer*, s'assoit à sa table !

L'hiver s'écoule, les neiges fondent. Le beau Danube apparaît dans sa robe bleue du printemps, entre des rives fleuries. Les cerisiers et les pêchers du jardin de Malfatti sont tout blancs. Et, avec ce renouveau de la nature, avec ce soleil, un rayon plus chaud pénètre l'âme de Fritz et y dissipe les ombres de l'hiver. Ce qui fait le charme de la vie, n'est-ce pas la renaissance éternelle du cœur ? Aux divertissements de l'hiver, aux glissades des montagnes russes, le *Rutsch* viennois, aux soirées où l'on étouffe, aux bals où des danseuses maigres et guindées (c'est Chopin qui parle) s'essayent au pas de la mazourke, succèdent les longues promenades hors la ville, les ascensions au Kahlenberg, l'endroit fameux, d'où l'œil de Sobieski découvrit pour la première fois les tentes soyeuses des infidèles ; les douces heures passées dans les jardins,

où la brise printanière apporte, avec les souffles de parfums montant de la terre et des branches, les joyeux accords des valses de Lanner et de Strauss père. A la Saint-Jean, jour de fête du bon docteur Malfatti, un gai festin réunit les amis de l'amphitryon, à la blanche « villa des Plaisirs ». La soirée est tiède et splendide, une soirée qui rappelle à l'artiste exilé celles où il voyait naguère, sur le lac paisible de Szafarnia, glisser le sillage lumineux des *wianki*, qu'y lançaient les jeunes paysannes curieuses d'apprendre le secret de leur destinée. Maintenant, dans cette douce torpeur qui suit un bon repas, assis sur la terrasse qu'embaument les premières roses, il vient d'écouter le quatuor de *Moïse*, qu'ont exécuté Emmering, Lutzer, Cimarra et Wild, en l'honneur de leurs hôtes; il a entendu les sœurs Emmering chanter : *O quante lagrime!* et, à ce chant, regardant le ciel étoilé, un monde de souvenirs s'éveille dans

son âme. Il est là-bas au loin, vers l'est ; il entend la voix de Constance, il la voit telle qu'elle lui était apparue à son dernier concert, tout en blanc, ses blonds cheveux ornés de roses, et alors de vraies larmes coulent aussi le long de ses joues. Au bas de la terrasse, les passants s'arrêtent, charmés par l'écho du concert arrivant jusqu'à eux. La lune brille, les fontaines jaillissent, les aromes délicieux de la serre saturent l'atmosphère. Nuit admirable, nuit voluptueusement douce ! Les grandes fenêtres du salon où l'on chante s'ouvrent de plain-pied sur la terrasse qui domine « Vienne la jolie » ; mille lumières se reflètent dans les glaces de Venise... et la bonne grâce de l'amphitryon, la sincérité des hôtes, l'élégance et la gaieté de cette société d'artistes, l'esprit qui y règne, un souper excellent, retiennent les convives longtemps après minuit. Quand Frédéric regagne son modeste logis du *Kohlenmarkt*, ses larmes ont

séché ; mais dans son cœur reste une tristesse, ce *zal* qu'il ressent toujours, qui mêle la volupté à la souffrance. Et puis, que fait-il encore ? Sans songer désormais à des concerts où une assistance hostile lui eût marchandé ses applaudissements, il applaudit les autres au théâtre ; il court, mais en vain, les ambassades, pour obtenir ses passeports et les visas indispensables. Entre temps, il rend visite à son éditeur, Haslinger, qui, s'il ne le comble pas d'honoraires, lui fait au moins les honneurs de la Bibliothèque impériale. Frédéric en paraît fort surpris, et voici comment il conte l'aventure à ses parents :

« J'ai été hier avec Kandler à la Bibliothèque impériale. Il y a longtemps que je me proposais, sans toutefois y arriver, de visiter cette collection d'anciens manuscrits, l'une des plus riches du monde. Je ne sais pas si la fameuse bibliothèque de Bologne est classée avec plus de soin et d'or-

dre; mais figurez-vous mon étonnement, lorsque, parmi les manuscrits plus récents, j'aperçois soudain un volume au dos duquel je lis ce mot : « Chopin ». Le volume a de l'importance, il est élégamment relié. Je me dis à moi-même : « Jamais je n'ai entendu » parler d'un Chopin! Il y avait bien un » Champin, ce doit être une erreur de typo- » graphe, — *Chopin* pour *Champin.* » Intrigué, je mets la main sur le volume, je l'ouvre, et j'y reconnais quoi?... mes pattes de mouche. C'est Haslinger qui a déposé le manuscrit de mes *variations* à la Bibliothèque... Vraiment, ça en valait bien la peine! »

Je crois que ni lui ni ses parents ne furent dupes de cette modestie; mais, au moins, ils voyaient passer comme un éclair de gaieté dans les lettres de leur cher Fritz. Ils savent qu'il est sage, qu'il est rangé, que son cœur fidèle est resté pur au milieu des séductions d'une grande ville. Il est naïf, il est tendre, il a des curiosités enfantines,

il attend avec impatience un feu d'artifice annoncé à grand tapage, à l'occasion d'un anniversaire de quelque membre de la famille impériale; il éprouve une déconvenue d'enfant, lorsqu'au jour indiqué, la pluie, faisant pièce aux artificiers, aux archiducs et aux archiduchesses, éteint successivement fusées, gerbes et soleils. Et lui de s'en consoler par une boutade :

« Il devait y avoir grand feu d'artifice, dimanche dernier; mais la pluie l'a fait manquer. C'est une chose assez singulière que cet acharnement du mauvais temps le jour des pétarades. A ce propos, je m'en vais vous conter l'anecdote suivante :

» Un quidam possédait un bel habit, bleu ou brun, qu'importe! bref, chaque fois qu'il l'endossait, le ciel ouvrait ses écluses. Il avait beau ménager son habit et ne le revêtir que rarement, jamais il ne rentrait sans être mouillé. Ne fallait-il pas

s'expliquer la cause de ce guignon? Notre homme n'hésita pas à se rendre chez son tailleur pour lui exposer le cas. Le tailleur écoute, s'étonne, branle du chef, et finalement prie son client de lui confier cet habit ensorcelé. Il va le mettre à l'épreuve, l'habit est peut-être faussement soupçonné. Cette fatalité dont on l'accuse ne devrait-elle pas être attribuée plutôt au chapeau, aux chaussures, à toute autre partie du vêtement? Hélas! non : le tailleur endosse à son tour le vêtement fatal, il sort, et voilà que la pluie tombe à torrents! L'infortuné regagne son domicile en fiacre, parce qu'il avait oublié de se munir de son parapluie, ou bien, ce qui paraît plus vraisemblable, parce que sa femme s'en était emparée pour aller déguster sa tasse de café au lait chez une de ses bonnes voisines. Enfin, quoi qu'il en soit, le tailleur et son *frac* se trouvèrent bel et bien trempés. Que faire? Le brave homme eut alors un trait de gé-

nie. Il découdra l'habit, il cherchera, il y découvrira le talisman dont le mystérieux pouvoir amoncelle les nuages. Sublime idée ! Le voilà donc à l'ouvrage. Il découd les manches et n'y trouve rien; il découd les pans et n'y trouve rien encore; il découd les revers, et il y trouve un bout d'affiche, une annonce de feu d'artifice ! Il avait mis le doigt sur la cause du mal; l'affiche fut brûlée, et oncques, depuis lors, pluie ne mouilla l'habit. »

Voilà comment Frédéric cherche à tromper ses tristesses et à calmer en même temps les inquiétudes de ses parents. L'enfant chéri qui leur conte de si plaisantes histoires n'est-il pas tranquille; n'est-il pas libre de cœur et d'esprit, tout entier à son art, confiant dans l'avenir?... Et, en effet, ces dix mois de séjour à Vienne ne sont pas perdus pour son génie. C'est à cette époque qu'il conçoit la magnifique étude en *do* mineur dite *Étude de la Révo-*

lution, transcrite après la prise de Varsovie, et où passe comme un souffle de destruction, de désespoir, de haine, de force vaincue, mais d'orgueil indompté. C'est encore l'âme tour à tour déchirée par ses regrets patriotiques, ou bercée par ses amoureuses rêveries, qu'il compose le prélude en *ré* mineur et les *scherzi*, une de ses créations les plus audacieuses et les plus dramatiques, en dépit du titre léger dont il les a baptisées.

Il quitta Vienne au mois d'août de l'année 1831. L'Italie ne l'attirait pas. C'est vers Paris qu'il tournait depuis longtemps ses regards, et que maintenant il dirige ses pas.

Sur son passeport pris pour l'Angleterre, il avait fait ajouter ces mots : « Passant par Paris. » Ces trois mots contenaient le secret des vingt années qui lui restaient à vivre.

Plus tard, lorsque la France et Paris

étaient devenus sa patrie d'adoption, il répétait souvent avec le sourire triste qui lui était habituel :

— Et dire que je ne suis ici qu'en passant !

VIII

Paris en 1831. — Rêves et désenchantements. — Premier concert. — Lettres et relations. — Projet d'exil. — Une rencontre. — Changement de fortune.

Paris était, en 1831, ce qu'il est aujourd'hui, « la ville du monde ». On y accourait des quatre coins de la terre ; on y venait chercher la consécration du génie, du talent, de la gloire, de la fortune; on y respirait cet air excitant et subtil, qui stimule les forces vitales, affine les sentiments, décuple l'activité ; on y entrevoyait des horizons nouveaux, infinis, où la pensée, comme un oiseau, soudain délivré d'entraves, s'élan-

çait confiante, inspirée, avide d'explorer ces régions de l'esprit, que l'espoir, que l'illusion, que la conscience d'une supériorité native, mais souvent aussi la présomption ou l'idée infatuée que nous avons de nous-mêmes, coloraient des éblouissements vagues d'une aurore. Paris d'alors était ce qu'il restera toujours, « un grand allumeur d'intelligences », pour nous servir d'une expression désormais célèbre.

La société s'y ressentait encore des secousses de la révolution de Juillet. Cela se traduisait par l'agitation fiévreuse des rues, par un redoublement d'ardeur apporté dans les entreprises nouvelles ; par la vivacité des luttes et des discussions politiques, par un amour jaloux et expansif à la fois de cette liberté, que les théoriciens croyaient désormais acquise à la France et qu'ils rêvaient d'étendre à tous les peuple s; par le choc constant d'opinions les plus opposées, par une recrudescence de travail, par un

surcroît de sève ranimant toutes les branches de l'art, bien que l'art gardât encore la grande impulsion que lui avaient imprimée les quinze dernières années de la Restauration en poésie, en peinture, en musique. A côté de Victor Hugo, de Lamartine, de Musset, il y avait place pour Béranger, pour Alfred de Vigny, pour Casimir Delavigne. Ingres, Delacroix, Delaroche, Gérard, Flandrin, s'égalaient sans se surpasser les uns les autres; Chérubini, Auber, Hérold, Rossini, Halévy, Meyerbeer, les vieux et les jeunes, ceux qui marquaient leurs premiers pas dans la carrière, ou ceux qui y comptaient autant de triomphes que d'étapes, ravissaient le monde.

Et sur la scène, pour interprètes de ces œuvres, on avait madame Dorval, mademoiselle Mars; on allait avoir Rachel; on avait la Malibran, la Pasta, Lablache, Nourrit, Rubini. Et, dans la chaire sacrée, derrière la silhouette sombre de Lamennais, on devinait

déjà la blanche figure de Lacordaire ; et à la tribune Montalembert et dix autres se succédaient. Et l'on avait conquis l'Algérie, ce qui donnait un acompte à la gloire... et l'on osait et l'on pouvait tout espérer. Dès lors, comment cet étranger si jeune, ce fils d'un peuple qui venait de succomber en une lutte désespérée pour son indépendance, cet artiste qui sentait l'étincelle du génie consumer son cœur, soudain transporté dans ce milieu, stimulé par tant d'exemples, ranimé par les sympathies dont son âme avait soif, après les froissements, les humiliations patriotiques subies à Vienne, après les regrets amers dont l'emplissaient encore l'absence et l'éloignement des siens, n'eût-il pas été réconforté, ébloui, enlevé de terre et comme grisé d'espoir ?

Cette impression, Chopin l'éprouva ; ses lettres en font foi. Il passa par toutes les phases de l'étonnement, de l'admiration, de la confiance. Mais plus haut l'enlèveront

ces illusions des premières heures, plus profonde lui paraîtra sa chute, alors que, retombant des splendeurs de son rêve, il lui faudra se heurter aux exigences, ainsi qu'aux nécessités étroites, de la vie journalière.

Il avait loué un modeste logis, deux chambrettes au quatrième étage du n° 27 du boulevard Poissonnière. Il s'y trouvait bien parce que sa fenêtre avait un balcon d'où il découvrait les boulevards à droite et à gauche, dans leurs longues perspectives d'arbres, entre deux rangées de maisons dont la hauteur le surprenait. Il restait là souvent des heures entières, regardant couler ce fleuve humain, aux flots pressés et sans cesse renouvelés. Puis il descendait, emporté lui-même, fragile épave, par ces vagues houleuses. Il allait selon le gré de sa fantaisie, parcourant les différents quartiers de la capitale, tantôt longeant les quais, penché vers la Seine, qui fuyait grisâtre entre ses murs de pierre, sillonnée de

bateaux, de bacs, de radeaux, et il comparait la Seine à sa chère Vistule jaune et limoneuse, les magnifiques arches des ponts au parapet en bois de l'unique pont de Praga; tantôt appuyé, comme jadis à Vienne la nuit de Noël, à l'un des piliers de Notre-Dame, il sondait la profondeur de la basilique, il examinait ses ogives élégantes, ses rosaces aux couleurs harmonieuses, et, quand résonnait au loin la clochette d'un enfant de chœur et arrivait en murmure la voix du prêtre, il songeait au jour où, là-bas, dans la cathédrale de Saint-Jean, il avait aperçu la gracieuse silhouette de Constance, agenouillée... Car tout rappelle à ce cœur tendre les choses et les êtres de la patrie absente. Tout le reporte à ceux vers lesquels s'envole sans cesse sa pensée. Maintes fois, dans la rue, il s'arrête, et longtemps son regard suit un passant. C'est que cette silhouette de jeune fille évoque à ses yeux l'image de ses sœurs,

et qu'il a trouvé dans cet inconnu qui vient de le frôler, une ressemblance frappante avec un de ses amis, lointains. Alors du fond de son âme monte lentement un flot de regrets qui mouille ses yeux de larmes. Puis de nouveau le tourbillon parisien l'entraîne, le ravissant pour ainsi dire à lui-même. Il voit autour de lui des figures qu'on dirait noircies du feu des barricades, il assiste en spectateur étonné aux rassemblements de la foule, que dispersent les gendarmes, et il s'écrie alors... « O liberté! » Il entend les vendeurs de brochures, crier comme aujourd'hui de leurs voix éraillées : « Demandez *l'Art de faire l'amour ;* demandez *les Amours des prêtres; l'Archevêque de Paris et Madame la duchesse de Berry.* » Et le voilà scandalisé, prêt à douter des bienfaits de cette émancipation sociale, prêt à haïr le populaire, dont le sans-façon, la gouaillerie et le pêle-mêle répugnent aux aspirations et aux instincts raffinés de sa

nature. Ce qui le réconcilie avec la rue, c'est l'espèce de sympathie qu'il y respire. Partout il se sent pris par la fibre la plus vibrante de son cœur, par cet amour de la patrie qui fait le fond même de son génie. Il pardonne à ces émeutiers d'hier ou à ces émeutiers du lendemain, qu'il rencontre en tout endroit, groupés devant les affiches annonçant en grosses lettres un festival en l'honneur des Polonais, applaudissant avec frénésie aux images de la dernière guerre, saluant de mille cris, des noms de héros ou d'héroïnes imaginaires, comme ceux de Lodoïska, Famska, Floreska, ou des figures vraiment historiques comme celles de mademoiselle Plator, de Gielgud, de Dombrowski dont la mazourkie : *Jeszcre Polska nie zginela* (la Pologne n'est pas encore perdue), était devenue populaire. Il assista même à une véritable émeute, toujours sous prétexte de sympathies polonaises.

Presque en face de ses fenêtres, dans une

des maisons de la cité Bergère, logeait le général Ramorino. Il avait pris une part active, quoique malheureuse, aux dernières batailles livrées par les Polonais aux forces russes. Les uns l'accusaient de trahison ; d'autres, au contraire, exaltaient son abnégation et sa valeur. Sa marche à travers l'Allemagne fut une marche triomphale. A Strasbourg, les étudiants dételèrent sa voiture. La jeunesse de Paris ne voulut pas rester en arrière, elle organisa une manifestation monstre en son honneur. Un millier de jeunes gens, le drapeau tricolore en tête, allèrent acclamer le général. Malgré les cris de « Vive la Pologne ! » répétés sur tous les tons, le général ne se montra point. Le lendemain, il déménageait. Mais il avait compté sans la persistance de ses admirateurs. Une semaine ne s'était point écoulée, qu'on forçait de nouveau sa porte, et voici comment Chopin nous décrit l'impétuosité de ce mouvement : « Une foule com-

pacte d'étudiants et d'ouvriers traversa la Seine aujourd'hui pour se rendre chez Ramorino. A mesure qu'elle parcourt les différentes rues, elle grossit et fait boule de neige. Aux abords du pont Neuf, un peloton de gendarmes à cheval opère une charge. Il y eut beaucoup de blessés; mais de nouveaux groupes se forment aussitôt, et la police est impuissante. Les rangs de l'émeute se serrent; arrivent tour à tour une compagnie d'infanterie, un escadron de hussards, et je vois la garde municipale, qui chasse les mécontents des trottoirs et les repousse dans la rue. La panique se propage; les boutiques se ferment; à chaque coin de rue, des rassemblements d'hommes, des sifflets stridents, des officiers d'ordonnance passant au galop; les fenêtres bondées de curieux. Et cela dure depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Déjà je croyais à quelque révolution nouvelle; mais tout se termina

vers minuit, par un immense chœur : *Allons, enfants de la Patrie.*

Tout est bien qui finit bien. Chopin trouvait que cela mettait de l'imprévu dans la monotonie de ses loisirs : hélas! il n'en avait que trop. Ce Paris géant, après l'avoir séduit, commençait à l'effrayer.

Le premier instant d'étourdissement passé, il éprouvait ce vertige de l'esseulement qui nous saisit souvent en pleine mer. Oui, il était enfin dans cette ville, objet de ses rêves; il était dans cette capitale de l'art et de l'élégance; où, comme il le disait naguère à Berlin, en écoutant la voix grêle d'une mièvre cantatrice, il n'y aurait plus de *si*, ni de *mais*.

Mais qui donc s'occupait de lui dans cette ville? A son tour, il se répétait à lui-même :

« ... Ah! si j'étais à Varsovie; si j'étais à Vienne!... » Là, on le connaissait du moins, il avait acquis une notoriété relative, les revues musicales allemandes parlaient d'un

certain Frédéric Chopin. Robert Schumann lui consacrait un article élogieux, sa femme Clara Wieck exécutait ses variations et ses nocturnes. Mais, à Paris, connaissait-on Frédéric Chopin? Serait-il vrai qu'il fût un grand artiste? Qui le lui dirait? Quand donc le murmure approbateur d'un auditoire d'élite lui donnerait-il la vraie conscience de son talent? Il était venu là, avec son seul espoir. Presque pas de recommandation Une lettre de Malfatti pour Paër, une autre pour Pixis, et c'est tout.

Pixis lui fait une scène de jalousie dans l'escalier. J'aurai l'occasion d'en reparler plus loin. Paër, plus civil, le mit en rapport avec Rossini, Cherubini, Baillot, Herz, Hiller et Kalkbrenner. Le voilà donc admis dans la grande famille musicale. Chose étrange, c'est Kalkbrenner qui produit le plus d'impression sur son esprit. Frédéric ne tarit pas d'éloges. « Les autres, c'est lui qui le dit, ne sont que des pygmées auprès

de ce titan, il les écrase tous C'est le Paganini du piano; son jeu est une perfection, chacune de ses notes une œuvre d'art. »
Kalkbrenner s'aperçoit bien de l'enthousiasme qu'il inspire à ce jeune exalté. Il reconnait aussi l'immense talent de ce petit pianiste polonais. L'enrôler au nombre de ses élèves augmenterait son prestige et sa gloire. Aussi quelle bienveillance ou quelle indulgence hautaine daigne-t-il lui témoigner! Il pontifie, il professe du haut d'un trépied. Chopin exécute son concerto en *mi* mineur, celui qui a ravi ses auditeurs de Munich et de Stuttgard; mais le titan l'écoute impassible. Puis, quand il a fini, il parle longtemps, il trouve que son protégé a le style de Cramer, et le toucher de Field. Puis, sans doute, afin de montrer à ce pygmée combien il lui restait à apprendre, il s'assied au piano et attaque à son tour le concerto; cependant il se trompe, il s'embrouille, prétexte finalement une crampe aux doigts, et se lève,

ce qui sauve sa dignité. La crampe ne l'empêcha pas de pérorer. « Chopin n'a pas de méthode, il est en bonne voie, mais il peut faire fausse route; lui Kalkbrenner mort, la grande école de piano n'aura plus de représentant. Chopin n'est qu'une machine. Ne possédant pas de méthode, oserait-il prétendre à former une école? Non! il n'a qu'un moyen de se perfectionner, il va prendre l'engagement solennel d'être, pendant trois ans, mais pas moins de trois ans, le docile élève du maëstro Kalkbrenner. »

Cette proposition laisse Fritz perplexe; il sort découragé, se demandant anxieux s'il parviendra jamais à cette perfection que le maître a fait luire dans un avenir lointain à ses yeux. En proie à ses doutes, il consulte Elsner et son ami Woyciechowski. Il est plus que modeste... « Aujourd'hui, écrit-il, se présente pour moi une occasion de réaliser un jour les espérances qu'on a fondées sur moi; pourquoi la laisserai-je

échapper?... En Allemagne, je n'accepterais des leçons de personne: on sentait bien, il est vrai, qu'il me manquait encore quelque chose, mais on n'eût su me dire ce qui me manquait ; moi, de mon côté, je ne voyais pas la poutre que j'aperçois aujourd'hui dans mon œil. Trois ans d'étude! c'est beaucoup — c'est trop peut être; — cependant je m'y soumettrais, pourvu que je fusse sûr de faire un grand pas en avant. » Mais aussitôt une voix intérieure, lui crie d'avoir plus de confiance, et il ajoute... « J'ai assez bonne opinion de moi-même, pour croire que je ne serai jamais une copie de Kalkbrenner... Non, il ne détruira pas en moi cette audacieuse, j'en conviens, mais noble aspiration de *me créer un monde nouveau!*... L'avouerais-je, il se trouve des gens qui trouvent que mon jeu égale le sien, que c'est l'orgueil qui le pousse à m'imposer des leçons afin de pouvoir plus tard m'appeler son élève. » Cette opinion,

Elsner et Titus la partagèrent. Aussi répondirent-ils à leur ami, par une protestation indignée, contre les exigences déplacées de ce Paganini du piano. J'estime que Chopin n'eut pas de peine à se laisser convaincre. Il résolut de suivre désormais la route qu'il se frayerait et se tracerait lui-même... Aussi bien commença-t-il à consacrer toute son activité et tous ses soins à l'organisation de son premier concert. Ce concert avait été d'abord fixé à la date du 25 décembre, puis remis à celle du 15 janvier, pour se voir encore ajourné au 26 février. Kalkbrenner, Baillot et d'autres avaient promis leur concours ; mais il s'agissait de trouver une cantatrice. Or Rossini, directeur des Italiens, renvoyait les solliciteurs à M. Robert, son bras droit. C'était tomber de Charybde en Scylla. Véron, qui dirigeait l'Opéra, refusa de prêter l'oreille à toute proposition. Faute d'une étoile de première grandeur, on eut recours à mademoiselle Tomeoni du Conservatoire.

Cette soirée du 26 février fut mémorable pour Chopin. Il allait livrer sa première bataille. Il croyait de bonne foi, que, de l'issue de cette épreuve, dépendait son avenir. Anxieux, pâle d'émotion, il ne prit aucune nourriture de la journée, soutenu par l'attente fiévreuse qui le dévorait. Quand vint le soir et qu'il pénétra dans la salle de la maison Pleyel, il eut un éblouissement. Son corps était agité d'un tremblement nerveux. Le sang-froid lui revint peu à peu. Il débuta par son concerto en *fa* mineur auquel succédèrent les variations en *si* bémol majeur. La salle n'était qu'à moitié pleine. Il reconnaissait partout les visages de ses compatriotes. Le public français, ce public dont il espérait recevoir une sorte de consécration, ce public qui selon lui devait décider de son sort, faisait défaut. Qu'on l'acclamât, il ne s'en étonnait guère. Cette fois, le patriotisme lui faisait pièce. Il lui fallait une approbation moins impartiale... On applaudit à

outrance: on applaudit tout le quintette de Beethoven, exécuté avec Baillot, et aussi la marche suivie d'une polonaise, avec accompagnement de quatre pianos, tenus par Hiller, Osborn, Stammati, Sowinski. Quelles pensées agitaient le maître, pendant que ces mains de fées couraient sur le clavier! Il avait trop le respect de son art, pour ne pas prodiguer même à ce public sûr et gagné d'avance, toutes les perles, tous les trésors de son génie. Mais il s'imaginait que la destinée avait prononcé son arrêt. et que cet arrêt lui était défavorable Quand on fit le compte de la caisse, il se trouva que la recette suffisait à peine à couvrir les frais généraux. Vers minuit, Frédéric regagna sa demeure. Le ciel était sombre comme son âme; en vain il y cherchait une étoile. En face de ces nuées, qui roulaient là-haut pêle-mêle, semblables aux vagues de l'Océan, pour la première fois, il eut l'idée de quitter à jamais notre vieille Europe et d'aller, par

delà les mers, demander au nouveau monde, sinon une appréciation digne de son talent, du moins un appui matériel, les dollars qui l'auraient fait vivre.

Il essayait pourtant de lutter contre le découragement qui l'envahissait. Il s'efforçait de donner le change à ses amis; il les entretenait des splendeurs de la capitale; il se montrait surtout fanatique du théâtre, décrivant avec enthousiasme une représentation de *Robert le Diable*, s'attachant plus aux éblouissements de la scène qu'aux beautés de la musique. Ah! que Meyerbeer est heureux de posséder une fortune qui lui permet de dépenser vingt mille francs pour s'assurer qu'aucune entrave ne sera apportée à son œuvre. Lui, il est inquiet du lendemain, il en est réduit à conter ses sous... Mais quoi! en écoutant Lablache, Nourrit, la Malibran... une merveille! « il oublie ses soucis et ses peines, il croit jouir des délices du paradis ». Bientôt, ce-

pendant, des réflexions plus amères se mêlent à ses épanchements. « J'ai beaucoup souffert, écrit-il à Titus. Qui aurait pu le supposer ? Te rappelles-tu notre conversation, le soir, à Vienne, à la veille de ton départ... Maintenant, le sort m'a conduit ici... On y respire, il est vrai, librement; mais peut-être y soupire-t-on plus aussi. Paris est tout ce que tu voudrais qu'il fût. Tu peux t'y divertir, t'y ennuyer, y rire, y pleurer, y faire ce que bon te semble, sans que personne te gratifie d'un regard; car des milliers et des milliers de gens font chacun ce que tu pourrais faire, toi, et chacun y poursuit sa route sans se détourner. Je ne sais s'il y a un endroit de la terre où il se trouve plus de pianistes qu'à Paris, mais où il y ait aussi plus d'ânes bâtés et plus de virtuoses. » Et, quelques jours plus tard, il écrit de nouveau à Woyciechowski, cet unique confident de ses peines : « Ah ! comme je voudrais t'avoir auprès de moi ! Si tu savais comme

c'est triste de ne pouvoir soulager son âme! J'aime bien le commerce des hommes; j'entre facilement en relations; aussi ai-je de ces relations par-dessus les oreilles; mais il n'y a personne, personne qui puisse me comprendre. Je me tourmente, je cherche la solitude, je voudrais que, durant tout le jour, nul être ne me vît ou ne m'adressât la parole. Je déteste surtout entendre tinter ma sonnette quand je t'écris. »

Nous ne saurions douter de la sincérité de l'artiste exilé; mais nous savons aussi qu'il exagère ses impressions. Bien loin de fermer la porte de son logis, son bon cœur le pousse à l'ouvrir toute grande à ses compatriotes. Malgré la maigreur de ses ressourses, n'a-t-il pas accueilli, n'héberge-t-il pas un de ses condisciples de Varsovie, le jeune Matuszewski, élève à l'École de médecine? Combien d'autres encore qui viennent frapper à cette porte hospitalière, combien d'importuns qui lassent jusqu'à la patience

proverbiale du maître. Quelques-unes de mes lectrices se souviennent-elles, d'avoir jadis connu un pauvre vieux pianiste, traînant par les rues son manteau d'hidalgo, une tache de vin s'étalant sur ses joues ridées ? Je veux parler d'Albert Sowinski, mort depuis quelques années. Alors, en 1830, il était jeune et fringant; il était en vogue, grâce, paraît-il, à ses cravates. Sûr de lui-même, il ne se refusait pas à *guider* et à protéger son jeune confrère Chopin. Il l'accablait de ses visites : et Fritz, toujours doux, toujours poli, se venge pourtant de cette protection, de cet intérêt, de ces visites par un portrait peu flatteur de l'encombrant personnage. « Le voilà ! Il entre précisément chez moi, c'est quelque chose de grand, de fort, qui porte de petites moustaches; cela s'assied au piano et improvise, sans savoir au juste quoi. Cela cogne, frappe, croise ses mains sans rime ni raison; cela démolit pendant cinq minutes une touche qui n'en

peut mais; cela a d'énormes doigts, faits plutôt à manier des guides et un fouet quelque part sur les confins de l'Ukraine. Voici l'image de S..., qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir de petites moustaches et un bon cœur. Si je pensais me figurer jamais ce que sont la bêtise et le charlatanisme dans l'art, j'en ai maintenant la perception la plus nette. Je parcours ma chambre, mes oreilles rougissent; j'ai de folles envies d'ouvrir ma porte toute grande; mais il faut ménager cela, se montrer presque tendre. Non, tu ne t'imagines pas ce que c'est: ici, on regarde seulement ses cravates; on lui fait l'honneur de le prendre au sérieux... Il faut donc le supporter. Ce qui m'exaspère, c'est son recueil de chansonnettes, composées dans le style le plus vulgaire, sans la moindre connaissance des règles les plus élémentaires de l'harmonie et de la poésie, terminées par des ritournelles de contredanse, et qu'il appelle : *Recueil de chants*

polonais. Tu sais comment j'ai voulu comprendre, et comme j'ai réussi en partie à comprendre notre musique nationale. Aussi tu juges de l'agrément que je dois éprouver lorsque, m'attrapant quelque motif deçà delà, sans se rendre compte que toute la beauté d'un chant dépend de l'accompagnement, il le reproduit avec ce goût d'habitué de guinguette ou de cabaret de faubourgs! Et l'on ne peut rien lui dire, car il ne comprend, ne sent rien, en dehors de ce qu'il vous a pris »

Il faut croire que ces lignes furent tracées dans une heure d'énervement; les traits acerbes qu'elles contiennent sont contraires à la nature bienveillante de l'artiste. Hélas! c'est qu'il n'était pas heureux, le pauvre Triton. Il avait beau le cacher, ses ressources s'épuisaient; la misère grimaçait à sa porte. Et, en dehors de son piano, aucune distraction. A Paris comme à Vienne, il restait chaste. De récents souvenirs, des scrupules religieux, la

délicatesse exquise de ses sentiments; tout l'éloignait des amours faciles. Des occasions pourtant se présentaient. Au-dessous de lui logeait une jeune et jolie femme, fort éprise de musique, et fort délaissée de son mari. Elle se fût volontiers distraite ou consolée. Elle entendait au-dessus de sa tête des accords si doux, des champs si mélodieux! elle avait souvent croisé l'artiste étranger dans l'escalier, et l'étranger ou l'artiste lui paraissait aussi intéressant que beau, avec son visage pâle, ses cheveux bouclés, ses yeux rêveurs, dont de longs cils voilaient l'éclat. Bref, elle l'invita à venir passer quelques heures avec elle... La musique unit si vite deux âmes prêtes à s'entendre!... Chopin cependant refuse; il a peur des aventures; Mais un cri lui échappe qui trahit sa misère : « J'y aurais trouvé une cheminée, dit-il, un bon feu... Ah! qu'il ferait bon s'y chauffer!.. » C'est qu'il grelotte dans sa chambrette, le pauvre grand artiste! Une

autre fois, je l'ai dit, c'est la pupille de Pixis qui lui fait les yeux doux.

Ils s'étaient déjà vus à Prague et n'éprouvèrent que plus de plaisir à se retrouver à Paris. Comme le Géronte était absent, Agnès reconduisit Arnolphe jusque dans l'escalier. Survient Géronte, fort surpris et fort irrité de ce tête-à-tête. Il ne répond que par un grognement aux salutations de son hôte, et, tournant tout son courroux contre sa volage pupille : « Qu'est-ce que vous faites ici? s'écrie-t-il ; pourquoi accompagnez-vous ce jeune homme? » Fort heureusement, le concierge, que ce jaloux chargeait de la surveillance de son intérieur, vint lui affirmer que le jeune homme venait à peine de monter. Pixis se confondit alors en excuses ; mais je ne sais s'il se montra aussi hospitalier que la jolie dame du second du boulevard Poissonnière, et s'il eût invité Fritz à venir se chauffer à son feu... Il en avait bien besoin pourtant... Sa caisse était aussi vide que

son coffre à bois. Maintenant, cette pensée qui n'avait fait que lui traverser l'esprit, dans la nuit de son premier concert, prenait corps... Qu'attendrait-il désormais? Il demanderait à l'Amérique ce succès que lui refusait l'ingrate Europe. Sa résolution devint irrévocable. « Demain, écrivait-il à ses parents, je traverserai les mers. » *Cras ingens iterabimus æquor*. Mais ainsi que l'a dit le poète : « Demain n'est à personne! » Demain, le maître aux abois rencontra sur ces boulevards, qu'il croyait bientôt quitter, le prince Valentin Radziwill. Se décida-t-il à lui avouer la vérité entière? C'est probable... Il est probable aussi que le prince lui offrit un secours à titre de prêt. Il fit plus; il l'emmena le soir même chez le baron James de Rothschild. Dans ces splendides salons, Chopin rencontra enfin l'élite de cette société pour laquelle il se sentait créé et qui devait le comprendre. Il joua; son jeu, où entrait toute l'émotion de son âme,

toute cette confiance secrète qui l'animait, comme s'il lui fût donné à cette heure de lire dans le livre de sa destinée; ce jeu étincelant, plein de grâces, de poésie, d'enchantement, de mélancoliques ardeurs, transporte l'auditoire. A partir de ce soir, son sort changea comme sous le coup d'une baguette magique. Au sortir de l'hôtel Rothschild, il regagna son domicile à pied. La rafale ne chassait plus de sombres nuées au ciel; les étoiles brillaient, et lui les regardait avec reconnaissance. Son âme croyante remerciait cette Providence lointaine et pourtant partout présente, qui, selon lui, s'intéressait au sort des grands pianistes. Le ciel lui semblait une arène immense et brillante, non plus un océan houleux. Dès le lendemain, en effet, les invitations à l'adresse de M. Frédéric Chopin, les demandes de leçons, les lettres signées par les plus beaux noms du faubourg, affluèrent chez le concierge, surpris de cette transfor-

mation subite de sa chrysalide du quatrième. L'Amérique fut oubliée. Chopin lançait désormais son navire toutes voiles déployées sur l'océan parisien. Il avait vent arrière.

IX

Cinq années de bonheur. — Portrait physique et moral. — Polichinades. — Élèves du maître. — Second concert. — Hospitalité de Chopin. — Ses amis.

S'il est vrai que, dans toute existence humaine, il y ait un instant où le bonheur complet nous sourie, et qu'il ne dépende que de nous de le savoir fixer au passage, Chopin allait en jouir pendant plus de cinq années. Pour le poète latin, c'est là un grand espace de la vie d'un mortel; mais, pour nous, qui sommes plus exigeants, ou pour qui la fortune s'est montrée moins généreuse ou moins constante, ce n'est

qu'une heure fugitive dans le cycle éternel où s'agitent incessamment nos souvenirs et nos espérances. Quoi qu'il en soit, les années qui s'écoulèrent de 1831 à 1836 furent les plus belles, les plus radieuses, les plus fécondes années de la vie de notre grand artiste. Il goûta alors de tout ce qui constitue les délices du cœur, l'enivrement du succès, la joie de l'intelligence, le contentement de nobles ambitions réalisées, le repos et la douceur du bien-être présent, ainsi que la séduction d'un avenir dont les illusions dorées paraissent des certitudes. Il eut ou crut tout avoir : la jeunesse avec sa grâce et sa beauté, la gloire, la richesse, l'amitié, l'amour. A ses traits, qu'épanouissait le reflet de cette félicité matérielle et morale, le génie donnait une expression fière et virile, tandis que l'adolescence y laissait encore son charme délicat et pur. Liszt, dans l'ouvrage qu'il a consacré à la mémoire de son ami, nous en

trace un portrait auquel je n'aurai qu'une légère confusion de nuances à reprocher. « L'ensemble de sa personne, nous dit-il, était harmonieux. Son regard *bleu* était plus spirituel que rêveur; son sourire doux et fin ne devenait pas amer. La finesse et la transparence de son teint séduisaient l'œil; ses cheveux *blonds* étaient soyeux, son nez recourbé, expressivement accentué, sa stature peu élevée, ses membres frêles. Ses gestes étaient gracieux, le timbre de sa voix un peu assourdi, souvent étouffé. Ses allures avaient une telle distinction et ses manières un tel cachet de haute compagnie, qu'involontairement on le traitait en prince. Toute son apparence faisait penser à celle des convolvulus, balançant sur des tiges d'une incroyable finesse leurs coupes divinement colorées, mais d'un si vaporeux ténu que le moindre contact les déchire. »

Le portrait est ressemblant : encore reste-t-il à faire la part du coloris étincelant du

peintre, partant de l'exagération ou de l'inexactitude de certains traits. Le regard de Chopin ne fut jamais *bleu.* Ses yeux, grands, limpides, expressifs et très doux, avaient cette teinte que les Anglais nomment *auburn*, que les Polonais, ses compatriotes, qualifient de *piwne* (couleur de bière), et qu'en français nous appellerions bruns. Comme Frédéric ne se livrait guère, même à ceux qui se croyaient de ses amis, il en résulte que, pour les uns, ce regard semblait plus spirituel que rêveur, tandis que d'autres, au contraire, ceux qui pénétraient jusqu'à son âme, le trouvaient plus rêveur que spirituel. Il en est de même de ses cheveux, tout, dans sa personne, gardant cette harmonie exquise et discrète qui caractérisait son génie. Ils n'étaient pas blonds, mais d'une nuance pareille à celle de ses yeux : cendrée, avec des reflets dorés à la lumière. Ajoutez à cela une mise élégante, pleine de distinction, du linge fin et éblouis-

sant; un pied étroit, cambré, nerveux; des mains d'une blancheur et d'une délicatesse féminine, aux doigts longs, évidés en fuseaux, aux ongles soigneusement entretenus et rosés, et vous aurez l'ensemble d'une image aussi sympathique que séduisante. Au moral, il se sentait alors plein d'entrain, de confiance, de verve; les accablements, les tristesses, les lassitudes, les regrets même des deux dernières années s'étaient dissipés avec les brumes et les ombres de l'hiver. Qu'il le voulût ou non, il allait devenir un homme à la mode, ce qu'on appelait alors *un lion*. Un de ses compatriotes écrivait de lui vers cette époque : « Chopin est bien portant et vigoureux; il tourne la tête à toutes les femmes; les hommes en sont jaloux. Il est à la mode. Nous porterons bientôt sans doute des gants à la Chopin. » J'admets facilement qu'il y ait eu là une exagération de l'orgueil national; aussi trouverons-nous une note plus

juste dans une lettre que Chopin adressait lui-même, vers la fin de l'année 1832, à son ami Dominique Dziewanowski, ce Dom avec lequel il avait passé jadis de si bonnes heures à Szafarnia; alors qu'il rédigeait un journal, qu'il dansait sur l'herbe aux fêtes de la moisson, qu'il assistait aux lancements des feux, la nuit de la Saint-Jean, et que, tour à tour, il enchantait les juifs en exécutant leurs marches nuptiales, ou manquait de les faire pendre, en leur attribuant, bien innocemment, d'ailleurs, des velléités de mauvaise foi.

Voici cette lettre :

« Paris, 1832.

» Mon cher petit Dom,

» Si j'avais de par le monde un ami, au nez long et crochu, avec lequel j'eusse, il y a de cela bien des années, fait les cent coups à Szafarnia, un ami qui m'eût toujours aimé avec conviction, mais qui une fois hors du

pays, ne m'eût plus adressé le moindre petit mot, — j'aurais, faut-il le dire, l'opinion la plus défavorable de cet ami; il aurait beau s'amender, pleurer, implorer son pardon, — je ne lui pardonnerais pas. Et moi, *Fryc*, j'ai assez d'audace pour venir m'excuser de ma négligence, et, semblable à un frelon, longtemps silencieux, qui lève soudain sa tête au ras de l'eau, alors que personne ne se soucie de l'entendre, je viens t'importuner de mon bourdonnement.

» Entrerai-je dans de longues explications; non, je préfère avouer ma faute d'emblée; elle paraît sans doute plus grave de loin que de près. Ah! si on savait comme je suis tiraillé dans tous les sens.

» Me voilà lancé! Je fais partie de la plus haute société; j'ai ma place marquée au milieu d'ambassadeurs, de princes, de ministres, sans savoir moi-même comment j'y suis arrivé; car on ne m'a jamais vu me hisser à aucun mât... Et cependant, c'est là

aujourd'hui une condition presque indispensable de mon existence : car c'est d'en haut que nous vient le bon goût. On vous trouve immédiatement beaucoup plus de talent, parce qu'on vous aura reçu et applaudi à l'ambassade anglaise ou à l'ambassade d'Autriche. On reconnaît plus de finesse à votre jeu, parce que la duchesse de Vaudemont, la dernière des Montmorency, a *daigné* vous *protéger*. Je ne puis dire « vous protège », — la princesse étant morte il y a de cela huit jours. — C'était là une grande dame dans le genre de feu la castellane Polanieçka ; elle recevait la Cour, elle faisait beaucoup de bien, elle avait donné asile à bon nombre d'aristocrates durant les heures de la tourmente. Pourtant ce fut elle qui, la première, alla saluer Louis-Philippe aux Tuileries, après les journées de Juillet. Elle s'entourait d'une infinité de petits chiens blancs et noirs, de serins, de perruches ; elle possédait en outre un singe, — le plus malicieux

animal du grand monde, — qui mordait à droite et à gauche sans épargner les comtesses.

» Veux-tu que nous nous transportions maintenant dans le monde des artistes? Dirais-je que j'ai su me concilier leur sympathie et leur estime, bien qu'il n'y ait qu'un an que je vive au milieu d'eux? La preuve en est que des gens de haute réputation me dédient leurs œuvres avant que j'aie songé à leur faire la même politesse. Pixis a mis mon nom sur ses variations pour orchestre : Kalkbrenner lui, a pris une de mes mazourkes [1] comme thème de ses *improvisations :* des élèves du Conservatoire, des élèves de Moscheles, de Herz, en un mot, des artistes d'un mérite consommé, me demandent des leçons et m'attribuent en musique une place pour le moins égale à celle qu'occupe Field. Pour en finir, si j'étais moins sot que je ne le suis, je croirais me

1. La mazourke n° 1, op. 7.

trouver à l'apogée de ma carrière. Cependant nul ne se rend compte mieux que moi de ce qui me reste à acquérir.

» Je suis honteux de te conter de pareilles sornettes ; voilà que je fais la roue comme un paon. J'effacerais volontiers cette page ; mais je n'ai pas le temps d'en écrire trop long. D'ailleurs, si tu ne m'as pas encore oublié, sache que je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, avec cette seule différence que je n'ai qu'un favori, l'autre s'obstinant toujours à ne pas pousser...

» Je dois donner cinq leçons dans la matinée. T'imagines-tu que je fais fortune ? Erreur ! Mon cabriolet et mes gants blancs, sans lesquels je ne serais pas *de bon ton*, me coûtent plus que ne me rapportent mes cachets.

» J'aime les carlistes, je hais les philippistes, je me considère moi-même comme révolutionnaire; par conséquent, je n'ai nul souci de l'argent, mais uniquement de ton

amitié que je te supplie de vouloir bien me conserver.

» FRÉDÉRIC. »

S'il perce une légère pointe de suffisance dans ces lignes, au moins Frédéric l'avoue-t-il de bonne grâce : « Je suis honteux de conter de pareilles sornettes. » On y retrouve aussi le mot pour rire, ce ton plaisant qu'il affectionne et dont il ne se départit jamais, même aux instants de ses peines ou de ses déceptions les plus amères. Lorsque son âme est triste, son esprit reste gai. C'est ce qui peut-être a trompé Liszt, quand il nous assurait que le regard du maître était plus spirituel que rêveur : il s'arrêtait aux saillies du langage, à cette verve et à cette humeur du dehors, sans pénétrer la sensibilité exquise, la douce et mélancolique poésie où souvent s'enfermait et s'isolait son âme. Sincère, il l'est dans tous les cas : « Sache que je suis aujourd'hui ce que j'étais hier. » Oui, c'est bien le même Fritz, celui qui

naguère affublé d'une perruque, parodiait le pasteur Tetzel, celui qui caricaturait les savants naturalistes du Congrès de Berlin. Maintenant encore, que le voilà admis, sinon rangé et définitivement classé dans la galerie des hommes célèbres, il oublie souvent sa gravité ; les droits de la jeunesse reprenant le dessus : et puis n'a-t-il pas l'esprit et le cœur libre,... devant lui, une route où tout semble fleuri et lumineux ? Maintes fois donc, après avoir ému jusqu'aux larmes un petit cercle d'intimes, par une de ces improvisations, où débordait la tristesse, ou pour nous servir du terme polonais qui lui était propre, le *zal* profond de son âme, il prenait à tâche de le distraire par l'imprévu de son humour, par ce qu'il appelait lui-même ses *polichinades*.

Un jour, un de ses confrères en musique, arrivé la veille de Varsovie, lui exprime le désir de voir Pixis et Liszt, les deux virtuoses célèbres. « Rien de plus facile, » répond

Chopin; — et aussitôt, se mettant au piano, il donne à ses traits une expression méconnaissable, il change tour à tour d'âge, d'allure, d'apparence physique, de caractère, de jeu, et finit par dire en se levant à son hôte stupéfait : « Tu as vu Pixis, et tu as vu Liszt ».

L'ami riait de bon cœur, sans paraître convaincu toutefois : mais voici que, le même soir, au théâtre, entrant dans la loge où l'avait invité Chopin, il y trouve, casée dans un coin, la silhouette d'un des personnages qu'il venait de voir représenté au matin. « Ah ! s'écrie-t-il, en frappant le quidam sur l'épaule, trêve de plaisanterie, c'est assez d'une fois. » Par malheur, il se trompait ce n'était plus Chopin, c'était bien Pixis qu'il avait devant lui, Pixis outré, demandant raison de sa familiarité à cet inconnu. Il fallut l'intervention de Frédéric, qui survint fort à propos pour les apaiser tous deux. Mais Pixis, déjà jaloux de sa pupille, ne prit pas la chose en bonne part.

Ces petits ennuis ne corrigeaient pas Fritz. A la première occasion, le voilà qui retombait dans son travers. Une autre fois, il est invité à dîner chez un banquier. Ce crésus de la finance aimait aussi bien l'éclat que l'odeur de son or. Il aimait surtout à en éblouir les yeux de ses convives, à leur montrer qu'on ne se refusait pas, deçà delà, un pianiste ou un acteur, si cher qu'il pût être, pas plus qu'on ne lésinait avec les truffes et le champagne ; c'est lui qui goberge et qui paye. Que les autres jouent, déclament ou chantent en conséquence. Aussi, à peine levé de table, le nabab se dirige-t-il vers *son* pianiste. Avec quelle condescendante bonhomie, avec quelle rondeur sans gêne, quelle importance de richard satisfait, ne prononce-t-il pas ces mots : « Allons, maintenant, on vous écoute... » Et Chopin de lui répondre, d'une voix caverneuse et comme affamée : *Ah ! Monsieur, j'ai si peu dîné*. Le temps était passé pourtant, où il en était

réduit à compter ses sous, à envier, sans oser s'en approcher, le bon feu de cheminée d'une aimable voisine. Maintenant, il avait quitté sa chambrette du boulevard Poissonnière pour s'installer au 26 de la rue de la Chaussée-d'Antin. Il avait un appartement presque luxueux, salon, cabinet de travail, salle à manger, chambre à coucher, qu'il se plaisait à orner chaque jour : il y multipliait les tapis, les tentures, les miroirs de Venise, les mille objets d'art qui flattent l'œil, l'esprit et les sens. N'est-ce pas là l'élégante demeure qui convient désormais à l'artiste que s'arrachent les salons les plus en vue, au protégé de la duchesse de Vaudemont, à l'hôte fêté et assidu de l'hôtel Lambert, hôte libéral qui, à chaque vente organisée au profit de ses compatriotes malheureux, laisse avec la grâce et la désinvolture d'un grand seigneur un ou plusieurs billets de mille francs entre les mains de la princesse Adam Czartoryska ou

de la princesse Marie de Wurtemberg ; au maître à la fois envié et aimé, dont les élèves s'appellent ou s'appelèrent la princesse de Beauvau, la comtesse Delphine Potoçka, la princesse Marceline Radziwill, la princesse Isabelle Czartoryska, mademoiselle O'Meara ; j'en passe, et tant d'autres.

Oh ! la rentrée brillante dans ce monde pour lequel il se sentait créé, au milieu duquel il avait vécu depuis son enfance ! Aussi son second concert, donné dans le courant de l'année 1833, peut-il ne pas réussir, il en prendra aisément son parti. « La foule m'intimide, dit-il à ce sujet à Liszt; je me sens asphyxié par ces haleines précipitées, paralysé par ces regards curieux, muet devant devant ces regards étrangers; mais vous, vous y êtes destiné; car, quand vous ne gagnez pas votre public, vous avez de quoi l'assommer. » Était-ce un compliment, une ironie ou une vengeance des critiques acerbes et injustes auxquelles son succès même, le

mettait en butte? Liszt l'admirait, il est vrai; mais, sous cette admiration, il savait parfois cacher un sentiment, hélas! plus naturel à l'homme et à l'artiste. Field, lui, ne ménageait pas ses expressions; il avait beau jeu à reconnaître du talent à son rival, puisqu'il ajoutait aussitôt: « Oui, talent, mais talent de chambre de malade. » Jusqu'à Moscheles qui lui décochait ses traits de l'autre côté de la Manche. « Voilà G... qui se rend à Paris, écrit-il dans ses Mémoires; il y va prendre des leçons de musique républicaine chez Chopin, le même Chopin qui, dans ses ballades et ses mazurkas, pleure sur l'indépendance perdue de sa patrie. Je crois qu'il est capable d'emprunter au jeu de ce patriote ce qu'il y pourra trouver de bon; mais les pensées heureuses se rencontrent rarement dans les compositions de Chopin; il ne sait leur donner ni l'ordre ni l'ensemble voulu. »

Ce n'étaient là que de légers nuages obscurcissant son ciel. N'avait-il pas assez de gloire

pour compter des envieux? Il se consolait de ces déboires au milieu de ses amis; et il lui en arrivait, avec le succès, de tous les coins du monde. Son appartement ne désemplissait pas. Son hospitalité passait pour princière. Ses soupers semblaient commandés par Lucullus. L'argent n'ayant pour lui de valeur qu'autant qu'il lui servait à faire plaisir aux autres, il semait l'argent à pleines mains. S'agissait-il de ces compatriotes de passage à Paris, rencontrés aujourd'hui et disparus demain, il ne les associait qu'à sa vie du dehors. Il leur faisait en quelque sorte les honneurs de la capitale, il leur en montrait les splendeurs, les emmenait aux théâtres, les réunissait à sa table et les congédiait enchantés de la générosité de son accueil, sans leur laisser toutefois une parcelle de son cœur. Mais, pour ces amis intimes, ceux auxquels le rattachaient des liens de camaraderie et des souvenirs d'enfance, pour ceux qui le comprenaient et

12.

qu'il pouvait comprendre, oh! alors, son cœur s'ouvrait aussi largement que sa porte. Et c'était à des fêtes de l'esprit et de l'art qu'il s'ingéniait à les convier. Souvent, quand, au dehors, la ville immense s'éclairait de ses mille lumières, dans le petit salon qu'embaumaient les premières fleurs de la saison, les violettes surtout, que le maître aimait avec passion, autour du piano d'Érard, un petit groupe se serrait, écoutant, dans un silence qu'interrompaient seuls le roulement des voitures et les bruits montant de la rue, les sons magiques qui, tour à tour, s'égrenaient comme des perles, s'effeuillaient semblables aux pétales les plus délicats des fleurs, ou s'évidaient, pareils au tissu de la plus fine dentelle, sous les doigts du musicien inspiré. Dans le clair obscur où restait plongée la pièce, les traits pâles de Frédéric prenaient une blancheur de marbre; et, sur les visages de ces hommes réunis pour l'entendre, brillait par instant une larme, que l'obscurité

discrète enveloppait vite de ses ombres. Parfois, au contraire, les lustres s'allumaient; des flots de clarté réfléchis par les glaces, se brisaient en flèches dorées sur les cadres étincelants, faisaient luire les cristaux de mille prismes colorés, et glissaient en ondes transparentes le long des marbres et des tapis. Alors aussi on reconnaissait les visages de ces hommes, dont les noms évoquaient chacun une gloire. C'était Henri Heine, blond, à l'œil sarcastique mais au doux sourire, qui, toujours recherchant une place, la plus rapprochée de celui qu'il appelait le « Raphaël de la musique », lui murmurait à voix basse de fantastiques légendes. Et, quand Raphaël avait achevé de les interpréter, Heine s'écriait de sa voix claire, où restait un fond d'âpreté tudesque :

« Enfant chéri des muses, Polonais de naissance, Allemand par la poésie, Italien par l'art, Français par la clarté et l'élégance, tu nous appartiens à tous. » C'étaient encore

Nourrit, dont la tristesse, à ces heures d'émotion générale, semblait présager la fin tragique ; et Berlioz, grave, recueilli, les lèvres contractées; et Liszt, aux longs cheveux, à la figure d'aigle; et Meyerbeer, froid, compassé, mesurant son admiration, discutant aigrement sur un temps de mazourke, tout en reconnaissant que l'air ferait bien dans un ballet ; et Delacroix, l'œil en feu, rêvant à je ne sais quels tableaux dont les couleurs auraient pu rendre ces harmonies divines. Puis venait enfin le clan polonais, Miçkiewicz, le grand poète national, presque toujours solitaire, adossé à l'une des croisées, portant sur sa face large et puissante quelque chose de l'éclat fulgurant du soleil et de la tranquillité du lion, et Jules Slowaçki, tout jeune, sombre déjà, l'œil et les cheveux noirs, comme s'il eût été un enfant du Midi, le front bossué par le génie, le regard couvant la flamme, lui, ce futur rival de Miçkiewicz en poésie et de Chopin en amour. Enfin,

avant de terminer cette énumération déjà trop longue par le vers de Corneille, Antoine W..., jeune officier de vingt ans, auquel la mort avait refusé d'ouvrir ses bras, à Ostrolenka, à Grochow, à Praga, et qui désormais voué à l'exil, tendre et lettré malgré sa bravoure de soldat, songeait lui aussi à la patrie, à la famille absente, aux douceurs du foyer perdues, aux parents qui le pleurent, à ses frères plus heureux dont l'adolescence, presque l'enfance, a désarmé jusqu'au couroux du vainqueur, à ses sœurs qui prient pour lui, et surtout à leur aînée, Marie, poétique créature, à laquelle il sait qu'avec lui pense souvent le maître, sans se douter, pourtant, que cette sœur chérie serait un jour aimée par ces deux grands hommes, par le poète au regard sombre, auquel elle inspirera bientôt ses plus admirables vers, et par le doux et génial artiste, lui qui discret, enfouira cet amour dans son cœur, comme une fleur dans un tombeau.

X

Œuvres de Chopin de 1830 à 1835. — Ses voyages en Allemagne : Aix-la-Chapelle, Carlsbad, Dresde. — Mendelssohn.

Avant d'aborder le récit du deuxième roman de Frédéric Chopin, de ce roman qui laissa les traces les plus profondes dans son cœur, qui eut l'influence la plus décisive sur sa vie, et dont il garda, comme on l'a su plus tard, même au travers d'une passion bien autrement brûlante, le souvenir frais et reposant jusqu'à la mort, il me reste à énumérer les principales productions du maître durant ces cinq années, que j'ai appelées

les années heureuses et fécondes de sa carrière, ainsi qu'à raconter en quelques lignes ses voyages d'Allemagne, puisqu'ils nous fourniront l'occasion d'apprécier les jugements portés sur lui par les plus grands musiciens de ce pays.

Certes l'artiste qui, au milieu de ses occupations, de ses plaisirs, des quatre leçons qu'il s'est imposé pour règle de donner journellement, trouve encore le temps de parachever, ou d'écrire en entier, les *Douze Grandes Études*, op. 10; la *Grande Fantaisie*, op. 3; les *Trois Nocturnes*, op. 15; la *Valse brillante*, op. 18; le *Boléro*, op. 19; le *Scherzo*, op. 20; la *Ballade*, op. 23, et les *Douze Études*, op. 25, est en pleine possession de sa force et de son génie. Son vieux maître Elsner, il est vrai, le pousse encore l'épée dans les reins. Elsner voudrait que ce nom, déjà glorieux, signât une de ces épopées musicales qui marquent une date impérissable dans l'histoire de l'art. Pourquoi Chopin n'é-

crirait-il pas un opéra qui ressusciterait et immortaliserait à la fois quelques-uns de ces sublimes faits des annales polonaises? Chopin, toujours docile et respectueux envers ce premier guide de ses jeunes années, semble prêt à s'essayer dans cette voie inconnue pour lui. Est-ce pour se préparer à une aussi gigantesque tâche, en puisant l'inspiration aux sources mêmes où s'abreuvait jadis le génie de Mozart, qu'il se rendit à Aix-la-Chapelle au printemps de l'anné 1834? Je ne le crois pas. Il obéissait à une attraction plus naturelle. Il faisait beau. Mai semait cette année à profusion toutes les graces et tous les sourires, dont il se montre si parcimonieux d'ordinaire. Qu'il serait bon de respirer cette brise printanière, au milieu des vergers fleuris des rives du Rhin; et puis n'allait-on pas, dans la vieille cité de Charlemagne, exécuter la *Débora* de Haendel, la symphonie du *Jupiter* de Mozart. Ferdinand Ries dirigerait l'orchestre, et Mendelssohn prêterait à

cette fête l'autorité de son patronage. Mendelssohn et Chopin, c'etaient bien là deux esprits et deux âmes faits pour se comprendre. Déjà ils s'étaient entrevus à Paris, et n'en désiraient que plus vivement voir s'établir et se consolider leurs rapports. La première visite de Frédéric à son arrivée dans la ville allemande fut donc pour le chantre des romances sans paroles. Il était accompagné d'Hiller; Mendelssohn les accueillit l'un et l'autre avec une cordialité, un plaisir dont fait foi la lettre qu'il adressa à sa mère..: « Chopin et Hiller, y est-il dit, ont considérablement perfectionné leurs moyens techniques. Chopin est aujourd'hui le premier des pianistes. Son jeu nous ménage autant de surprises que nous en trouvons sous l'archet de Paganini. Hiller aussi est un virtuose plein de force et de grâce. Malheureusement tous deux ont cette manie parisienne de poser pour des désespérés. Ils exagèrent le sentiment; aussi la mesure et

le rythme en souffrent-ils. Mais, comme, de mon côté, je tombe dans l'excès contraire, il en résulte que nous nous complétons les uns les autres. Moi, j'ai tout l'air d'un magister, eux ressemblent aux mirliflores et aux incroyables. »

Magister, incroyables ou mirliflores, on n'en garda pas moins, de part et d'autre, la meilleure impression de cette solennité musicale. Chopin regagna Paris pour le quitter quelques mois après. Cette fois, il ne s'arrêta qu'en Bohême, à Karlsbad. Oh ! comme son cœur battait sous le coup de l'émotion qui l'étreignait. C'est qu'après quatre années d'absence, il allait retrouver son vieux père, venu là pour demander au *Sprudel* un soulagement aux infirmités de son âge. Quelle joie de se retrouver ! quelles longues causeries, quelles douces promenades sur les talus gazonnés et boisés des belles collines avoisinantes ! que d'espérances, que de projets d'avenir dont le murmure des grands arbres

emporta le secret! Et, à l'heure de la séparation, si les cœurs restaient serrés, ni ce père ni ce fils, vivant l'un pour l'autre, ne se doutèrent, du moins, qu'ils ne devaient plus se revoir. Nicolas Chopin rentrait au pays, l'âme encore pleine de ces confidences, de ces rêves de jeunesse, qu'il jugeait trop beaux, dans son expérience de vieillard, tandis que Frédéric s'arrêtait à Dresde, où recommençait pour lui le rêve enchanté de l'amour. Nous ne nous en bercerons pas encore avec lui. Il nous faut suivre l'enchaînement et la logique des faits. Avant Dresde, nous avons encore Leipzig, où le jeune artiste est accueilli par ses admirateurs, par Mendelssohn, par Robert Schumann, qui s'est fait le champion de sa gloire de l'autre côté du Rhin; par sa femme Clara Wiek, dont le jeu étincelant contribue plus encore à populariser le nom de l'auteur des variations de *Don Juan*... On passa des heures entières à s'écouter et à s'applaudir. Mendelssohn, de plus

en plus séduit, tâche de faire partager son enthousiasme à sa sœur (Fanny Hansler) : « Je t'assure, ma chère Fanny, que son jeu m'a de nouveau captivé ; il est profondément original, et si artistique en même temps ! Je ne crains pas de l'appeler un virtuose consommé. J'ai éprouvé un plaisir extrême à rencontrer enfin un vrai musicien, suivant le chemin qu'il s'est frayé lui-même, et non un de ces demi-virtuoses ou de ces demi-classiques, toujours prêts à mêler à la musique *les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice*. La soirée du dimanche a été réellement charmante. Pendant que je lui jouais certains fragments de mon oratorio, quelques bons bourgeois se glissèrent furtivement dans la pièce pour... pour voir Chopin. Il s'est mis à son tour au piano, et ses nouvelles études ont provoqué l'admiration générale ; après quoi, j'ai de nouveau continué mon *Paulus*. Les bourgeois nous regardaient bouche bée ; on eût dit qu'ils en-

tendaient converser un Caffre et un Iroquois. Ainsi s'écoula la soirée. Chopin m'a solennellement promis de venir à Leipzig dans le courant de l'hiver pour assister à l'audition de ma Symphonie, que je voudrais exécuter en son honneur. Nous nous le sommes juré devant témoins. Nous verrons bien si nous tiendrons tous deux parole. »

On sait, hélas ! quel est le sort réservé aux serments. Le vent les emporte comme les feuilles. Frédéric allait en échanger d'autres infiniment plus tendres, infiniment plus graves pour son avenir, et serments de musique, serments d'amour, ils eurent le même sort.

XI

Marie W... — Sa famille. — Premières relations. — Sluzewo. Genève. — Entrevues de Dresde et de Marienbad. — Rêves envolés.

Elle avait cinq ans et lui dix ans lorsqu'ils se virent pour la première fois. Elle venait alors avec sa mère voir ses frères, élèves à la pension Chopin. On peut dire ainsi qu'ils se connurent presque dès leur berceau. C'était une fillette aux magnifiques yeux noirs, aux cheveux sombres, au teint mat et chaud du Midi. Elle appartenait à l'Italie par sa grand mère, une de ces Orsetti dont les aïeux avaient abandonné leur palais de Milan pour

venir à la suite de Bona Sforza, fiancée à un de nos derniers rois de la dynastie des Jagellons, se fixer en Pologne. Aussi garda-t-elle comme un reflet de la terre classique des arts. Cette harmonieuse et savante langue italienne fut plus douce et parut plus naturelle à ses lèvres que ne l'était l'idiome maternel. Les muses de Virgile et de Dante, les muses de Raphaël et du Titien, les muses de Mercadante et de Palestrina voulurent sans doute, au jour de sa naissance, étonnées de voir cette petite âme, qui leur paraissait leur, perdue sous ce ciel ingrat du Nord, la caresser de leurs ailes ou la frôler de leurs souffles ardents. Sa famille, ancienne et noble, comptait dans ses rangs de hauts dignitaires. Tous, il avaient aimé leur patrie et l'avaient servie avec zèle et dévouement : à la Chambre des nonces, au Sénat, à l'armée, dans l'Église. Ils ne lui avaient ménagé ni leur sang ni leur or. Et ce n'est pas eux que l'intérêt ou l'ambition fussent par-

venus à détourner de ce qu'ils appelaient ou croyaient être le devoir. Quand la confiance du souverain ou les suffrages de leurs concitoyens les appelaient à quelque poste élevé, ils pouvaient dire avec raison que les honneurs venaient à eux, sans qu'ils eussent songé à rechercher les honneurs. Leur fortune avait subi des transformations diverses au milieu des guerres, des bouleversements, des secousses sans nombre, dont aucun pays ne fournit plus d'exemples que le nôtre. Mais où nous sommes arrivés, le père de Marie, par suite d'un mariage, venant réunir en un même rameau deux branches poussées du même tronc, possédait des domaines d'une superficie de plus de vingt mille hectares. Ces détails sont nécessaires, car ils nous permettront, tout en mesurant la distance sociale par laquelle se trouvèrent séparés ces deux cœurs, épris l'un de l'autre et assurément faits pour se comprendre, d'apprécier et de peser les motifs ainsi

que les convenances, qui mirent obstacle à la réalisation de ce qui leur apparut à tous deux, sous ce jour lumineux de la vingtième année, comme le plus doux, le plus noble et le plus beau des rêves. Comment y furent-ils conduits? Par une route droite et simple que l'amour ne se soucie guère de suivre souvent. Tout enfants, ils se sentaient unis. La même émotion troublait délicieusement leurs âmes, sans qu'ils s'en rendissent compte autrement que par le sourire dont s'illuminaient soudain leurs traits, à un chant qui venait frapper leurs oreilles, à un air entendu dans les rues; au son de ce piano où s'asseyaient leurs mères à tous deux, soit qu'elles voulussent occuper des heures de loisir, soit qu'elles se prêtassent aux désirs d'une petite bande turbulente, que polkas, valses et masurkes ne ravissaient qu'en raison du bruit et de l'agitation dont sous prétexte de danse, ils devenaient la cause. Ces réunions joyeuses

se succédaient assez souvent, tantôt à la pension, tantôt dans les salons plus vastes des parents de Marie. Et, tandis que Fritz, un garçonnet de treize ans, fier de son costume de velours, du beau col rabattu, grâce auquel il affirmait avoir captivé la bienveillance du public à son premier concert, tenait gravement le piano, la petite Marie, oublieuse de ses devoirs d'hospitalité, fuyant les couples volages, résistant aux appels de ses frères, ainsi qu'aux invitations pressantes dont la poursuivaient leurs amis, venait s'asseoir à ses côtés, les yeux levés vers lui; attentive au mouvement de ses doigts, elle l'imitait sans le savoir, alors que, tout petit comme elle, blotti contre les genoux de sa mère, il l'écoutait, comme elle l'écoutait, lui, maintenant, durant des heures. Ainsi bien Marie fut-elle sa première élève. Il lui savait gré de cette admiration, et, quand les danseurs fatigués allaient puiser de nouvelles for-

ces autour de la table où les attirait l'odeur alléchante des friandises préparées en leur honneur, les deux enfants, demeurés seuls, dédaignant ces plaisirs futiles, s'essayaient à faire rendre aux touches d'ivoire les sons et les concerts dont les berçaient mystérieusement leurs âmes... Alors il jouait pour elle seulement; après lui, elle répétait le morceau tout émue; leurs jeunes voix se mêlaient en un frais accord, et les premiers aveux qu'ils échangèrent eurent l'innocence et la simplicité primitive de leur cœur et de leur art. « Tu aimes la musique? — Oh! beaucoup. — Moi aussi. — Alors, si tu veux, nous nous aimerons! » Une année et puis une autre passa. La petite Marie, à son tour, devenait fillette; à cet âge, combien rapide est la transformation du corps! Souvent, avant de s'endormir, elle chantonnait les belles choses que lui avait jouées Fritz pour elle seulement, et souvent comme un petit oiseau mélodieux,

le matin la réveillait, le même chant sur les lèvres. Ils attendaient impatiemment les dimanches, qui les réunissait devant le piano, tout enfiévrés de musique et s'aimant parce qu'ils l'aimaient. Puis, quand, au printemps, Marie quittait la ville avec sa mère, devançant de quelques semaines l'époque fixée des vacances, on se séparait avec des regrets sans doute, mais des regrets qu'atténuait le doux espoir de bientôt se revoir. Aussi quel beau jour que celui où, le lycée fermé, le pensionnat devenu désert, dans la grande berline ravitaillée comme une place destinée à soutenir les rigueurs d'un siège, sous la garde d'un vieux serviteur qui, hier encore, se plaisait à me rappeler dans son langage imagé ces souvenirs, les jeunes maîtres, en compagnie de leur ami Fritz, laissaient loin derrière eux les barrières poudreuses de Varsovie !

Et quelle joie, quel feu roulant d'exclamations et de rires, lorsqu'au surlendemain,

après les incidents toujours gais d'une odyssée que ne dépoétisaient pas encore les chemins de fer, on apercevait d'abord les collines toutes verdoyantes de forêts, puis la flèche de l'église, puis les moulins dont les bras tournaient rapidement, — comme s'ils eussent de loin fait des signes de connaissance aux voyageurs, — puis entre les arbres du parc, les tourelles en fer du château ! Plus on approchait, plus les détails devenaient distincts ; voilà les maisons de la ville, le lac luisant, la poste avec son perron de bois et ses colonnes imitant le granit rose, et les grands bâtiments d'exploitation, et le pont au-dessus des douves, où la voiture roulait avec fracas, tandis qu'en même temps, des portières de la berline et des fenêtres du château, se montraient des têtes rieuses, échangeant de loin les premiers saluts et les premiers baisers de l'arrivée. C'était Sluzewo, la résidence des parents de Marie. A mesure que Frédéric grandissait, il y revenait avec

un plaisir plus vif, quelque chose d'ému et de joyeux qui emplissait son cœur d'allégresse et donnait à tout son être une sorte d'entrain et de vigueur, cet équilibre parfait où se complaisait sa nature nerveuse et impressionnable à l'excès. Il retrouvait là tout ce qui flattait ses goûts, tout ce qui répondait à la fois aux besoins de son esprit, et à ses instincts de luxe ou de confort. Cette largeur d'une existence seigneuriale, cette hospitalité magnifique et cordiale, exempte d'étiquette, mais mettant, sans compter, au service des hôtes tout ce qui pouvait contribuer à leurs aises ainsi qu'à leur amusement; cette animation, ce va-et-vient incessant qui n'excluait pas l'ordre et la régulation, cette diversité de distraction, enfin, qui, son imagination aidant, évoquaient à ses yeux certaines scènes de romans de Walter-Scott; La vie de ces chefs de clan d'Écosse, dont la lecture le passionnait alors, émettant en

son cœur mille poétiques images. Ce n'était là, en effet, ni l'élégance raffinée et les splendeurs du château princier d'Antonin, où l'on se soumettait aux usages des cours, ni la rusticité campagnarde des habitants de Szafarnia, mais ce quelque chose d'intime, de respectable, cette gaieté sereine de l'*at home* où l'on gardait sa liberté, où l'on se sentait entouré de cœurs qui battaient à l'unisson du vôtre. Des châtelains charmants d'urbanité, de bonne grâce, d'indulgence; une jeunesse répandant la joie de ses vingt ans dans les vastes pièces de la demeure, sous les ombrages d'un parc réputé le plus beau de la contrée; une table toujours prête à recevoir plus de vingt convives, en dehors des habitués de la maison, — du vieux chanoine rabelaisien et de ses vicaires, du bourgmestre, qui avait inspiré à Fritz la silhouette du magistrat Grosventre, si le lecteur se souvient encore des épisodes d'une comédie

enfantine; du directeur des douanes, abandonnant tous les soirs sa frontière aux contrebandiers pour ne pas manquer la partie de préférence ou de whist; du docteur, un Français, débris de la grande armée, dont tout l'art se bornait à appliquer les préceptes de Molière; des maîtres de chant, d'italien, de dessin; des *misses*, *fraülein*, *madames* [1]. — Toute une cour en un mot, que rattachait aux châtelains, les liens d'une respectueuse et tendre gratitude Les heures s'écoulaient rapides, en parties de chasse ou de pêche, en cavalcades et en promenades, dans ces belles forêts pittoresques que traversait la petite rivière, roulant avec un caquet de commère, sur son lit rocailleux, comme si elle se fût moquée du rôle important que lui avaient assigné deux grands États, en lui confiant le soin de tracer la limite de leurs territoires, et des soldats qui gardaient ses

1. Nom qu'on donnait aux gouvernantes françaises.

bords, et des poteaux, blancs et noirs, blancs et jaunes, où se regardaient muets, face à face, l'aigle prussienne et l'aigle russe à deux têtes. Le soir, on dansait parfois, ou bien Fritz faisait les frais d'une représentation burlesque, à moins que, dans le grand salon rouge, aux six fenêtres, ouvertes sur la paix et la fraîcheur du parc, tout le monde, sauf les joueurs acharnés, n'écoutât recueilli une de ces improvisations magiques du jeune virtuose, ou la voix sonore de Marie, dont l'écho glissant sur le lac arrivait jusqu'aux vieilles maisons de la ville juive. Ainsi entre les deux enfants, malgré les années, qui maintenant les avaient conduits au seuil de l'adolescence, s'établissait cette douce intimité, qui n'était plus de l'amitié, qui n'était pas encore de l'amour, et dont autour d'eux on parlait comme d'un enfantillage, ou comme de l'union naturelle de deux jeunes âmes éprises d'art et de poésie. Eux, d'ailleurs,

n'avaient aucun de ces troubles, aucune de ces timidités précurseurs de l'amour. Ni l'œil immense du ciel, ni le regard des hommes ne les gênaient dans leurs épanchements. Ils se plaisaient à se retrouver ensemble, parce que leur passion de la musique, parce que leur culte des beautés de la nature, leur fournissaient à la fois mille sujets de conversation et d'études. Souvent, tandis que Marie transportait son chevalet dans l'une des allées ombreuses du parc, cherchant un endroit où le jeu des lumières, l'entrelacement des branches, les plans gradués de la perspective, lui offrissent des difficultés de *rendu* que s'essayait à vaincre son pinceau encore noirci, Frédéric, assis à côté d'elle, écoutant les bruits vagues, perdus dans le lointain de la campagne,—le bruissement des feuilles au-dessus de leurs têtes, les chants des villageois qui rentraient ou se rendaient au travail, — jetait de sa fine écriture, sur l'album, où leurs noms, se confondaient, les

premières notes d'une mazourke ou d'un rondeau. Souvent, vers le soir, ils s'asseyaient sous un cèdre, sur la pierre plate qui subsiste encore et où je suis venu à mon tour, à l'ombre plus épaisse du vieil arbre, tracer ces lignes en leur souvenir. Souvent enfin, quand le soleil couchant empourprait le lac, comme si, descendant lentement de l'horizon d'or, il s'y fût soudainement plongé, ils venaient sur ses rives. Devant eux l'église profilait sa flèche et ses murs aux créneaux gothiques. L'Angélus sonnait; plus hauts que les toits de la ville, les moulins cessaient de tourner leurs ailes, et, tandis que les paysannes enlevaient leurs toiles séchées durant le jour, et que les enfants s'appelaient joyeusement, à longs cris répercutés par les ondes, Frédéric soufflait dans le tuyau de la flûte rustique, que ses mains avaient taillée au matin, les refrains populaire que lui chantait Marie, et que, çà et là, aux portes des chaumières, dans le calme

du crépuscule, reprenaient d'autres flûtes et d'autres voix.

Puis, une année, Fritz ne revint pas. Les frères de Marie parlèrent de sa passion pour une jeune et belle cantatrice, Marie les écouta sans paraître curieuse, elle ne les questionna pas. Elle ne parut pas triste non plus; comme d'ordinaire, elle s'adonnait à son piano, à sa peinture; elle s'asseyait aussi sous le cèdre, ou descendait aux bords du lac, que rougissait, comme l'an passé, le feu des soleils couchants. Souvent, levée dès l'aurore, quand personne ne pouvait l'entendre, elle jouait les mélodies que lui avait apprises Fritz, celles qui lui paraissaient les plus belles, parce qu'il les aimait. Puis, un jour, elle sut que Fritz partait pour acquérir la gloire à l'étranger. On le regrettait. On disait : « Pauvre cher Fritz, quand va-t-il nous revenir ? » mais elle gardait le silence. Ce qu'elle pensait, ce qu'elle rêvait, cela demeura le secret de ses songes et de

son cœur. Puis la guerre éclata, la guerre qui mettait l'espérance et l'effroi dans toutes les âmes. Ses trois frères devinrent soldats. Les parents les laissaient, malgré leur tendre jeunesse, courir à la défense de la patrie. L'ainé, âgé de dix-huit, ans était cet Antoine W... que nous avons entrevu à Paris, dans le salon de la rue de la Chaussée-d'Antin, où Frédéric Chopin, devenu un maître célèbre, réunissait un cercle de musiciens, de peintres, de poètes. Le cadet fit toute la campagne, malgré ses seize ans, gagnant vaillamment ses épaulettes de sous-lieutenant; le troisième enfin, dont le bras semblait à peine assez fort pour soulever une arme, monta cependant la garde derrière les remparts de la ville. On sait quelle fut l'issue de cette lutte héroïque mais insensée. On eût dit que la mort, prenant en pitié ces trois faucons échappés au nid, les épargna pour les ramener à leur mère. Et cette mère, qui avait, selon le devoir, fait le

sacrifice de ses enfants, maintenant que le destin clément les lui rendait, les emportait jalouse, sans force contre de nouvelles angoisses, redoutant un retour de vengeance du vainqueur. En réalité, le vainqueur, lui aussi, avait pardonné à tant de jeunesse. La famille réunie, après ces longs mois de fièvre et de transe, allait, pour oublier ces temps sombres, respirer un air lointain et pur dans un pays de liberté. Ce fut à Genève, dans une villa dont les jardins descendaient en terrasses jusqu'au lac bleu, que vint se fixer madame W... et ses enfants. Ils passèrent quatre années dans cette retraite. Marie grandit, elle acquit toutes les grâces et les séductions de la femme; son talent de musicienne lui valut les remerciements du président et de la ville, puisqu'il contribua plus d'une fois à rehausser l'éclat et, surtout, à augmenter la recette des concerts de bienfaisance. Dans ce salon, d'où l'œil découvrait un de ces panoramas enchantés,

dont l'imposante beauté s'harmonise avec l'éclat et la gaieté des couleurs, on voyait se grouper l'élite de la société. Souvent un jeune homme, à la moustache blonde, au regard bleu, que voilait une expression de mélancolie, au nez busqué, long et fort, portant dans toute sa personne un ensemble de distinction, de rêverie, de fermeté et de douceur, écoutait, fumant une cigarette, ces airs inconnus que jouait devant lui la « brune fille d'Euterpe », ainsi qu'il appelait Marie. C'était le prince Louis-Napoléon, qui plus tard sur le trône, et quand le malheur vint à frapper cette famille si unie et si prospère, se souvint d'anciennes relations d'amitié. Il fut du nombre de ceux qui donnèrent un démenti aux vers du poète : *Donec felix eris*... On y remarquait aussi le poète aux yeux sombres, au front bombé, à la bouche ironique et plissée, que nous avons vu à Paris, chez Frédéric. Son regard ne quittait pas Marie, ses traits prenaient alors une

expression rayonnante. Son masque tragique devenait beau sous l'empire d'une émotion qui lui venait du cœur. C'est qu'il aimait la brune fille d'Euterpe. Un jour, entrant dans cette pièce, qu'elle seule illuminait à ses yeux, il se saisit de ses longues tresses soyeuses et les porta rapidement à ses lèvres. Personne ne l'avait aperçu, hormis celle à laquelle il voulait ainsi avouer son amour. Elle en rit. Lui cet être morose et grave, lui ce desespéré de la vie, recourir à ces sentimentalités de berger! Et plus elle riait, plus le poète sentait dans son cœur blessé s'enfoncer le dard du dieu malin. Après une de ces excursions à laquelle prit part le prince exilé, et aussi Jules Slowaçki, ce poète qu'énamouraient les yeux si beaux et les cheveux si doux de Marie, une excursion, où toute cette jeunesse fit retentir d'échos en échos, à travers les rochers et les monts, les rires et cette joie de vivre de la vingtième année, après une visite à la grotte

de Tell, ainsi qu'à la chapelle consacrée à la mémoire du héros, le poète, subitement transformé, croyant à la réalité de sentiments d'illusions et d'images qu'évoquaient seuls ses désirs, ou sa présomptueuse assurance, écrivit ce délicieux poème : *En Suisse*, une des perles de son écrin et l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature :

De ses lèvres discrètement closes
Son premier sourire arriva jusqu'à moi.
Il arriva rapide, et puis il s'envola
Vers son nid de perles et de fleurs.
Mais, quand il vit que j'osais le regarder,
Il changea son blanc visage en une rose.

C'est que, pour nous servir du langage de l'amoureux,

Son cœur était alors aussi pur qu'une rose.

Non, elle n'aimait pas le chantre de *la Suisse ;* encore moins eût-elle autorisé, par une coquetterie, même innocente, ses soupirs ou ses aveux brûlants. Elle avait seize ans ; mais elle était déjà femme et pieuse,

et raisonnable. Elle gardait surtout dans son âme le souvenir d'autres paroles infiniment plus discrètes, mais plus douces, et, dans son âme aussi, le souvenir d'une image où le génie se montrait, non plus sous cet aspect sombre et fatal, mais illuminant les traits d'un reflet de bonté. Aussi sans pitié, sans encore avoir lu ou même entendu ces vers :

Car, ici, puis là-bas, et sur mer, et partout,
Partout où devant moi voguera ma pensée,
Tout est triste pour moi, tout n'est plus, tout m'est un.
Je veux souffrir par tout et pour toujours souffrir.

Ne souriant plus désormais, elle détournait les yeux. Slowaçki vit les portes de la villa fermées. La famille W... quitta Genève. Un seul, l'aîné des fils, s'en allait, encore voué à l'exil. Marie le pleura ; son âme avait de ces divinations étranges : elle pressentait qu'elle ne devait plus le revoir ; mais dirais-je qu'un autre espoir adoucissait ses peines? Ce frère, tant regretté, lui écrivait de Paris

que Fritz se trouvait en Allemagne; qu'il avait acquis cette gloire à la conquête de laquelle il semblait avoir voué sa vie; qu'elle le rencontrerait dans une des villes marquées par leur itinéraire commun, et, sans songer à faciliter un rapprochement entre les jeunes gens, rien qu'en souvenir des jours heureux passés jadis ensemble, il informait également Fritz du passage de sa mère et de sa sœur à travers l'Allemagne.

Lorsqu'ils se revirent, cette rencontre leur parut naturelle à tous deux.

Ce fut à Dresde, en septembre 1835 : Chopin arrivait de Karlsbad, où, pour la première fois, songeant à se créer un foyer, il avait confié ses projets à son père. Comment cette idée avait-elle pris naissance en son âme? Rien que par la force des souvenirs! Il se trouvait maintenant qu'il aimait Marie. Il croyait de bonne foi n'avoir jamais songé qu'à elle. Il se la rappelait tout enfant, puis plus grande, puis presque jeune

fille, et son image restait comme inséparable de sa vie. Il se disait que c'était là sa destinée. En interrogeant sa conscience, en descendant au fond de son âme, il trouvait qu'alors même qu'il s'était si passionnément épris de Constance, il y voyait toujours comme voilée par une vision plus brillante, mais jamais effacée, tant elle s'y était profondément gravée, la douce figure de Marie. Et, à mesure que les circonstances, les événements, le temps lui faisaient oublier l'*idéal*, cette *déesse* dont il avait aimé, sans s'en rendre compte, les diverses apparitions scéniques plutôt que la divinité elle-même, la silhouette de Marie se dessinait de nouveau distincte et charmante à ses yeux. De loin, il voulut occuper la pensée de la jeune fille. Durant son séjour à Genève, il correspondait avec sa mère, avec ses frères. Cela, du moins, lui fournissait l'occasion de parler d'elle, de tracer son nom. D'ailleurs, leur collaboration musicale continuait. Marie,

dans une des lettres de ses frères, envoie à l'artiste une *variation* qu'elle vient de composer, et l'artiste répond aussitôt, laissant éclater sa joie : « Comme je me suis senti heureux ! Le même soir, j'ai improvisé dans un des salons d'ici, sur ce gracieux thème ; *et maintenant je prends la liberté d'offrir à mademoiselle Marie une petite valse que je viens d'écrire*[1]. Je désire qu'elle ne lui procure que la centième partie du plaisir que j'ai éprouvé en jouant ses variations. »

N'ai-je donc pas eu raison de dire que leur rencontre leur parut naturelle ? Ils s'attendaient. Marie avait alors dix-neuf ans ; elle était grande et svelte ; sa taille était ronde et souple, sa démarche légère et d'une grâce extrême ; ses yeux noirs, pleins de douceur, de rêverie, de flamme contenue. Ses lèvres avaient un sourire d'une volupté ineffable. De magnifiques cheveux, sombres comme l'ébène, si longs, si soyeux, qu'elle eût pu

1. En français dans le texte.

en faire un manteau, s'enroulaient en un lourd diadème autour de son front. Le nez était fort. Ni la régularité, ni la beauté classique des traits n'ornaient son visage; mais un charme indéfinissable, la bonté, l'intelligence radieuse, enfin ce que Gœthe appelait « la séduction de l'éternel féminin ». Ils passèrent un long mois dans cette intimité si douce de la famille, qui pénétrait l'âme tendre de Frédéric et lui faisait oublier le monde entier. Ils se revoyaient chaque soir, chez l'oncle de Marie, le palatin W... Le palatin avait présidé la dernière réunion du Sénat polonais, après la prise de Varsovie; maintenant exilé, ayant vu confisquer la plus grande moitié de ses biens, il vivait dans cette seconde capitale de nos anciens rois, apprécié par la cour, vénéré de ses compatriotes, entouré de ses gravures, de ses estampes, de ses livres, de ses médailles, qu'il collectionnait avec un soin jaloux, et qui, à sa mort, devinrent

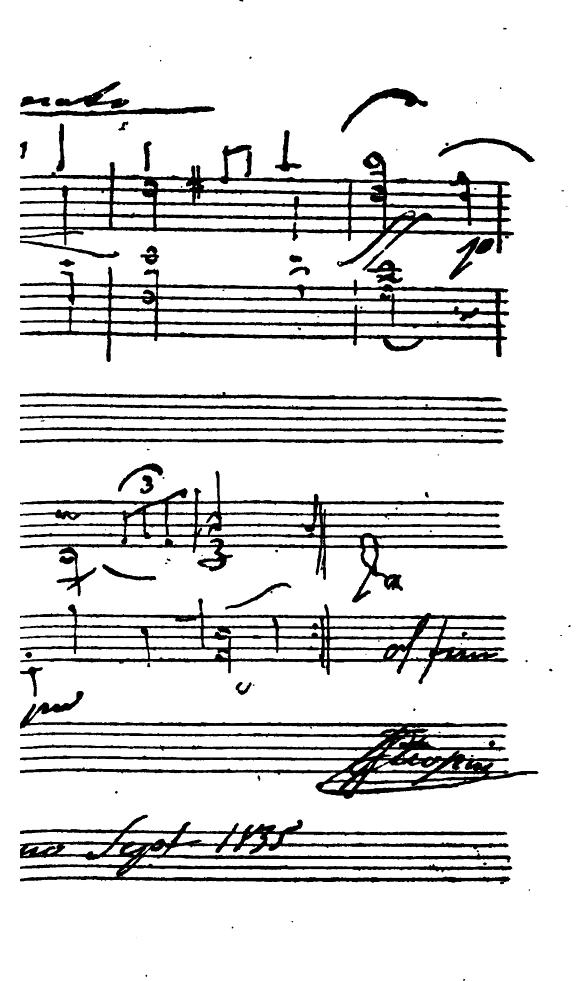
l'ornement de la Bibliothèque polonaise à Paris. C'était un petit homme aux traits fins, au visage rasé, au toupet blanc, rappelant celui de M. Thiers. Avant d'être parvenu à la plus haute dignité nationale, il avait guerroyé sous l'Empire ; il avait reçu Napoléon à Wilna; il s'était fait prendre à Leipzig aux côtés de Poniatowski, blessé, mourant, tombant de cheval. Il lui restait quelque chose de cette ardeur guerrière ; mais il avait une égale finesse, une égale prudence, le respect des formes et des distances sociales. Cela fait que, quoiqu'il fût d'une distraction proverbiale, il n'en surprit pas moins certains regards où ses yeux expérimentés crurent reconnaître le langage muet de l'amour. Il était polyglote, mais pas assez mélomane, pour mettre sur le compte de la musique et des duos, soupirs, sourires ou discussions qui se prolongeaient outre mesure dans les coins de son salon. Il toussait alors, redressait son

toupet et lançait à sa nièce des regards dont elle ne paraissait pas d'ailleurs effarouchée. De guerre lasse, il confia ses appréhensions à sa belle-sœur. « Non, un artiste n'était pas ce qu'il rêvait. » On lui répondit en riant. C'était une amitié d'enfance; Marie adorait la musique. La comtesse avait bien d'autres projets sur sa fille, et puis, en somme, la musique et l'amitié tout cela finirait bientôt. Pourquoi attrister ce pauvre Frédéric? Pourquoi ne pas continuer à le recevoir, lui qui était un peu l'enfant de la maison, lui si bon, si serviable, si tendre? Et Frédéric continua ses duos ; il fut de toutes les soirées, de toutes les promenades. Ils s'arrêtèrent avec Marie devant cette madone de Raphaël, du Zwinger, la contemplant et l'invoquant dans le secret de leur cœur; ils regardèrent, du haut de la terrasse de Brichl, l'Elbe rouler à leurs pieds en flots pressés; ils s'assirent sous les ombrages du Grossgarten, et ce que les arbres

surprirent de leurs propos, ils ne le répétèrent qu'à la brise d'automne ; enfin ils se retrouvèrent un peu partout, au théâtre, à l'église, dans les salons, même à la Burg royale, où la grande maîtresse de cérémonie, cette madame D***, que nous connaissons, aussi clairvoyante, mais plus indulgente que son ami le palatin pour les faiblesses de cœur, les couvrait de son égide. Et puis l'heure de la séparation sonna. Ce n'était pas l'adieu qui ne laisse pas d'espoir. Frédéric regagnait Paris et elle retournait en Pologne. Elle reverrait les belles forêts, la petite rivière susurrante, et le lac et le parc de Sluzewo ! C'était par une soirée de septembre encore brillante et tiède comme une nuit d'été. En bas, à la porte, la voiture de poste attendait. Il y avait un bouquet de roses sur la table ; elle en prit une et la lui tendit. Dix heures sonnaient au cadran de la Frauenkirche (Notre-Dame). Il restait très pâle, l'œil inspiré comme s'il eût entendu

un de ces chants intérieurs qui le hantaient ; alors, s'approchant du piano, il y improvisa la valse éditée par Fontana dans le recueil posthume des œuvres du maître (valse 1, op. 69). Marie l'appela plus tard la valse de l'*Adieu*. On y croit entendre, après le murmure de deux voix amoureuses, les coups répétés de l'horloge et le roulement des roues brûlant le pavé, dont le bruit couvre celui des sanglots comprimés. Quelques semaines plus tard, Marie recevait de Paris la valse recopiée. J'ai vu ce manuscrit précieux. Les notes en sont fines, correctes et lisibles. Rien qu'en haut cette simple dédicace : « A Mademoiselle Marie, » et, au bas, la date : « Dresde, septembre 1835. » Ainsi la musique continuait à les unir à distance. Leurs pensées, franchissant l'espace, volaient l'une vers l'autre comme deux colombes qui ont hâte de se revoir. Et cette idée d'une séparation momentanée soutenait le cœur de Frédéric. C'est alors

…pour Mlle Marie


al fine
FChopin
Sept 1835

que, se sentant ou se sachant aimé, il forma des rêves d'avenir et de bonheur tranquille. Il voyait son sort uni à celui de cette gracieuse et charmante jeune fille; il la voyait s'appuyant sur lui, parcourant le chemin fleuri de la vie. Il renonçait à la gloire pour l'amour. Là-bas, sur le sol de la patrie, dans une de ces campagnes qu'ombragent les forêts aux longs murmures, ils vivraient paisibles, retirés, entourés de leurs parents, d'un petit cercle d'amis, des fidèles villageois dont elle serait la Providence et le guide. Et, après le travail des champs, il retrouverait son piano et l'art à la source pure de la nature, entre le ciel et les grands arbres. Ah! l'inspiration ne lui ferait pas défaut... Peut-être lui avait-il déroulé ces riantes et paisibles images... et elle l'avait écouté, souriante, de ce sourire qu'il adorait. Peut-être même lui avait-elle dit d'attendre, et il attendait plein d'espoir. Il savait qu'au retour de la saison d'été, elle accom-

pagnerait sa mère à Marienbad, et il comptait les mois qui s'écoulaient. Il lui demeurait fidèle, digne de ce chaste amour, repoussant les frivolités et les jouissances faciles. Il était rêveur et agité. Ses leçons ne l'intéressaient plus. Comme jadis, durant ses promenades, le soir, le long des boulevards brillants, où il s'isolait au milieu de la foule, il cherchait au ciel l'étoile qui scintillait là-bas au-dessus de sa tête, et qu'*elle* regardait aussi en pensant à lui :

C'est à vous seule que je rêve
La nuit quand l'étoile se lève.

C'est ainsi qu'il vint, cet été si impatiemment et si ardemment désiré. L'amour est à la fois si confiant et si timide! Le jour où il vit enfin devant lui les collines de Marienbad, quoique ce fût par une splendide matinée de juillet, ensoleillée, parfumée des aromes des fleurs épanouies, des fruits et des blés mûris, il eut peur; un

voile s'étendit devant ses yeux, il eut le pressentiment que c'en était fini du bonheur de sa vie. Cette première impression se dissipa pourtant à la joie du revoir. Mais, malgré la grâce aimable dont on l'entourait, il s'inquiétait de la réserve d'un accueil plus cérémonieux. Alors, pour se consoler, pour se donner confiance, il se disait qu'il n'était plus un enfant, qu'il était passé, le temps où on le comblait de caresses. Chaque jour, il voulait parler, et le jour s'écoulait sans qu'il eût osé aborder le sujet. Faible, il se laissait entraîner par la douceur de vivre à ses côtés, de la voir presque à chaque heure, de l'entendre, de lui parler. C'étaient, de nouveau, ces belles promenades au milieu de riants paysages, et la musique qui les réunissait, et les longues conversations où il lui racontait ses premiers débuts à Paris, ses angoisses, puis ses succès ; et aussi, quand il voulait s'étourdir, oublier la crainte et l'émotion qui l'obsé-

daient, les *polichinades*. On imitait alors tel ou tel artiste en renom, le jeu de certains élèves ou de tel de ses compatriotes, assommant le clavier à grands gestes de mains et de bras, manière échevelée et romantique qu'il appelait, lui, *aller à la chasse aux pigeons*. Ce fut aussi pendant ces heures de causerie, alors que le soleil, montant au haut du ciel, envoyait à la terre ses plus ardentes caresses, alors qu'on ne trouvait un peu de fraîcheur qu'à l'ombre d'un vieux tilleul, principal ornement du jardinet de la villa, que Marie reproduisit au fusain les traits de l'artiste. Ce portrait, dont on a vanté la ressemblance, a, pendant longtemps, été conservé par une des sœurs de Chopin. L'incendie du palais Zamoyski, où madame Y... occupait un appartement, incendie qui détruisit tous les souvenirs du maître, ses lettres, son piano de Pleyel et le beau dessin de Greuze, emporta sans doute aussi le fusain de Marie, au milieu

de ses cendres. On approchait ainsi du terme de la saison. Déjà Frédéric voyait autour de lui ces tristes préparatifs de départ. Qu'attendrait-il encore? Un jour, sous ce tilleul sombre qui avait perdu toutes ses fleurs, la voix tremblante, les yeux voilés de larmes contenues, il fit à Marie l'aveu de son amour et de ses espérances. Elle l'écouta, éclairée par un rayon que tamisaient les branches, et qui donnait des reflets bleus à ses beaux cheveux noirs; elle l'écoutait les yeux baissés, les mains jointes, réprimant son souffle, et entendant les battements précipités de son cœur. Que lui répondit-elle ? Assurément, avec des paroles et des ménagements plus tendres, ce qu'elle m'a confié depuis : « qu'elle n'irait jamais à l'encontre de ses parents; que, cette volonté, elle n'espérait pas pouvoir la fléchir, mais que, dans son cœur, toujours, toujours, elle lui garderait un souvenir reconnaissant ». Ils s'éloignèrent du jardin à

pas lents, tandis que les oiseaux seuls chantaient, heureux de s'aimer.

Le surlendemain, Marie et sa mère quittaient Marienbad. D'autres couples, sans doute, s'assirent sous le tilleul ; d'autres murmures d'amour montèrent sous ses rameaux ; mais je voudrais que, sur la vieille écorce de son tronc, quelqu'un gravât ces mots « Marie, août 1836 ; » car ne fut-ce pas là le tombeau de l'amour du maître ! Il me reste à conter l'épilogue de cette idylle. Un an après, Marie W... épousa le comte Skarbeck, le fils de l'ancien élève de Nicolas Chopin. Alla-t-elle voir l'humble maison où était né celui qui avait tenu une si grande place dans son cœur d'enfant et de jeune fille ? Je ne sais, mais ce mariage ne fut pas heureux. La cour de Rome en prononça plus tard la nullité pour des raisons que je n'ai pas à rappeler ici. La comtesse unit pour la seconde fois son sort à M. Orpiszewski, un gentilhomme plein de talent ; à

la fois poète, historien, homme politique, que les tristes conditions au milieu desquelles se débat sa patrie empêchèrent seules d'atteindre aux plus hautes destinées. Il est mort récemment à Florence. Marie fut admirable d'abnégation, de soins, de dévouement : elle perdit un fils unique où avait passé comme une étincelle du génie des hommes qui l'avaient aimée ; elle disputa pendant dix-huit ans son mari à la mort. On eût dit que l'ombre vengeresse du maître la poursuivait par delà sa tombe. Elle fut résignée et douce, puisqu'elle n'avait accompli que son devoir. D'autres ont reproché à ses parents, à Marie elle-même, de n'avoir pas su s'affranchir des préjugés aristocratiques ; mais lui ferait-on un crime d'avoir sacrifié son attachement à la piété et au respect filial ? Elle n'oublia pas le maître. Maintenant encore, que les ans ont accompli sur elle leur œuvre de destruction, qu'il est difficile de reconnaître dans

cette femme âgée et alourdie la svelte jeune fille, la brune Euterpe des beaux jours de Genève, de Marienbad et de Dresde, un éclair de l'ancienne beauté s'allume dans son regard, lui rendant quelque chose de l'attrait juvénile, lorsque ses mains aux doigts encore déliés et fins exécutent une œuvre du musicien immortel. Nul mieux qu'elle ne sait y mettre l'âme et le sentiment de l'artiste. En l'écoutant, on croirait que Chopin revit. Et Chopin, que fit-il alors? Oublia-t-il ? Sans doute. Tous regrets, si cuisants qu'ils soient, ont la fragilité des couleurs qui s'effacent avec le temps. Il aima depuis et il aima avec ardeur ; mais, après sa mort, dans une enveloppe que fermait, en signe de deuil, un ruban noir noué en croix, on retrouva une rose desséchée ; et, sur l'enveloppe, lui, le pauvre Fritz, il avait tracé ce mot polonais, si complexe et si simple, qui veut dire à la fois : mon chagrin, ma misère, mes regrets, mon tourment et ma peine : *Moïa bie da !*

XII

George Sand. — Première rencontre. — Contrastes. — Voyage à Majorque. — Palma. — Valdemosa. — Maladie. — Retour à Paris.

« Le génie de Chopin est le plus profond et le plus plein de sentiment et d'émotion qui ait existé. Il a fait parler à un seul instrument la langue de l'infini, il a su souvent résumer, en dix lignes qu'un enfant pouvait jouer, des poèmes d'une élévation immense, des drames d'une énergie sans égale. Il n'a jamais eu besoin de grands moyens matériels pour donner le mot de son génie. Il ne lui a fallu ni saxophone,

ni ophicléide pour remplir l'âme de terreur, ni orgues d'église, ni voix humaines pour la remplir de foi et d'enthousiasme. Il n'a pas été connu, et il ne l'est pas encore de la foule.

» Il faut de grands progrès dans le goût et l'intelligence de l'art pour que ses œuvres deviennent populaires. Un jour viendra où l'on orchestrera sa musique sans rien changer à sa partition de piano, et où tout le monde saura que ce génie, aussi vaste, aussi complet, aussi savant que celui des plus grands maîtres qu'il s'était assimilés, a gardé une individualité encore plus exquise que celle de Sébastien Bach, encore plus puissante que celle de Beethoven, encore plus dramatique que celle de Weber. Il est tous les trois ensemble, et il est encore lui-même, c'est-à-dire plus délicat dans le goût, plus austère dans le grand, plus déchirant dans la douleur. Mozart seul lui est supérieur, parce que Mozart a en

plus le calme de la santé, par conséquent la plénitude de la vie. »

Tel est le jugement que porta George Sand sur le génie du maître. J'aurai l'occasion de revenir plus d'une fois sur son appréciation de l'homme et du caractère de l'homme. Quant à leur rencontre, elle fut une de ces combinaisons imprévues du sort, qui se joue de la destinée des humains[1]. Le sort se plut à rapprocher ces deux êtres si dissemblables et à les river l'un à l'autre, pendant huit années de leur existence, par tous les liens que forgent la passion, la reconnaissance, l'amitié, l'habitude. Ils se trouvèrent, pour la première fois, l'un en face de l'autre, à une soirée chez la comtesse Marliani. Six mois s'étaient écoulés depuis que Chopin avait quitté Marienbad, saignant d'une double blessure : blessure de cœur et blessure d'amour-propre... Les belles années avaient fui sans retour; les belles

1. George Sand, *Histoire de ma vie.*

années de confiance, d'insoucieuse jeunesse, de gloire tout éclatante comme une fleur fraîchement cueillie, de rêveries amoureuses et de projets d'avenir. En un jour, en un instant, sous ce tilleul, dans le petit jardin de Marienbad, le souffle du vent d'automne passa sur cette âme d'artiste si pleine d'espoir, et il lui sembla que tout s'y effeuillait soudain, que tout y devenait sombre, froid, dénudé comme un de ces paysages mornes de sa patrie, quand novembre vient découronner les bois, et que les premières neiges s'étendent en un linceul dans l'immensité des plaines. Il revint à Paris, portant en lui même ce silence et ce désert ; puis, les jours s'ajoutant aux jours, y ranimèrent les ardeurs de la vie. Cependant il sentait qu'il s'était opéré une transformation dans son être. Il ne se retrouvait plus lui-même ; il regrettait la fraîcheur printanière de ses sentiments, le charme de l'adolescence disparus. Des pressenti-

ments étranges agitaient sa nature nerveuse. Il rêvait tout éveillé. Il rêvait qu'il marchait à un abîme qui l'attirait et l'effrayait en même temps. Cependant il chercha à réagir ; il voulut se distraire par des voyages et traversa la Manche, en compagnie d'un de ses amis. Les brouillards de Londres étaient peu faits pour dissiper sa tristesse ; l'agitation électorale qui y régnait au moment de l'avènement au trône de la reine Victoria, le fatigua bien plus qu'elle ne l'étonna. Il visita ce que tout étranger visite à Londres, et, en plus, la célèbre fabrique de pianos de Broadwood. Il y joua... mais il ferma sa porte aux visites de ses confrères : Mendelssohn était là pourtant, fort désireux de le voir, et de lui reprocher sans doute son manque de parole. L'hiver, en effet, s'était écoulé sans qu'on l'eût revu à Leipzig. Lui cependant emportait de si tristes souvenirs d'Allemagne, qu'il eût désiré maintenant mettre l'Océan entre

l'Allemagne et lui. Il éprouvait une sorte de honte de cette plaie intérieure dont il souffrait; il eût voulu s'enfoncer dans sa solitude, comme l'oiseau blessé à mort, dans son taillis. Il s'arrêta à Brighton et Arundel, puis revint à Paris, sans que la vue de la mer, de la Cité, des frais et verts pâturages, des beaux arbres allongeant leurs ombres sur des pelouses aussi douces et unies que le velours, ne l'eût arraché à ses pensées.

Il reprit le train de son existence, gardant toujours la douleur cuisante du passé, à laquelle se joignait l'appréhension de quelque chose d'extraordinaire qu'il attendait avec un mélange de joie et de crainte, dans l'incertitude de ce que lui apporterait cet inconnu, entrant en maître dans sa vie. Serait-ce l'oubli, qui est aussi le renouveau du cœur, ou bien un surcroît de déchirements et de peines? Ainsi vint ce soir, cette heure pressentie d'où allait encore une fois dépendre sa destinée. Toute la journée, il

crut entendre de ces appels mystérieux qui jadis, aux temps de son adolescence, le faisaient souvent se retourner au milieu de ses promenades ou de ses rêveries, et qu'il appelait ses esprits avertisseurs. Il reconnaissait la voix de Marie, il revoyait son image; il respirait de subtils aromes, comme si fussent venus jusqu'à lui, apportés par les brises d'est, les doux parfums des violettes qu'ils cueillaient ensemble sur les gazons du parc de là-bas. Quand vint le soir, pour chasser cette obsession, il choisit au hasard, entre les invitations que le monde élégant continuait à lui adresser. Il se dirigea vers l'hôtel de la comtesse Marliani. Arrivé à la porte, un tremblement nerveux le secoua; un instant, il eut l'idée de retourner sur ses pas; puis il dépassa le seuil des salons. Le sort en décidait ainsi. L'attirance de l'abîme avait été plus forte que la frayeur du gouffre. Les moindres détails de cette réunion lui restèrent gravés dans la mé-

moire. Après avoir salué la maîtresse de la maison, il chercha une place un peu à l'écart : il espérait délasser son esprit par ce va-et-vient, le bruit des voix, ces figures diverses dont il cherchait à deviner les sentiments. Mais il se trouva que son âme débordait d'émotion, que l'inspiration montait puissante et douce, le fascinant, l'appelant à lui, semblable à la voix cnchantée du roi des aulnes. Alors, obéissant à son génie, pâle sous ce souffle divin dont il sentait la froide empreinte glisser sur son front, il se leva, et, sans qu'on l'eût prié, il s'assit au piano. Aussitôt, un silence profond s'établit. Il improvisait sur un thème national : *Pozegnanie ulana* (les adieux du lancier). Rien de plus simple que cette poésie populaire. « Un soldat a quitté ses foyers ; soudain, il revient sur ses pas pour embrasser ses parents ; puis s'éloigne et revient encore, car c'est sa sœur qu'il désire serrer entre ses bras ; de nouveau le galop du

cheval s'affaiblit dans l'espace et de nouveau il se rapproche du hameau. Cette fois, c'est à la porte de sa fiancée que s'arrête le lancier; et longtemps, longtemps, le silence de la nuit n'est plus troublé par aucun bruit... A l'aurore seulement, la route résonne sous les sabots du coursier; elle écoute, tout faiblit, tout s'efface... il ne reviendra plus! »

Autour de l'artiste, on écoutait avec la même angoisse et la même émotion du cœur. Jamais son jeu n'avait paru plus expressif ni plus tendre. C'est qu'il contait là sa propre histoire. C'était lui, le pauvre soldat, qui s'en allait aux hasards et aux dangers des batailles, et qui jamais, jamais ne reverrait plus celle qu'il avait cru sa fiancée. Il semblait perdu dans sa vision; il voyait les paysages connus, ces paysages frissonnants de verdure sous la fraîcheur du printemps, pleins de cris amoureux d'oiseaux entre les branches, y préparant leurs nids, pleins d'haleines parfumées, montant de l'herbe

humide et de l'écorce des arbres que gonfle la sève. Lui aspire cette odeur avec délices; c'est encore ce parfum de violettes qui le poursuit; c'est bien cette muette caresse des yeux de Marie, plus douce et plus tiède que celle du soleil printanier. Alors cette douleur, de se ressouvenir des temps heureux dans la tristesse, le rappelle à la réalité des choses; ses mains espacent les derniers accords, il se relève et aperçoit devant lui deux yeux brûlants attachés sur les siens. Il ne se trompe pas, ce n'est point un rêve... c'est Marie W... qu'il aperçoit, qu'il effleure presque, dont il sent pour ainsi dire le souffle; Marie, non pas telle qu'elle lui était apparue dans sa sveltesse et sa placidité de vierge, mais telle qu'il se serait plu à se la figurer, dans l'épanouissement de ses séductions et de sa beauté de femme. Ce sont les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux, le même ovale du visage, la même matité pâle des joues relevant l'incarnat des lèvres, tout, jusqu'à

ce parfum jadis discret et fin, plus troublant et plus capiteux aujourd'hui; comme si tout eût suivi cette même gradation, dans cette maturité et cette ardeur subite des grâces chastes de la jeune fille. Cette ressemblance fortuite, — car ce n'était qu'une ressemblance — nous explique un de ces revirements brusques du cœur que d'autres que moi ont attribué à l'oubli, et qui ne fut, au contraire, chez Chopin, que la puissance et la fidélité du souvenir... Avant d'aimer Aurore pour elle, avant de s'y attacher par toutes les fibres du cœur, par tous les liens de l'âme, par toute l'ardeur des désirs et toute la gratitude des joies et des jouissances accordées, il aima en elle l'image de Marie. Car, ai-je besoin de le dire au lecteur? c'était George Sand, l'auteur de *Lélia*, qui, venue là pendant l'improvisation du maître, dont elle avait entendu parler et qu'elle brûlait du désir de connaître, poussée par une intuition secrète, subjuguée au premier abord

par la beauté incomparable de ce jeu et la grâce poétique de ce visage, se sentait, elle aussi, entraînée vers lui par toutes les fibres de sa nature passionnée. Quand il eut fini, elle vint à lui, elle lui prit les mains, elle les serra dans ses mains souples et chaudes et ce fut là comme une prise de possession. Elle lui parla de son art, elle, cette artiste qui avait la divination du beau sous toutes ses formes en des termes qui le firent tressaillir. Il se voyait compris. Quelle plus grande jouissance pour une âme semblable à la sienne! Sa voix, un peu étouffée, n'avait pas le timbre frais et mélodieux de la voix de Marie, qu'il comparait jadis au son pur d'une clochette d'argent, mais des inflexions graves qui vous remuaient et vous troublaient.

Elle avait alors trente-quatre ans, c'est-à-dire six années de plus que lui. Sa beauté semblait un fruit attrayant et mûr; de toute sa personne se dégageaient cette plé-

nitude de vie et de grâce, la conscience de l'épanouissement de l'être dans ses aptitudes physiques, intellectuelles et morales. Le portrait qu'elle a tracé d'elle-même à cette époque ne répond pas au modèle. Il y a là trop de modestie ou un brin de cette coquetterie permise à toute femme, — si affranchie qu'elle en fût ou voulût être. « Je n'eus qu'un instant de fraîcheur et jamais de beauté. Mes traits étaient cependant assez bien faits, mais je ne songeai jamais à leur donner la moindre expression; l'habitude contractée, presque dès le berceau, d'une rêverie dont il me serait impossible de me rendre compte à moi-même, me donna de bonne heure l'air bête... Somme toute, avec des cheveux, des yeux, des dents et aucune difformité, je ne fus ni laide, ni belle dans ma jeunesse : yeux noirs, cheveux noirs, front ordinaire, teint pâle, nez bien fait, menton rond, bouche moyenne; taille : quatre pieds dix

pouces[1]... » Ce n'est là qu'un signalement de passeport; et Chopin en jugea bien ainsi. Quoi qu'on en ait dit de ses luttes et de ses premières résistances, la vérité est que, dès ce soir, il se sentit à elle. Un témoin, indiscret certes, m'a raconté qu'au moment de se séparer, et comme pour cimenter cette union de deux cœurs volant l'un vers l'autre, Lélia posa ses lèvres sur celles de l'artiste et que ce baiser eut la puissance d'un philtre enchanteur. Ceci est du roman : le narrateur est du nombre de ceux qui croient à l'influence néfaste qu'exerça George Sand sur la vie et sur le génie de Frédéric. Force m'est ici d'entrer dans le débat. Il est avéré que cette existence commune de huit années ne leur laissa à tous deux qu'un fond d'amertume dans l'âme. Il faut en accuser le contraste excessif de leurs natures, et non l'expliquer par des torts attribués, je le sais, avec plus de partialité que de justice à

1. George Sand, *Histoire de ma vie.*

l'une des parties en cause. Jamais caprice du sort, je l'ai dit, n'avait uni deux êtres plus dissemblables. Elle était l'image de la nature même, généreuse, expansive, bonne, jouissant plus du bonheur présent que tourmentée des regrets du passé, parce que, comme dans la nature sans cesse en travail, et où tout se renouvelle, son cœur, qui avait de la tendresse et le besoin impérieux « d'exercer cet instinct », se trouvait assez riche pour reporter cette tendresse aussi vivace, aussi franche d'un objet à un autre. Lui, au contraire, était exclusif et jaloux dans ses affections. Son inspiration le maintenait à des hauteurs qui le faisaient se heurter et se blesser aux aspérités de la terre. L'élégance raffinée de sa personne, qu'un pli de rose suffisait à froisser, correspondait à la délicatesse de ses sentiments.

L'entourage républicain de George répugnait à cet enfant chéri de l'aristocratie internationale. — Ses scrupules catho-

liques, égarés, perdus dans l'infini de la religion panthéiste que professait Consuelo le poursuivaient de leurs terreurs. Cette union que n'avait point bénie l'Église, lui inspirait la crainte de l'enfer, tout en lui procurant ici-bas les délices du ciel. Il aima de toutes ses ardeurs, de toute sa tendresse passionnée, contenue jusque-là; la possession avait rivé plus lourdement les chaînes qui retenaient son génie captif sur la terre, et l'effort vain qu'il fit pour s'en affranchir, la volupté qu'il retrouvait à retomber dans l'esclavage des sens, cette lutte et cette fièvre incessante devaient miner ses forces. Il avait toutes les exigences impérieuses de la passion sans en posséder les sources vitales. Il chérissait, et il se sentait peu ou du moins autrement chéri. Or, chérir en étant peu ou mal chéri soi-même, c'est être malheureux, et c'est elle-même qui le dit : « J'avais pour l'artiste une sorte d'adoration maternelle très réelle et très vraie. »

Lui demandait davantage, tandis que, chez elle, ce sentiment d'amitié tranquille s'expliquait et par les années qu'elle comptait en plus et par les orages qui avaient bouleversé sa vie et par les soins, maternels ceux-là, qu'elle prodiguait à celui que, les premières ivresses des sens passées, elle appelait *son malade ordinaire*, et aussi son *cher enfant*, tant il était jeune et naïf, ce cœur, et faible et frêle, ce corps, qui se donnait entièrement et sans partage. Elle le reconnaissait, elle en souffrait, mais elle se sentait assez jeune pour avoir encore à lutter contre l'amour, contre la passion proprement dite[1]. En somme, et pour conclure, ils ne goûtèrent durant ces huit années que deux à trois mois de félicité sans mélange d'un amour absolu et complet. Dès le mois de novembre 1838, la santé de Chopin inspira des inquiétudes, et le voyage de Majorque fut décidé. D'ail-

1. GEORGE SAND, *Histoire de ma vie*.

leurs, George Sand allait surtout demander à la clémence de ce climat le rétablissement de son fils. La route s'accomplit sans accident : la traversée fut heureuse. De Barcelone à Palma, la mer se fit douce et presque sans vague, le ciel brillant. La nuit, des milliers d'étoiles s'allumaient au firmament; malgré la saison, on respirait une brise tiède; sur le pont, Chopin écoutait le chant des matelots de quart; une mélopée bizarre, où il retrouvait quelque chose de la mélancolie des *dumkas* [1] de son pays. Puis on aborda à cette île enchantée, éternellement verte, où, en plein hiver, s'étalait cette végétation luxuriante sous les chaudes caresses d'un ciel africain. Dans le premier moment d'enthousiasme, tout parut beau, et l'on se montrait prêt à s'accommoder de tout; encore fallait-il ne pas coucher à la belle étoile. Or Palma, si belle qu'elle fût à l'œil des étrangers avec ses maisons

1 Airs d'Ukraine.

arabes, à toits plats, aux élégantes ogives des fenêtres, avec la masse imposante de sa cathédrale, avec la *lonjá* (Bourse) et le *Palaccio reale*, menaçait de ne leur offrir aucun refuge... Pas d'hôtel, pas de logements; çà et là, quelques maisons désertes, aux échancrures béantes en guise de fenêtres; car les propriétaires absents en emportaient les cloisons avec eux. On finit cependant par trouver un homme charitable, le señor Gomez, qui céda sa maison aux nobles étrangers avec force saluts, mais moyennant forte finance, cela va sans dire. Il poussa la munificence jusqu'à leur laisser ses portes et fenêtres, qu'il n'enleva pas. En revanche, les trois pièces blanchies à la chaux n'offraient pour tout ameublement que trois couchettes primitives, autant de chaises, et une table dépourvue d'équilibre. Le vent soufflait en furieux par toutes les fentes, et l'eau s'infiltrait dans les murs, y déposant des plaques de salpêtre. Chopin,

16

qui avait fait son testament avant de partir, acceptait vent et pluie de bonne grâce : « Je suis à Palma, écrivait-il à la date du 15 novembre, à son ami Jules Fontana, entouré de palmiers, de cèdres, de cactus, d'oliviers, d'orangers, de citronniers, d'aloès, de figuiers, de grenadiers. Le ciel est d'un bleu de turquoise, la mer est d'azur, les montagnes vertes comme l'émeraude. L'air y est aussi pur que celui qu'on doit respirer au paradis. Le jour durant, nous avons le soleil, donc la chaleur. Tout le monde se promène en habit d'été. La nuit, on entend des guitares et des sérénades. Les festons de vigne retombent en pendentifs sur d'immenses balcons; partout s'élèvent des murs mauresques; la ville, comme tout autour de nous, parle de l'Afrique. En un mot, c'est une vie enchantée. »

Hélas ! le désenchantement n'arriva que trop vite ; on se lassa de la couleur locale, on n'écouta plus les donneurs de sérénades,

ni les complaintes douces d'une mère endormant son enfant, dans la maison d'un *paez*[1] voisin, mêlées aux invocations, entrecoupées d'*oremus* et d'*amen*, que le paez adressait à la troupe grouillante et grondante de son étable à porcs. La pluie ternissait l'éclat du ciel, souillait l'azur de la mer et l'émeraude des montagnes, une pluie ruisselant le long des murs, les pénétrant, leur donnant la froide humidité de l'argile. Chopin se mit à tousser ; une bronchite aiguë à laquelle les médecins de l'endroit reconnurent tous les symptômes d'une phtisie laryngée firent, des hôtes de la maison du Vent, des êtres voués à l'exécration universelle. On les évita comme autant de pestiférés ; on se détournait de leur habitation comme d'une ladrerie ; pour tout Majorquais, la phtisie est un mal contagieux ; plus encore, c'est un châtiment que la Providence n'inflige d'ordinaire qu'aux mécréants. Le noble seigneur Gomez

1. Fermier.

se montra aussi rébarbatif, aussi âpre qu'il avait été jusque-là plein d'onction et d'urbanité. Il n'entendait pas que ces mécréants, frappés de la colère céleste, pussent librement contaminer sa maison. Il les mit en demeure d'aller chercher gîte partout où bon leur semblerait ; il parla de sacrifier aux flammes « le mobilier luxueux dont il avait eu la faiblesse de leur octroyer l'usage », et finalement poussa la condescendance jusqu'à le leur céder... à prix d'or, bien entendu. Les pauvres lépreux partirent, secouant la poussière de leurs sandales sur Palma et la maison du seigneur Gomez. Fort heureusement, et quoi qu'en pensât le noble señor, la Providence se montra plus clémente. Elle ne condamna pas le malade et son entourage à chercher un abri dans l'anfractuosité des rochers, ou sous l'inextricable couvert des cactus en fleurs. A quelques kilomètres de la capitale de l'île, au dernier plan des plateaux successifs formant la chaîne de

Valdemosa, s'élevait un monastère, d'où une loi encore récente, puisque son application remontait à six années à peine, venait de bannir les chartreux. C'était un assemblage de bâtiments très fortement et très largement construits, ou, pour mieux dire, trois chartreuses avec leurs cloîtres, leurs cellules, leurs chapelles, leurs préaux où, çà et là, jaillissait encore quelque fontaine; un cimetière, où les tombes des moines s'effaçaient sous la hauteur des herbes, des arbustes et des fleurs ; une église muette, mais qui gardait comme une odeur d'encens empreinte dans ses murs, et le long des stalles boisées du chœur, l'écho des chants et de la voix monotone des chartreux récitant leur rosaire. Des pentes de la montagne, le vallon encaissé s'offrait à la vue comme un jardin riant, où mille nuances de verdure mariaient leurs couleurs ; le pin, l'olivier, le chêne vert, le caroubier, et, autour de hauts murs rougeâtres qui en formaient

l'enclos, des cyprès plantés deux par deux s'élevaient semblables à de sombres pyramides. Quelles promenades, quelles découvertes de paysages variés, à chaque détour des sentiers ombreux ! Ici, le village même de Valdemosa, les petites maisons sombres, accolés aux flancs du monastère, comme des nids d'hirondelle aux arcs-boutants d'une église ; là, une maisonnette arabe, toute blanche, s'élevant à mi-côte, avec un palmier qui se penche sur l'abîme, et dont la silhouette tranche, aux jours de soleil, sur le bleu intense du ciel ; et, plus loin, par delà les montagnes vertes, de deux côtés, à l'orient et au sud, une ligne brillante, qui s'élargit, qui confond son éclat avec l'azur du ciel, qui ôte ses bornes à l'horizon, irradié, vers le soir, des nuances du prisme : « C'est la mer !... la mer aux mille voix ! » comme l'a dit Homère. En revanche, à l'intérieur, quel silence grandiose, ou bien aussi quels bruits mystérieux sous les cloîtres, quand la rafale

gémit, apportant avec elle la plainte des oiseaux, chassant de grands brouillards qui tombent tout à coup semblables à un linceul et font paraître la petite lampe, que portent les habitants de cette solitude pour se diriger à l'heure du crépuscule, comme un feu follet errant sous les galeries[1]. L'âme de Chopin devient alors une sorte de temple où se repercutent toutes ces rumeurs mystérieuses. « Aux jours de soleil et de santé, aux bruits des voix des enfants sous la fenêtre, au soin lointain des guitares, au chant des oiseaux sous la feuillée humide, à la vue des petites roses pâles épanouies », il jouait à ses amis, sur ce piano de Pleyel dont le transport avait coûté 400 francs, tandis que, derrière sa chaise, se tenait immobile le menuisier de l'endroit, un sauvage dompté, ému jusqu'aux larmes par la douceur de ces accords, — des choses d'une suavité exquise. Mais, quand sa pensée s'arrêtait à des visions

1. *Un hiver à Majorque.*

funèbres, qu'il croyait voir les moines trépassés, soulevant les dalles de leurs tombes; qu'il entendait les cris plaintifs de l'aigle, le sifflement de la bise, c'étaient des idées terribles, des expressions déchirantes qui se pressaient, semblables à d'insaisissables fantômes, sous ces doigts. Sa toux n'a pas cessé, il est en proie à une surexcitation nerveuse dont la violence le prive de sommeil; s'il résiste aux prescriptions d'un médecin ignare, qui ordonne une saignée, par cet instinct qui rattache l'homme à la vie, il n'a ni les médicaments, ni l'alimentation nécessaires: et pourtant son énergie ne l'abandonne pas, il travaille, il est en correspondance constante avec Fontana; il lui envoie son prélude en *do* dièze mineur, dont Pleyel acquiert l'entière propriété moyennant 500 francs, il transcrit sa tarentelle en *fa*, ses deux polonaises, l'allegro du concert op. 46, et un nocturne, se contentant de 1,500 francs de droit d'auteur pour l'Allema-

gne, l'Autriche, la France! Il ne se plaint ni de sa manière de vivre, ni de son éditeur, il trouve au contraire le mot pour rire : « J'ai eu les trois médecins de l'île en consultation chez moi. L'un prétendait que j'allais finir, le second que je me mourais, le troisième que j'étais mort, et, moi, je n'en continue pas moins à vivre comme je vivais. » Une fois délivré de la tutelle du señor Gomez, il écrit sur un ton plaisant : « Perdu entre les rochers et la mer, dans une immense couvent de chartreux abandonné, confiné dans une cellule dont l'unique porte est plus large que les porches de Paris, tu peux te figurer Frédéric, pas frisé du tout, dépourvu de gants blancs, et pâle comme à son ordinaire. Ma cellule a les dimensions d'une bière dont le couvercle ressemble à quelque voûte couverte de poussière ; les fenêtres sont petites ; sous ces fenêtres croissent des orangers, des palmiers, des cyprès ; en face de la fenêtre, sous une rosace à jour dans le style arabe, se trouve

mon lit ; près du lit, un pauvre guéridon, et, sur ce guéridon, un flambeau en cuivre (c'est un grand luxe), avec une malheureuse bougie ; les œuvres de Bach, mes griffonnages à moi... Voilà tout ce que je possède. Et quel silence ! On peut crier, personne n'entendra ! C'est une belle chose que la nature, mais il ne faut pas y avoir affaire avec les hommes. » En effet, les habitants de Valdemosa ne semblaient guère plus hospitaliers que ceux de Palma. Ils avaient, eux aussi, établi une sorte de cordon sanitaire autour de la chartreuse, et mis les pauvres reclus en état d'interdiction.

Cette fois, Chopin revenant lentement à lui, il ne s'agissait plus tant de contagion que d'impiété. Chaque dimanche, un des marguilliers, revêtu de son gilet de soie bariolée, et de sa veste noire collée à la taille, se promenait de porte en porte, un cornet à bouquin aux lèvres, invitant ainsi les fidèles à l'office. Il poursuivait sa course jusqu'au

monastère, et emplissait le cloître du bruit assourdissant de ces appels. On faisait pourtant mine de ne pas l'entendre : le bedeau sous sa cape n'eut pas l'occasion de recevoir l'offrande des étrangers. De là, de saintes colères. Si on n'alla pas jusqu'à affamer ces mécréants, du moins, on leur fit payer leurs provisions à poids d'or. Le mot d'ordre avait été donné; et les malheureux durent se plier aux exigences de la gent rapace. La camarilla du couvent, il s'en forme partout, cachait la même hostilité sous des dehors plus obséquieux. C'était d'abord le personnel féminin attaché au service des voyageurs; la Maria-Antonina, une doña déchue de sa splendeur, au langage maniéré et dévôt, longue, mince et sèche; puis la Catalina, une sorcière aux cheveux crépus retombant sur sa figure parcheminée; et enfin la Nina, un petit diablotin de dix ans, s'entendant toutes les trois à merveille, lorsqu'il s'agissait de faire main basse sur les denrées

venues de Palma, destinées au ravitaillement de leurs maîtres assiégés ; mais, le reste du temps, se querellant et s'injuriant comme des furies. C'était, en outre, le sacristain, vivant à l'ombre de l'église déserte, fier de ses pantalons européens et de ses bretelles rouges, qui ne le quittaient, hélas ! ni jour ni nuit ; et aussi le moine préposé à la garde du cloître, un père pharmacien, dont on apercevait rarement la silhouette, tant il prenait de soin à la dissimuler derrière les buissons de ricin et autres plantes médicinales qui abritaient la porte de sa cellule ! On l'y relançait pourtant quelquefois, en quête des juleps nécessaires au malade. Alors, par l'entre-baîllement de la porte, il apparaissait, revêtu de sa robe blanche de chartreux, qu'il endossait toujours, enfermé chez lui, à l'heure des offices. Souvent aussi la chartreuse recevait d'autres hôtes. Au mardi gras, par exemple, les villageois y venaient danser, costumés en dia-

bles, en animaux fantastiques, en bergères, en marquises, et les reflets des torches, le bruit des castagnettes qu'ils agitaient, troublaient soudain le silence des préaux, et, par la brisée des arcades, par les portes disjointes, éclairaient les cellules abandonnées. La nuit même, des voix, des pas mystérieux résonnaient sous les voûtes. Un ancien ami des chartreux que l'ivresse consolait maintenant de l'absence des pères parcourait les solitudes, son bâton frappant les dalles, tandis que ses cris lamentables se répercutaient d'arceaux en arceaux. Arrêté à la porte des cellules, il appelait par leurs noms les religieux expulsés, et, n'en recevant pas de réponse, invectivait la terre, les cieux et les hommes. La lumière qui glissait sous la fente des portes des trois cellules occupées par les Français l'attirait surtout. Durant des heures, on l'entendait proférer d'horribles menaces, jusqu'à ce que, exténué, il tombât lourdement sur le sol. On l'y retrou-

vait au matin, sa longue barbe blanche balayant les dalles, ses mains crispées serrant l'une son bâton, l'autre un couteau ouvert. On en riait : les enfants sémaient de nouveau les échos de leur gaieté sous les cloîtres ; le soleil y ramenait la vie... Mais toutes ces émotions influaient sur le moral du pauvre maître. D'ailleurs, les éléments eux-mêmes semblaient conjurés contre lui. La pluie revint avec son clapotis monotone et lent sur les toits d'ardoises, et ses brouillards épais, enveloppant toute chose d'un voile gris uniforme. Un matin, c'était au dernier temps de leur séjour, George Sand et ses enfants ayant frété un de ces *birlocho* du pays, seul véhicule possible au milieu de chemins impraticables, partirent en voyage d'exploration. Ils laissaient l'artiste à son piano, sous la garde de la Catalina, et du menuisier que la douceur de son jeu avait charmé. Vers le milieu du jour, de nouveau les nuages s'amoncelèrent, le ciel ouvrit ses

écluses, et la nuit tomba rapide, semblable à quelque voile immense et sombre, qu'une main invisible aurait soudain abaissé. Les heures s'écoulaient, la soirée s'avançait et les voyageurs ne revenaient point. Chopin attentif au moindre bruit, sentait une mortelle angoisse étreindre son cœur. Enfin, désespéré, comme inconscient, il se mit au piano. C'est alors qu'il improvisa ce magnifique prélude en *si* mineur, où l'on croit entendre les gouttes de pluie résonner sur des toits sonores. « En nous voyant rentrer (sains et saufs) dit George Sand, il se leva en jetant un grand cri; puis il nous dit d'un air égaré et d'un ton étrange : « Ah ! je croyais que vous étiez morts ! » Il se voyait, lui aussi, noyé dans un lac, des gouttes d'eau pesantes et glacées lui tombant lentement sur la poitrine. »

Enfin, vers le mois de mars, on abandonna la Chartreuse, Palma, les Baléares; Chopin poussa un cri de délivrance. Il se reprenait

à vivre, et écrivit à Fontana de brûler, sans le lire, le testament qu'il avait préparé avant son départ. George Sand, elle aussi, éprouvait cette sorte d'allègement. « L'homme, a-t-elle écrit à ce sujet, n'est pas fait pour vivre avec des arbres, avec des pierres, avec le ciel pur, avec la mer azurée, avec les fleurs, mais bien avec les hommes ses semblables[1]. » Chopin, on se le rappelle, avait dit le contraire. C'est un trait de plus qui souligne la divergence de leurs caractères. Quand on aborda à la terre de France, on la salua avec des cris de joie. A Marseille, l'excellent docteur Cauvière rassura le malade sur son état et lui prodigua les soins les plus éclairés. Chopin se sentit assez fort pour rendre à son ami Nourrit, qui venait de se suicider à Naples, dans un accès de mélancolie, un dernier hommage. Il tint les orgues, au service funèbre de ce grand artiste. Ces souvenirs l'attristèrent. Combien de ceux

1. George Sand, *Histoire de ma vie.*

qui formaient son cercle d'intimes, dans le salon de la rue de la Chaussée-d'Antin, durant ces années heureuses, avaient déjà disparu ?... C'était pour lui un avertissement : « Ils me font signe de venir, disait-il ; je ne suis pas fait pour vivre longtemps. » Et, quoique George lui parût sourire à ces prévisions funestes, elle pensait et écrivait comme lui. Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'ils revinrent au mois d'avril 1839 à Paris.

XIII

Entrevue avec Moscheles. — Visite au palais de Saint-Cloud. — Nohant. — Mademoiselle de R... — La vie à Nohant. — Joies et tourments. — Maladie du corps et maladie de l'âme. — *Lucrezia Floriani*. — La rupture.

Désormais, l'affection de Chopin pour George, ainsi qu'il appelait l'auteur de *Consuelo*, fut une affection exclusive et absolue. Il lui appartenait par tous les liens de la reconnaissance, de l'habitude, de la passion. Vivre sans elle, c'eût été mourir. Sa santé semblait à peu près rétablie. Il reprit ses occupations et son travail avec un surcroît d'activité. Ses œuvres, publiées par Schlesinger, par Masset et d'autres, le classaient

définitivement parmi les maîtres célèbres. Il n'était pas de compositeur de passage à Paris qui ne tînt à saluer l'artiste incomparable. C'est ainsi que Schullhof, que Lenz, que Moscheles, le visitèrent successivement. Ce dernier surtout, alors à l'apogée de sa gloire, eut à cœur de rétracter le jugement sévère qu'il avait porté sur Frédéric sans le connaître.

« Enfin, j'ai vu Chopin, écrit-il dans son journal ; je croyais que cette heure, si impatiemment attendue, n'allait pas sonner pour moi. Sa personnalité répond absolument à sa musique, tant il s'y trouve de délicatesse et de rêverie. Il a joué, sur mes vives instances, et c'est maintenant que je comprends seulement l'enthousiasme qu'il provoque. Son jeu *ad libitum*, qui, chez d'autres, ne serait qu'un défi porté à la mesure, devient chez lui une originalité pleine de charme. Ces modulations si étranges, lorsque j'exécute ses œuvres, me

ravissent lorsque je l'écoute et que je vois ses doigts glisser sur le clavier, semblables au pas léger d'une sylphide; ses *piani* sont si éthériques, qu'il n'est pas besoin de chercher de contrastes dans l'opposition violente des *forte*. Il en résulte que vous vous passez fort bien de ces masses orchestrales qu'exige l'école allemande. Vous l'écoutez avec un grand repos de l'âme, comme vous écouteriez un chanteur qui supplée à l'accompagnement par l'expression vive de ce qu'il ressent lui-même. Il est unique dans le monde des pianistes. Il m'a assuré qu'il aimait beaucoup ma musique, et je crois, en effet, qu'il la comprend à merveille. Après qu'il eut exécuté pour moi ses *Études* et ses *Préludes*, je le payai de la même monnaie, en lui faisant entendre un grand nombre de mes œuvres. »

Nous sommes bien loin de ces « modulations barbares », que le maître anglais reprochait jadis à son confrère de Paris. Maintenant,

au contraire, il ne tarit pas d'éloges, il ne quitte presque pas Chopin. C'est avec lui qu'il se rend au château de Saint Cloud, sur une invitation de la famille royale, et je lui laisse encore la parole, pour rendre compte aux lecteurs, de cette visite mémorable.

« A neuf heures, le comte et madame de Perthuis, sont venus nous prendre, Chopin et moi, dans leur voiture. Il pleuvait à torrents, et nous, commodément installés, nous éprouvions du plaisir à voir de loin les fenêtres du château splendidement éclairées. A notre arrivée, nous traversâmes une enfilade de salles magnifiques avant d'être introduits dans le salon carré. La famille royale s'y trouvait rassemblée *en petit comité*. La reine était assise près d'un guéridon, un élégant panier à ouvrage à la portée de sa main; madame Adélaïde, la duchesse d'Orléans et plusieurs dames de la cour se tenaient à ses côtés. Puis le roi s'approcha de moi et daigna me dire qu'il s'était

écoulé une vingtaine d'années, depuis le jour où il m'avait entendu. La reine nous demanda ensuite si le piano se trouvait convenablement disposé, si la pièce nous paraissait suffisamment éclairée, si nos sièges étaient assez élevés, et elle ajouta d'autres questions, très naturelles dans la bouche d'une souveraine que la bourgeoisie a élevée au trône. Chopin exécuta le premier quelques-uns de ses nocturnes et de ses études. On l'admira, on le choya comme un enfant bien-aimé. Après que j'eus à mon tour fait entendre à Leurs Majestés un certain nombre de mes compositions, tant anciennes que récentes, et que j'en eus été récompensé par les mêmes éloges, nous nous assîmes tous deux au même piano. Chopin voulut absolument tenir la basse. L'attention soutenue de notre royal auditoire ne fut interrompue que par des murmures d'approbation : *Divin! délicieux!* Lorsque nous touchions à la fin de l'andante, la

reine, se penchant vers une dame, lui dit : *Ne serait-il pas indiscret de le leur redemander?* Naturellement, à nos yeux, ce désir devenait un ordre, et nous bissâmes le morceau avec un redoublement d'ardeur.

» Le jeu de Chopin, plein de feu et de verve, électrisa l'auguste assemblée : on nous couvrit de louanges. Puis, de nouveau, Chopin joua seul. Nul ne saurait égaler le charme, l'expression, le sentiment de ce maître. J'improvisai à mon tour sur un thème de Mozart et je terminai par l'ouverture de *la Flûte enchantée.* Les louanges, cette monnaie courante, dont les têtes couronnées se montrent prodigues envers les artistes, flattèrent moins notre amour-propre, que l'attention visible avec laquelle le roi nous écouta durant toute la soirée. Chopin et moi, nous en ressentions une vive joie, comme deux frères, qui ne cherchent pas à s'éclipser l'un l'autre *à qui mieux mieux* [1].

1. Les mots en italiques sont en français dans le texte.

Enfin, à onze heures et demie, on nous offrit des rafraîchissements : nous quittâmes le château, non plus au milieu d'une ondée, mais sous une pluie de compliments et d'éloges. A partir de cette soirée, nous dûmes, Chopin et moi, répéter cette sonate de Mozart dans les premiers salons de Paris. Elle fut à la mode, et on ne la désigna plus autrement que *la Sonate.* »

Le lendemain, arrivèrent les présents royaux. Moscheles reçut une précieuse cassette, et Chopin une coupe d'argent artistement ciselée. On y avait fait graver ces mots : « Donné par le roi Louis-Philippe. »

Le soir, au dîner, George Sand but dans cette coupe, à la santé des *deux frères*, puisque c'était là l'appellation dont s'était servi Moscheles ; et, comme on partait pour Nohant, Chopin l'emporta avec lui. Alors on vivait encore heureux, sans songer au *memento mori*, qui est le dernier mot de toutes les amours, et de toutes les gloires d'ici-bas.

Aussi, avant que sonne cette triste heure de la séparation, me reste-t-il à parler des séjours consécutifs de Chopin dans le Berri, de la vie qu'il y menait, de ses distractions, de ses travaux, puis des désillusions, des malentendus, des chagrins, des souffrances qui, s'avivant et s'aggravant chaque jour, amenèrent cette rupture dont le déchirement fit saigner le cœur de l'artiste jusqu'à la mort.

Nohant est situé au centre d'un vaste site plat. C'est un pays sans beauté : il faut descendre la rivière à une lieue environ, vers la Châtre, pour découvrir de riantes perspectives; mais, comme l'a dit George Sand, « avec ces sillons de terre brune et grasse, ces gros noyers tout ronds, ces petits chemins ombragés, ces buissons en désordre, ces grands ormeaux délabrés, ces maisonnettes de paysans entourées de leurs jolis enclos, de leurs berceaux de vignes et de leurs vertes chênevières, il est cher à la vue et doux à la pensée ». Le château,

si château il y a (car ce n'est qu'une médiocre maison du temps de Louis XVI), touche au hameau et se pose au bord de la place champêtre sans plus de faste qu'une habitation de village[1]. Il y a sept larges fenêtres de front, bien espacées, avec la même façade sur la cour et un seul étage. Un grand corridor le traverse, à droite et à gauche duquel sont les chambres, les unes tournées au midi, les autres au nord. Le jardin est grand, planté de fleurs, de bois, d'avoines, de luzerne, d'arbres fruitiers, de gazons. La grande route de Châteauroux longe le jardin, et, de la terrasse, on voit passer les piétons et les voitures. Non loin du village, qui se compose de deux ou trois cents feux, fort dispersés dans la campagne, mais dont une vingtaine se resserrent auprès de la maison, s'élève un moulin que fait tourner l'Indre. A l'intérieur, la maison est simple, avec de beaux vieux meubles portant encore

1. George Sand, *Histoire de ma vie.*

l'empreinte d'une société disparue. En bas, se trouvent le salon, la salle à manger, le billard, et, aussi, un appartement qu'avait occupé George Sand et qu'elle vient de quitter pour se transporter dans celui de sa grand'mère. Il se compose d'une vaste chambre à coucher bien élevée, d'un petit salon, d'un cabinet de toilette, tout cela s'ouvrant sur le jardin. J'emprunte tous ces détails à une lettre rédigée sous forme de journal par une amie commune de George Sand et de Chopin, mademoiselle de R...[1]; lettre qu'elle adressait à cette époque — oh! les hasards étranges de la vie! — au comte W..., ce frère de Marie, pour lequel elle ressentait une affection passionnée. Après avoir décrit les lieux, elle parle des environs, des voisins, des habitudes de la maison, des relations journalières de ses amis... Aussi ne saurais-je mieux faire que d'en citer certains passages.

1. Mademoiselle de Rosières, élève de Chopin.

« Je ne sais rien des alentours, écrit mademoiselle de R...; j'ai seulement vu, assez près de Nohant, la propriété de M. de C..., bordée par la rivière et dont l'habitation n'est qu'une vieille tourelle réparée. Il vit là entouré de sa famille, de sa fille, de sa femme, de ses bestiaux, de ses grands peupliers bien verts et bien droits, en campagnard consommé, buvant sec, suant à grosses gouttes et ne sentant pas le musc. Depuis deux ou trois jours, il a repris son ancienne adoration pour moi ; mais je lui ai déclaré que mon cœur était endurci... Cela l'a calmé. — D'ailleurs, l'harmonie est rentrée au logis.— Chopin n'a plus sa figure de bonnet de nuit. Il essaye de composer, et nous sommes tous bons amis. Pourtant, ce que j'ai dit l'autre jour est vrai... L'amour n'est plus ici, au moins d'un côté ; mais bien la tendresse et le dévouement, mêlés, selon les jours, de regrets, de tristesse, d'ennui, par toute sorte de causes, et surtout par le choc de leurs

caractères, par la divergence de leurs goûts, par leurs opinions opposées. Je ne puis que lui dire : « Prenez garde ! vous ne changerez » pas ses idées », et d'autres choses analogues. Elle lui parle quelquefois trop nettement, et cela lui va droit au cœur. De son côté, il a ses manies, ses vivacités, ses antipathies, ses exigences, et il doit évidemment plier, parce qu'elle est *elle* et qu'il n'est pas de force à lutter. D'où je conclus que la vie à deux doit être un échange d'indulgences ineffables et d'affection profonde. Pour moi, je dois dire avec reconnaissance qu'elle a été adorablement bonne ; elle m'a écrit de longues lettres ; la nuit, quand elle tombait de sommeil, elle m'a prêchée, consolée, défendue ; il y a longtemps qu'elle a écrit de moi : « Cette fille est douce à voir, j'en » fais grand cas. » Elle a fait mon portrait et parlé de mon amour, quand elle nous connaissait à peine... Oui, je l'ai vu écrit de sa main, tel qu'elle l'a pensé, ce portrait

physique et moral. J'ai vu mes petites mains « de chatte », ma bouche « fine et close », et mes longs regards qui *le* suivaient sans cesse comme pour l'envelopper d'amour. Il y a bien deux grandes pages sur toute ma personne...

» Ce matin, samedi, j'ai longtemps rêvé, assise par terre sous un grand tilleul. Le son du piano de Chopin arrivait vaguement à mon oreille, absorbée que j'étais par mes souvenirs. La cloche du déjeuner m'a tirée de ma solitude ; puis ensuite j'ai longtemps promené avec Chopin et nous avons causé de la Pologne, en arpentant bien des fois la plus longue allée du bois. Hier, madame Sand a gardé le lit jusqu'au dîner. C'est alors qu'il faut voir Chopin dans l'exercice de ses fonctions de garde-malade, zélé, ingénieux, fidèle. Malgré son caractère, elle ne retrouverait pas une autre *Chipette*, et ce serait alors qu'elle l'apprécierait, non pas peut-être plus justement, mais qu'elle se sentirait moins Sand pour tolérer ses

manies et bien des petites choses qui prennent leur source dans une appréciation assez rigoureuse de certains faits... *Chip* (Chopin) est revenu chez moi; puis nous sommes remontés auprès d'elle, et, comme elle nous défendait d'entrer, nous avons joué, en attendant, l'*Invitation à la valse*. Elle a fini par nous admettre; nous sommes tous descendus, et, le soir, son frère est venu tapager! mais quel tapage! On en a la tête cassée. C'est à croire qu'il va démolir le billard; il lance les billes en l'air, il crie, il saute sur ses bottes ferrées et, ainsi que le dit madame Sand, on le supporte parce qu'on n'y est pas obligé; si on y était obligé, ce serait un supplice. Il est loin d'être propre, il est vulgaire dans ses propos. Quel échantillon de *gospodarz* [1] berrichon... Avec cela qu'il est presque toujours gris. On dit que la maison était peuplée de gens de la sorte, avant le règne de Chopin... Le voyez-

1. Petit propriétaire polonais.

vous là et comprenez-vous maintenant les zizanies, les tiraillements, ses antipathies à lui et notamment celle pour H..., que je conçois. Elle est bonne, dévouée, désintéressée, donc elle est dupée ! oui... elle est bien bonne ! Il l'appelle son ange, mais l'ange a des grandes ailes qui vous heurtent parfois. »

Cette société, en effet, choquait bien un peu Chopin. Il ne partageait pas l'indulgente bienveillance de George Sand à l'égard de ce frère, cause de tant de tourments, mais auquel elle pardonnait tout, en raison même de son origine. « C'était le bâtard né heureux, l'enfant de l'amour inspirant un tel intérêt, qu'il arrive à être, sinon le roi de la famille, du moins le membre le plus entreprenant de la famille; celui qui ose tout et auquel on passe tout, parce que les entrailles ont besoin de le dédommager de l'abandon de la société [1]. » Il est vrai que la société de cet enfant heu-

1. George Sand, *Histoire de ma vie.*

reux n'était pas la seule à laquelle Chopin dût s'astreindre. Des heures douces et paisibles s'écoulaient aussi à Nohant. On y aimait l'art et le beau sous toutes ses formes. On y admirait et on y exécutait des chefs-d'œuvre. La voix admirable de madame Viardot-Garcia, la palette étincelante d'Eugène Delacroix, qu'on trouvait souvent installé en face d'une toile ébauchée, dans les coins les plus ombreux du parc, le jeu brillant de Liszt, dédommageaient amplement Frédéric des trivialités du bâtard... ainsi que du sans-gêne du *gospodarz* berrichon.

Quelles belles soirées passées dans ce salon du rez-de-chaussée, avec les croisées ouvertes sur le parc! Souvent George lisait quelques-unes des pages qu'elle venait de tracer et où l'on sentait comme le souffle de la muse sacrée, où vibrait le bourdonnement des abeilles de l'Hymette. Ou bien c'était Frédéric qui tenait l'assistance captive sous le charme de ses compositions su-

blimes. Quelquefois aussi, entre les deux artistes, si différents par la nature et par le génie, entre Liszt et Chopin, s'établissait une sorte de concours artistique. Un jour que le virtuose hongrois exécutait un des nocturnes du maître polonais, ce dernier ne put s'empêcher de lui dire avec un mouvement d'humeur : « Quand vous me faites l'honneur de recourir à mon répertoire, je vous serai obligé de l'interpréter comme il est écrit, ou bien de faire un autre choix. » Liszt se leva sans exprimer d'autre mécontentement. « Jouez vous-même, » fit-il pour toute réponse. Et Chopin prit sa place, Un papillon de nuit, entrant par les fenêtres, éteignit une des bougies dans son *vol*, Frédéric souffla l'autre, la pièce resta baignée d'une lumière vaporeuse qu'y projetaient seuls les rayons lunaires ; et, dans ce clair-obscur, laissant un libre essor à son inspiration, il exécuta le même thème avec un art si parfait, un sentiment si exquis et

si tendre, que tous les yeux se trouvèrent pleins de larmes, et que, d'une commune voix, on lui décerna le prix du vainqueur dans ce tournoi d'un nouveau genre. Mais Liszt eut son tour de triomphe. A quelques jours de là, comme la pièce restait plongée dans la même demi-obscurité, et que des voix s'élevaient de toute part pour demander à Chopin une nouvelle audition du nocturne, Liszt prit sa place, avec l'assentiment du maître, auquel tous sentiments de jalousie étaient étrangers et joua le morceau demandé, cette fois avec tant de finesse dans les nuances, tant d'émotion réelle, qu'aucun des assistants ne parut se douter de la petite mystification qu'on lui faisait subir. Ce fut là la vengeance du maître hongrois; à un moment donné, et lorsque l'admiration des auditeurs lui parut montée à son diapason le plus élevé, il alluma soudain un des flambeaux tandis qu'un même cri de surprise s'échappa de toutes les lèvres :

« C'était donc Liszt ! » Chopin fut le premier à féliciter son rival.

La musique, cependant, n'était pas le seul divertissement des hôtes de Nohant. Lorsque Chopin s'égayait d'un de ces accès de belle humeur d'autrefois, ce qui lui arrivait de plus en plus rarement, hélas ! il lui suffisait alors de se retourner vers une glace, d'arranger ses cheveux et sa cravate pour se montrer soudain transformé en Anglais flegmatique, en vieille douairière, en Anglaise sentimentale et ridicule, en juif sordide, et ses traits prenaient tour à tour les expressions les plus diverses et les plus opposées. Enfin, c'était lui qui dirigeait ou formait à lui seul tout l'orchestre, au jour des grandes représentations. Maurice Sand adorait *le théâtre*. Par ses soins, une scène avait été créée, des décors établis, de riches costumes fabriqués. La petite troupe, principalement composée de la jeunesse des environs, s'éleva d'études en études à la perfection de son

art. D'abord on s'était contenté de charades, puis les charades firent place aux saynètes, jusqu'à ce qu'enfin celles-ci cédassent le pas à des pantomimes, véritables drames dont Frédéric était souvent l'unique, sinon le principal auteur. Et il fallait l'entendre! avec quelle intuition des temps et des lieux il appropriait sa musique aux caractères et aux mœurs des personnages que représentait la pièce. Ses improvisations charmantes, qu'emportèrent avec elles ces heures fugitives, s'élevaient tour à tour du burlesque au sublime, de la naïveté à la passion, d'une gaieté franche et sans apprêts à la plus haute et la plus déchirante expression tragique... D'autres distractions variaient encore les loisirs de ces séjours, où, comme sur un ciel bleu que traversent tour à tour des nuées chargées d'orage, les heures sombres alternaient avec les heures riantes et dorées. L'air pur, les beaux horizons, ces mille souffles vivants et réconfortants de la

nature, semblaient le baume le plus propre à calmer les tristesses de cette âme tourmentée d'idéal. « Je l'arrachais alors, dit George Sand, malgré lui à cette angoisse. Je le menais aux bords de la Creuse, et, pendant deux ou trois jours, perdus au soleil et à la pluie, dans des chemins affreux, nous arrivions riants et affamés à quelque site magnifique où il semblait renaître ! » Il y renaissait, en effet ; il rentrait calme, l'âme pleine de mélodies auxquelles il avait hâte de donner une forme pour ainsi dire tangible. C'est durant ces belles saisons passées à Nohant qu'il écrivit, tour à tour, le prélude en *do dièze majeur*, les polonaises en *mi mineur* et *do mineur*, la sonate en *si bémol mineur*, avec cette admirable marche funèbre, les nocturnes en *sol majeur* et en *sol mineur*, et tant d'autres. Il s'occupa de ces éditions successives avec une sollicitude inquiète que trahissent ses lettres d'affaires adressées à Fontana... C'est que cet écrin si précieux,

ces perles d'un génie si riche et si varié n'enrichissaient guère l'artiste lui-même.

Ses éditeurs parisiens, Masset et Pelletan, ne couvrent pas d'or ses manuscrits, « ses pattes d'araignée » auxquelles il tient pourtant plus qu'à la vie. Chacune de ses compositions se paye trois cents francs en moyenne, et ni Schlesinger à Berlin, ni Haslinger à Vienne ne se montrent plus généreux. Ce sont là de maigres ressources, maintenant que sa vie a changé de cours, que l'état de sa santé, de plus en plus précaire, le fait renoncer aux concerts, et aussi en grande partie à ses leçons. Ses goûts d'élégance et de confort, les soins dont il se voit contraint de s'entourer grèvent lourdement son budget. Il lui faut une commande chez son tailleur pour sa rentrée à Paris ; plusieurs habits dans le choix desquels il se montre très exigeant, des gilets... « quelque chose de beau, de discret, de simple et d'élégant à la fois ». Il lui faut retapisser et remeu-

bler son appartement, et ce sont les tentures unies, les teintes gris perle à bordure rose ou bleue qui paraissent le mieux lui convenir : on emplira comme toujours son salon de violettes, *pour que ça sente bon*. Il est vrai que madame Sand déménage, elle aussi, et qu'à sa suite, il va habiter un pavillon, contigu au petit hôtel, loué au n° 16 de la rue Pigalle, par les soins de l'inestimable Fontana. Car c'est Fontana qui est le factotum des deux grands artistes; Chopin pense à tout, dirige tout de loin. Il va même jusqu'à dessiner le plan de l'appartement que désire trouver George. Il le décrit avec des détails minutieux. « On aurait besoin de trois chambres à coucher, dont deux se touchant, et la troisième séparée par une pièce, par exemple, par le salon ; avec cela, un cabinet de travail très clair pour *elle*. En outre, un salon et une salle à manger. On désirerait que la cuisine fût vaste. J'oubliais deux

chambres de service et une cave. Les pièces doivent être parquetées, fraîchement décorées, et en bon état de réparation. Un petit hôtel entre cour et jardin serait ce qui conviendrait le mieux. Les fenêtres exposées au soleil, en plein midi, pas de fumée, — et surtout pas de bruit, — aucun voisinage de menuisier ou de maréchal ferrant. Trouve-moi tout cela en un tour de main; et elle te considérera comme le meilleur et le plus habile des amis. »

Le brave Fontana s'exécuta en un tour de main. On a hâte de s'installer dans ce nouveau nid; Frédéric n'a que le temps de remercier cet ami si obligeant : « Fais en sorte, mon très cher, toi qui sais rendre possible l'impossible, que je ne sois plus assailli par mes idées noires dans ce nouvel Éden, que je ne m'y sente plus suffoqué par la toux ; fais en sorte que je devienne meilleur; change aussi quelques épisodes du passé; ajoute à mon actif quelques an-

nées de grand et parfait labeur, enfin rajeunis-nous, ou laisse-nous encore une fois renaître tous deux. »

Hélas ! les idées noires ne le quittèrent plus, ni la toux suffocante ; et, s'il devait renaître, c'était là-bas, dans l'éternel et mystérieux au delà. Il avait eu sa part de bonheur en ce monde ; maintenant, le bonheur se détournait de lui. Il n'illumina pas plus ce *nouvel Éden* de la rue Pigalle que le *buen retiro* du square d'Orléans, où s'écoulèrent les derniers jours de cette vie à deux si pleine d'ivresses et de désillusions, de voluptés et de tourments. Désormais il ne croyait plus à l'amour partagé. Il était un pauvre être malade qu'on soignait par charité. Il se sentait humilié, vaincu, et sans force pour rompre ces liens qui l'étreignaient par toute la puissance des désirs et toute la tyrannie des habitudes. Nul ne saura ce qu'il a souffert ; il gardait son mal en lui, parce qu'il savait aussi

qu'il en était la principale cause. Mais ces tourments moraux ; ce dépérissement de ses forces physiques s'épuisant en dernières ardeurs passionnées, cette lutte incessante entre la fierté, le devoir, la conscience, les scrupules et les instincts de l'humaine nature ; ces meurtrissures du cœur, ces hauts et bas de l'âme qui se juge, se condamne et se méprise elle-même, se trahissent dans les œuvres que le génie du grand artiste jette comme un cri suprême de détresse à la vie. Prenez, par exemple, la sonate en *si mineur*, les mazourkes *op. 59*, la polonaise-fantaisie *op. 61*, la sonate en *sol mineur* pour piano et violoncelle, même la *Berceuse* et la *Bercarolle*, vous ne trouverez plus cette simplicité, cette fraîcheur d'inspiration, semblable à la transparence d'une source cristalline, mais quelque chose de fiévreux, de morbide, de fantastique. C'est que la mort y passe avec ses terreurs et ses visions macabres. La mort, il croit l'entendre rôder

autour de lui. Elle lui ravit les êtres les plus chers, son ami Matusezwski qu'emporte le mal qui le mine, lui, déjà, cette phtisie à la marche traîtresse; c'est son vieux père qui expire au loin, sans qu'il ait pu l'embrasser, et qui l'appelle maintenant toutes les nuits, alors que la fièvre lui fait confondre sa veille avec les songes. Il est entouré de ces affres sombres, et, par une révolte de sa jeunesse, de son cœur, il voudrait vivre, il voudrait être aimé surtout. Hélas! il sourit avec amertume; l'amour ne hante pas le chevet des moribonds. Mais il s'obstine, il reste, il le cherche encore, tandis que la réalité, ou les rêves de son imagination maladive, ne lui montrent que lassitude, qu'ennui, qu'impatience de s'affranchir d'une liaison devenue la plus triste des sujétions.

Un jour, on lui souffle à l'oreille que ces épreuves d'un roman que déjà commente la presse, et dont on lui confie parfois la cor-

rection, contiennent le récit de ses amours; que ce prince Karol, l'amant de la Lucrezia, ce déséquilibré, ce fou, ou ce névrosiaque, est son portrait à lui. Le clou s'enfonce dans son cœur et le fait saigner; mais lui ne crie pas sous la douleur... Il se tait toujours. Sans doute on le trompait, et il se trompait lui-même. Jeu cruel, amitié pire que la haine, puisqu'elle avivait cette flamme intérieure qui le consumait. C'était mettre la tunique brûlante de Nessus sur ce corps épuisé. George Sand protesta contre ce qu'elle appelait une lâche perfidie. Elle avait l'âme généreuse, le cœur plein de cette charité qui vous pousse à charger sur vos épaules le poids des misères humaines. Son rêve était le bonheur dans l'égalité évangélique. Comment se fût-elle complue à cette lutte de coups d'épingle?

« J'ai tracé, a-t-elle dit, dans le prince Karol, le caractère d'un homme déterminé dans sa nature, exclusif dans ses senti-

ments. D'ailleurs, le prince Karol n'était pas un artiste, c'était un rêveur, et rien de plus. N'ayant pas de génie, il n'a pas les droits du génie. ». Elle admet pourtant qu'on a cru y reconnaître quelques-uns des traits du maître! Cela me paraît l'exacte vérité. Tout romancier subit ou peut subir l'obsession des choses vécues..

Lucrezia Floriani fut donc la cause involontaire, mais la cause réelle de leur rupture. Des paroles acerbes échangées entre l'un des enfants de George Sand et celui qui avait été si longtemps le compagnon de leur vie, ne furent qu'un prétexte. Un jour, on était au mois de juillet de l'année 1847, Chopin quitta la maison du square d'Orléans, sans esprit de retour. Il se portait lui-même un coup mortel; mais il l'acceptait dans ces conséquences. Il était résigné à tout. Durant deux mois, en effet, après une crise nerveuse effroyable, il resta suspendu entre la vie et la mort. Les soins

du docteur Molin lui rendirent une apparence de force; mais déjà l'ombre qui le suivait était celle de la mort. La mort devait désormais être son unique fiancée. George le revit une dernière fois dans un salon où l'on se souvenait des beaux jours de leur amitié. Elle s'approcha de lui, le caressant de ces beaux yeux dont il avait tant aimé la douceur et l'éclat : — « Frédéric! » murmura-t-elle : lui, très pâle, la couvrit aussi d'un long regard, puis il se leva et s'éloigna. Tout était fini. Il y eut de mauvais cœurs entre eux, même à l'heure du trépas. Se sont-ils réunis en un autre monde? Est-ce le souvenir de Frédéric qui inspira à George ces paroles touchantes :

« Saintes promesses des cieux, où l'on se retrouve et où l'on se reconnaît, vous n'êtes pas un vain rêve... O heure suprême de joie et d'ineffable émotion, quand la mère retrouvera son enfant, et les amis, les dignes objets de leur amour? »

XIV

Voyage de Chopin en Angleterre. — Ses dernières lettres. — Sa mort.

Avant d'entreprendre le voyage d'où l'on ne revient plus; il eut encore l'idée de passer la Manche pour se rendre en Angleterre. Peut-être la révolution de février 1848, en dérangeant ses habitudes, le chassa-t-elle de Paris, lui qui avait horreur de tout tumulte et de tout désordre? Peut-être aussi allait-il en désespéré au-devant de la mort; peut-être enfin n'obéissait-il qu'à cette agitation et ce besoin de changement qui

nous saisit aux approches de la dernière heure? L'âme alors, subissant l'attirance et l'effarement de l'infini, ressemble à l'oiseau éperdu qui pressent l'orage et vole, avec des cris plaintifs, de branche en branche.

Quoi qu'il en soit, il arriva à Londres le 21 avril 1848. Il habita d'abord au nº 10 du *Benting Street*, accueilli par deux de ses élèves et de ses plus ferventes admiratrices, les demoiselles Stirling. Son immense réputation l'avait précédé de l'autre côté du détroit. Les musiciens anglais, Osborn, Benedict, Brinley et d'autres, appréciaient le charme et la grandeur de ses œuvres. Lorsqu'on sut que le maître célèbre se trouvait sur les rives de la Tamise, les salons les plus aristocratiques de la Cité se disputèrent sa présence. Les plus nobles ladies briguèrent l'honneur de devenir ses élèves. Il se fit applaudir chez madame Grate, chez la comtesse de Gainsborough, chez l'amiral Satoris, chez lady Blessington, chez la vicom-

tesse de Falmouth. Mario, alors à l'apogée de son talent, et madame Viardot s'y rencontrèrent avec lui. Cette fièvre de la vie lui faisait oublier ses tourments. Et puis il avait des compatriotes dévoués autour de lui. Les émigrés polonais lui offrirent un banquet. Aux toasts d'usage, Chopin répondit par ces mots : « Mes chers amis, les marques d'affection et d'estime que vous me témoignez me touchent jusqu'au fond de l'âme; je voudrais vous l'exprimer par des paroles ardentes; mais, hélas ! je ne suis pas un orateur. Cependant, si vous voulez me faire l'honneur de venir achever la soirée chez moi, je ne jouerai que pour vous, et vous ferai entendre ce que vous voudrez. Ce sera là mon remerciement. » Une acclamation générale lui répondit. On suivit le maître jusqu'à son nouvel appartement, *Dower Street*, nº 48. Son salon contenait trois pianos que lui avaient envoyés les principales maisons de Londres. Épuisé de fatigue mais soutenu

par le désir d'être agréable à ses hôtes, Frédéric exécuta tout son répertoire, et quel répertoire! Ce concert improvisé se prolongea jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. L'émotion profonde de ses compatriotes l'inspirait. C'était bien là un auditoire sympathique qui le comprenait. Ces chants nationaux n'exprimaient-ils pas les regrets ou les espérances de tous ces ilotes modernes? Mais il dépensait ses forces sans compter. Il avait beau écrire à Fontana: « Je t'en supplie, pour l'amour de Dieu, ne t'inquiète pas à mon sujet, c'est inutile. Il n'est plus ni joie ni tristesse pour moi: j'ai éprouvé tout ce qu'il est donné à l'homme d'éprouver; — désormais, je végète et j'attends que tout finisse le plus tôt possible. » — De bonnes âmes, pourtant, le disputaient à la désespérance et à la mort. Les misses Stirling l'arrachèrent presque de force de Londres et l'emmenèrent en Écosse, chez leur oncle. Seulement l'âpre climat des montagnes ne

lui fut guère plus salutaire que les brumes de la Cité. Cette vie bruyante des chefs des clans d'Écosse, à laquelle il avait rêvé jadis, lorsqu'il lisait les œuvres de Walter Scoot avec Marie W..., l'énervait et le fatiguait maintenant : les souvenirs qu'ils évoquaient l'attristaient. Ne connaissait-il pas la vérité des vers du Dante, lui qui déjà les avait répétés plus d'une fois : *Nessun majore dolore che recordarsi del tempo felice nella miseria ?* Un hasard heureux vint lui rendre un peu de gaieté. Il eut le plaisir de rencontrer en Écosse une de ses élèves les plus chères, la princesse Marceline Czartoryska, celle qui perpétue encore aujourd'hui le génie et la tradition du maître ; mais ce ne fut qu'un éclair. La princesse partie, il retomba dans son abattement. « Tu ne peux te figurer, écrit-il à Fontana, combien sa présence m'a ranimé ! Mais c'est fini : — me voici retombé aussi bas que jamais. Pourtant, de ma fenêtre, j'aperçois le plus ravissant paysage

qu'on se puisse imaginer; j'ai sous les yeux *Stirling Castle*, ce même château ou a passé Robert Bruce; t'en souvient-il encore? Je vois des montagnes, des lacs, un parc admirable, en un mot, un des plus beaux sites d'Écosse... Et cependant, non, je ne vois plus rien de tout cela. Le seigneur du lieu s'appelle Stirling, il est l'oncle de mes misses écossaises et le chef de la famille de ce nom. C'est un célibataire très riche... Il possède une belle galerie de tableaux, des Murillo et d'autres toiles de l'école espagnole. Il a beaucoup voyagé, il connaît l'Orient... il a de l'esprit et du goût... Sa maison est ouverte... Nous sommes souvent trente personnes à table... Nous avons aussi des beautés célèbres de passage. Madame Boston vient de partir hier.

» Que te dirais-je encore?.. Si je ne recommence pas mes jérémiades, c'est parce que tu ne pourrais pas me consoler, toi qui sais tout... et puis, si je commençais, je n'en finirais pas ; c'est toujours, toujours la même

chose. Je dis mal; non, ce n'est pas la même chose, cela empire chaque jour. Je me sens plus faible; je suis incapable de composer, non pas que je n'en possède le désir, mais par défaut de force physique... Et puis je m'en vais égaré, de branche en branche! Que dois-je faire? Ce ne sont pas les invitations qui me manquent; seulement je ne puis plus me transporter là où j'aurais du plaisir à me rendre, chez la duchesse d'Argyll, ou chez lady Belhaven, par exemple. Toute la matinée jusqu'à deux heures, je ne suis bon à rien; lorsque je m'habille, tout me gêne, et j'étouffe ainsi jusqu'à dîner... et, après dîner, c'est encore deux heures qu'il faut passer à table, entre hommes, et regarder comment ils boivent, et écouter ce qu'ils disent. Mes pensées sont étrangères aux leurs, malgré toute leur politesse et toute leurs conversations françaises. Au salon, je fais appel à ma force d'âme pour revivre un peu, parce qu'alors on est curieux de

m'entendre. Puis, enfin, mon fidèle Daniel me monte à ma chambre, me déshabille, m'étend dans mon lit, et il m'est permis alors d'étouffer tout à mon aise, de rêvasser jusqu'au matin, pour recommencer la même comédie. C'est qu'il m'est impossible de me reposer un instant. Mes Écossaises sont toujours sur mes talons; elles arrivent, elles me font faire le tour de leur famille. Elles achèveront de m'étouffer par bonté de cœur; et moi, par politesse, je ne leur refuserai pas ce plaisir. »

Il passa pourtant presque une année en Angleterre. Entre temps, Fontana dut lui chercher un nouvel abri. Hélas! il ne s'agit plus d'Éden, cette fois. Son âme troublée ne se rassérénera qu'à l'instant suprême. « Pourquoi, s'écrie-t-il, est-ce que je te charge encore de tous ces soins? Je n'ai plus besoin de rien, je n'ai plus de goût à rien; mais il faut avoir l'air de ne pas s'abandonner. Je n'ai jamais maudit personne; mais

la vie me paraît si insupportable maintenant, qu'il me semble que je respirerais plus à l'aise, si je maudissais Lucrezia. Cependant on souffre là-bas aussi peut-être. »

Il revint à Paris au mois de janvier 1849. Il lui restait encore huit mois à vivre. De ses fenêtres de la rue de Chaillot, il découvrait le beau panorama de Paris; la coupole des Invalides, la Seine, et, au loin, les collines de Sèvres et de Meudon... C'était alors un quartier perdu, où l'on respirait l'air libre des champs. Chaque jour l'affaiblissait. Il avait dû complètement abandonner ses leçons. Ses amis voyaient avec effroi ses ressources s'épuiser, sans que le malade, qui n'avait jamais songé aux questions d'argent, semblât le moins du monde se douter de cet état précaire. Franchomme, qui s'était chargé de la gestion financière, n'arrivait plus à équilibrer les budgets. La sollicitude des demoiselles Stirling détourna au moins la misère du chevet du mourant.

L'une d'elles déposa une enveloppe contenant vingt mille francs, sur la cheminée du salon du maître, et la surprise de Franchomme égala sa gratitude lorsqu'il découvrit ce trésor qu'il avait failli jeter au feu, prenant d'abord cette simple enveloppe pour une demande de secours ou d'entrevue, dont Frédéric était assailli malgré ses souffrances. Ce n'est pas là pourtant encore que le suprême repos vint clore ses yeux. Aux derniers jours de septembre, il déménagea et s'installa au n° 11 de la place Vendôme. Dès lors ses jours étaient comptés. Les suffocations ne cessaient plus : il demandait la mort qui lui paraissait lente à venir. Pour calmer ses tortures physiques par une occupation grave de l'esprit, il priait son élève le plus cher, Guttmann, de lui jouer quelques-uns de ses airs favoris, ou bien encore se faisait lire certains passages du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Le dernier chapitre marqué fut

celui-ci : *Des différents goûts des peuples*. Puis il se coucha pour ne plus se relever[1]. Sa sœur, madame Jedrzejewicz, accourut de Varsovie ; la princesse Marceline Czartoryska, véritable sœur de charité, s'efforçait de prévenir les moindres désirs du malade. A mesure que la crise suprême approchait, une résignation chrétienne emplissait son âme restée toujours croyante. Il avait foi en la miséricorde infinie du Créateur, en sa justice, et ses souffrances intolérables ne lui arrachèrent point un murmure. Le dimanche, 14 octobre, il crut voir enfin s'ouvrir les portes de l'Éternité. *Maintenant j'entre en agonie*, dit-il soudain au milieu d'un profond silence ; alors, comme le docteur, interrogeant son pouls, s'efforçait de lui donner courage, il l'interrompit par ces mots murmurés d'une

1. J'emprunte tous ces détails au récit si touchant et si sincère de M. Maurice Karassowski. — Édition polonaise. *Chopin, sa vie et ses œuvres*. Varsovie, chez Gebethner et Wolff. C'est lui qui m'a guidé dans ce labeur.

voix haletante : *C'est une rare faveur que Dieu fait à l'homme en lui dévoilant l'instant où commencera son agonie; cette grâce, il me la fait; — ne me troublez pas.* Puis il demanda un peu d'eau à Guttmann, et, ayant humecté ses lèvres, il lui prit la main et la baisa. Une dernière joie lui était réservée : la comtesse Delphine Potoçka, prévenue de l'imminence d'une catastrophe, avait quitté Nice en toute hâte. Lorsqu'elle entra dans la chambre de l'agonisant, semblable à une vision du paradis de Dante, il se souleva, et on eût dit qu'un éclair illuminait ses traits décharnés : *C'est donc cela que Dieu tardait tant à m'appeler à lui ; il voulait encore me laisser le plaisir de vous voir.* Et la comtesse, radieuse dans sa beauté, toute pâle d'émotion, lui faisant signe de se taire... Il ajouta : *Ah ! je voudrais encore une fois entendre votre voix !* Comment ne pas satisfaire aux suprêmes vœux d'un mourant ! Delphine Potoçka

s'approcha du piano! et alors, dans cette pièce silencieuse, où l'on entendait la respiration sifflante du pauvre maître expirant, s'éleva comme une prière au ciel, un chant divin. La comtesse choisit l'air de la *Beatrice di Tenda* de Bellini. Lui, écoutait, perdu dans l'extase. « Que c'est beau! que c'est beau! » répéta-t-il; puis il tomba en syncope : on s'empressa autour de lui; il rouvrit les yeux, et d'un souffle : « Encore! encore! murmura-t-il. » C'est cette scène navrante que s'est efforcée de rendre le pinceau de Barrias [1]. Dominant son émotion, refoulant les larmes qui lui gonflent le cœur et qui lui montent aux yeux, la comtesse parvient à donner à son chant une expression angélique, tandis que Frédéric l'écoute, les mains jointes, le regard déjà

1. Ce tableau a été offert à mademoiselle Winnaretta Singer, une des élèves les mieux douées du peintre, dont on a remarqué l'œuvre si hardie et si originale au salon de cette année. Il orne aujourd'hui la belle galerie du duc de Camposelice, son beau-père.

perdu dans le mystérieux rayonnement d'un autre monde.

Et, quand cette voix se tut, on entendit les paroles graves du prêtre, ce dernier consolateur des croyants. Chopin reçut le viatique avec ferveur, il tendit ses pieds à l'onction sainte; puis il fit à la princesse Marceline et à mademoiselle Élise Gavard signe de s'incliner vers ses lèvres : *Vous ferez de la musique ensemble*, dit-il ; *vous penserez à moi, et je vous écouterai.* Il se tourna aussi vers Franchomme : *Vous jouerez du Mozart en mémoire de moi.*

Les journées du lundi et du mardi s'écoulèrent dans cette attente cruelle de l'instant suprême. Sa pauvre poitrine, qui se soulevait avec effort, indiquait seule qu'il restait encore en lui un souffle de vie. Dans la nuit du mardi au mercredi 17 octobre, le docteur Cruveilhier approcha un flambeau de la figure du moribond. « Souffrez-vous beaucoup ? » demanda-t-il. — « Plus, » fit Chopin.

Un instant après, il rendait le dernier souffle. Il était trois heures du matin. A peine eut-on refermé ses paupières, qu'on ouvrit les portes du salon voisin à deux battants; une foule anxieuse d'amìs le remplissait. « Il n'est plus! » Et l'on s'approchait du lit mortuaire et les pleurs coulaient. Déjà la mort sculptait les traits du maître et leur rendait leur radieuse beauté. Il dormait, bercé d'un doux rève, du rêve éternel. Sa figure, ravagée par la souffrance, avait recouvré tout le charme de la jeunesse.

Dès le lendemain, sa chambre fut jonchée de fleurs, ses draps disparaissaient sous les violettes qu'il aimait tant. Ses obsèques n'eurent lieu que le 30 octobre. Il avait fallu l'autorisation de l'abbé Deguerry, pour que des voix féminines retentissent sous les voûtes de la Madeleine. Il avait demandé que le *Requiem* de Mozart berçât son dernier sommeil. Madame Viardot-Garcia

et Castellan s'y surpassèrent. Quand Lablache entonna le *Tuba mirum*, un frisson parcourut l'assistance; Meyerbeer dirigea l'orchestre, et Lefébure-Vély tenait l'orgue. Il exécuta les préludes en *si mineur* et *mi mineur*. A ce souvenir, pour ainsi dire vivant du maître, des sanglots se firent entendre de toute part. Puis on fit la levée du corps aux sons de la *Marche funèbre*, instrumentée par Reber. On le conduisit au Père-Lachaise, où il avait voulu reposer à côté de Bellini; on jeta sur sa bière un peu de cette terre natale qu'il avait emportée avec lui, il y avait de cela près de vingt ans, en souvenir de la patrie absente, et l'on rendit à la patrie ce cœur d'un fils qui l'avait aimée d'un si ardent et si tenace amour.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9728-6.

